

La musique

La musique est le seul fil d'Ariane qui soit donné sensiblement et généralement à tous les hommes, pour les conduire dans le labyrinthe ; les autres fils ne sont réservés qu'à des individus et à des élus particuliers ou généraux ; il suit de là que nul homme n'est excusable de ne pas ouvrir les yeux à la vérité.

La musique nous présente évidemment les deux lois de force et de résistance, ou d'action et de réaction qui régissent l'univers matériel et l'univers spirituel et ces deux lois sont écrites dans les deux ordres d'accords parfaits et d'accords dissonants qui composent toute la mélodie ; elle présente aussi par là l'image de la division universelle que le crime primitif a opérée entre les puissances régulières et les puissances irrégulières ; mais elle présente avec plus d'évidence encore cette éternelle vérité, que les êtres ne peuvent trouver leur repos que dans l'unité qui est leur source, ou dans cet accord parfait avec lequel elle se peint dans toutes ses harmonieuses proportions. Elle combat victorieusement par là le système faux et absurde de la philosophie aveugle, qui veut donner au bien le mal pour origine, comme elle veut que les ténèbres engendrent la lumière, que les ombres engendrent les couleurs dans les tableaux, que le zéro engendre les nombres et que les agrégats d'une matière morte engendrent des corps organisés.

La musique prise en elle-même avait pour objet essentiel de percer les régions du temps qui nous enveloppent et nous emprisonnent par leur résistance. Elle avait la propriété d'ouvrir les régions de ce temps qui nous obsèdent, pour que les *vertus* d'en haut pussent le pénétrer et venir tempérer ici-bas les désordres où ces puissances tyranniques nous exposent et avec lesquels elles nous tiennent liés.

Sous ce rapport, la musique des anciens doit avoir eu plus de pouvoirs que la nôtre, parce qu'elle était plus voisine de son origine et de sa virtualité primitive et que d'ailleurs plus l'univers vieillit, plus les canaux des régions du temps s'oblitérent, parce que les hommes n'usent pas du pouvoir qu'ils ont de les désobstruer. Toutefois, je parle de la musique appliquée à son véritable objet ; car il est probable, d'après les observations faites par des sa-

vants, que dans l'ordre secondaire, la musique moderne est de beaucoup au-dessus de celle des anciens.

L'avantage que cette musique, ainsi employée, pouvait offrir, était d'abord de dissiper les influences désharmoniques dont nous sommes tous environnés, mais en outre, de devenir ensuite l'instrument d'un régulateur virtuel et puissant, au lieu de vouloir mener elle-même ce régulateur, comme lorsqu'elle ne se dirige que par le simple mobile de l'homme, ainsi que nous le voyons tous les jours.

Aussi, quelle marche suit-elle entre nos mains faibles et ignorantes ? Elle ne se meut qu'au hasard ; et pour quelques heureux mouvements passagers, elle nous promène longuement dans des régions vagues ou hétérogènes ; elle cherche plutôt les contrastes que l'expression ; elle jettera les couleurs les plus sombres et les plus dures dans un tableau qui commençait par les couleurs du bonheur et de la paix ; elle ne saura pas assez varier les couleurs de ce bonheur et de cette paix par la richesse de sa propre source et elle gâtera son tableau en y forçant trop les ombres et en y substituant des contradictions au lieu des simples oppositions.

Elle ne saura pas que le bonheur, étant notre lieu de repos, la musique a pour objet de nous y ramener lorsque nous en sommes sortis et non pas de nous en faire sortir lorsque nous y sommes établis.

Elle ne saura pas que les régions de troubles, nous étant étrangères, c'est lorsqu'elle nous place d'abord dans ces régions par des débuts sombres et tristes, qu'il lui faut employer tous les contrastes les plus tranchants pour nous en arracher et que ces contrastes les plus tranchants, ce sont ces couleurs douces, vives et pures pour lesquelles nous sommes tous faits par notre nature.

Enfin, elle ne saurait pas qu'elle peut bien, au milieu d'un exorcisme, me faire entendre des sons consolants et qui me ravissent ; mais qu'au milieu des sons qui me peindront le bonheur et la joie, il n'est pas nécessaire de me faire entendre un exorcisme.

Le fameux Poussin a peint, il est vrai, les bergers d'Arcadie et à côté de leurs danses, le tombeau d'une jeune beauté, qui avait été aussi comme eux dans l'Arcadie. Mais ici le contraste est utile et instructif ; il n'est pas

déchirant puisqu'il y a la douce sensibilité qui lui sert d'intermède ; et si la musique pouvait ne nous offrir que des tableaux de cette espèce et que des contrastes dans ce genre, elle serait sûre non seulement de ne jamais nous choquer, mais même de nous être toujours profitable.

Si la musique est le fil d'Ariane du temps, comme on n'en peut douter, puisqu'elle ne sait se montrer qu'en passant elle-même par les filières du temps et de la mesure, on pourrait croire que lorsque le temps sera passé, il n'y aura plus de musique. Car, si nous examinons les sept sons, nous verrons qu'ils ne sont qu'un seul son qui devient plus aigu à mesure que l'instrument se resserre ; et comme l'instrument du temps ne se prolonge pas au-delà du temps, le son paraîtrait ne pas devoir s'y prolonger non plus ; aussi voyons-nous que l'air ne fait point de bruit.

Sans doute on ne parle point ici de notre musique artificielle, qui n'a d'autre existence que celle de notre industrie et de notre volonté. Mais quand même la musique naturelle temporelle cesserait avec le temps, la musique *principe*, dont celle du temps ne nous retrace l'unité que par des successions, la musique naturelle divine enfin, ne cessera jamais.

Sachons en effet qu'il y a un médium entre Dieu et le temps et ce médium est la langue éternelle des êtres purs. Ce même médium se trouvera lorsque le temps ne sera plus, parce qu'il reposera alors sur la nature régénérée. Ainsi la musique sera éternellement en action et même alors elle enfantera encore de plus beaux cantiques qu'aujourd'hui.

Il y a aussi un médium entre l'air et la musique naturelle temporelle ; et ce médium, ce sont les corps qui forment et exécutent l'harmonie de l'air, comme les êtres purs forment et exécutent l'harmonie de Dieu. Lorsque le temps ne sera plus, cette musique naturelle temporelle cessera et ne sera plus nécessaire, puisque les corps qui lui servaient de médium seront disparus eux-mêmes. Mais cette musique sera remplacée par celle de la nature primitive régénérée ; c'est-à-dire qu'elle aura recouvré la perfection qui lui manque ici-bas.

Enfin, il y a un médium entre la musique artificielle et nous et ce médium c'est notre voix dégradée et nos ins-

truments. Aussi, cette musique cesse-t-elle quand nous voulons et est-elle épouvantablement défectueuse.

Mais comme nous avons aussi le privilège de la mettre en jeu quand nous voulons et comme nous ne pouvons la mettre en jeu que par le moyen de l'air qui est lié à tous les canaux supérieurs, nous voyons ici comment cette musique artificielle, elle-même, pourrait être en nos mains une voie puissante ou un moyen de nous relier aux régions dont nous sommes séparés.

Un homme est seul et au milieu du calme le plus profond ; non seulement alors la musique n'est rien pour lui, mais l'air même quant au son, puisqu'il n'en rend aucun. Cet homme prend sa lyre ; ou il chante ; et sans sortir de sa place, il va développer autour de lui les richesses de l'air, la vivacité des sons les plus touchants, les trésors actifs de l'harmonie et la magique puissance des accords, les pouvoirs plus pénétrants encore de la mélodie, où son moi intime peint ses plus puissantes affections ; enfin, il va tellement lier son moi intime aux puissances musicales de l'air et les puissances musicales de l'air à son moi intime, qu'il le fera communiquer jusqu'à cette région pure et supérieure avec laquelle la musique est contiguë et qu'il pourra par cet intermède, non seulement porter son être jusque dans la région divine, mais faire encore descendre cette région divine dans tout son être. Or, pour lui montrer physiquement combien cette région divine est universelle, c'est dans tous les temps et dans tous les lieux qu'il peut employer ce moyen musical, ou exercer cette espèce de culte et mettre en vigueur les lois actives de cette espèce de ralliement avec son principe.

Mais pour que la musique puisse réellement produire cet effet sublime et salubre, il faut que l'homme y joigne sa parole pure ; car l'air est souillé comme toute cette nature et la parole non épurée le souillerait encore davantage. Aussi, c'est quand cet air est ainsi purifié par la parole pure que la musique peut à son tour attirer la parole vive qui est au-dessus d'elle et qui ne cherche qu'à en faire son organe et son instrument.

On ne doit point s'étonner que l'air ainsi purifié puisse attirer la parole vive, si l'on fait attention que dans la nature élémentaire il n'y a que l'air qui soit ouvert, parce qu'il n'y a que l'air qui, comme la parole, puisse servir à la

communication directe de tout ce qu'il y a de plus profond dans notre moi intime.

L'air sert bien aussi de moyen de relation entre les animaux corporisés matériellement, puisqu'il pénètre tout ; mais ils ne l'emploient que pour exprimer par des sons leurs affections bornées, parce qu'ils ne sont que sensibles et ils ne l'emploient point pour exprimer leur admiration ni leur parole, parce qu'ils n'en ont point, n'étant pas intellectuels.

On peut même remarquer que cet air qu'ils emploient pour exprimer leurs affections bornées, suit un mode uniforme fixe, contraint et on pourrait dire, plus souvent triste que gai ; enfin, un mode qui annonce qu'il leur manque quelque chose et qui prouve sûrement que cet air dont ils se servent n'est pas à eux ; qu'ils n'en sont que les organes et les instruments et que, par conséquent, comme nous l'avons dit d'ailleurs, l'action qui les presse et les fait mouvoir est hors d'eux. Aussi, c'est parce qu'ils n'ont ni admiration ni parole, qu'ils n'ont point de musique.

C'est aussi parce qu'il n'y a que l'air qui soit ouvert dans la nature, que nous n'y voyons réellement aucun corps ni chanter ni *parler* ; car l'homme lui-même, quoiqu'il parle et qu'il chante, ne parle et ne chante presque jamais que de mémoire, ou par affection bornée comme les animaux et c'est si peu d'ailleurs son organe matériel qui parle et qui chante, que cet organe ne parle ni ne chante après la mort, quoiqu'il soit encore existant.

L'air de la région supérieure et divine est encore bien plus ouvert que ne l'est l'air élémentaire, parce qu'il n'est autre chose que la parole vive.

Aussi est-il le seul qui parle et qui chante et par conséquent qui soit vraiment l'organe de la musique pure. Aussi la musique pure est-elle le véritable et unique conducteur physique de toute lumière et de toute science.

La gamme de cette puissante musique a manifesté ses propriétés par les diverses progressions des présents qu'elle a été chargée de transmettre au monde et qui n'ont germé que successivement et longtemps après que leur nombre et leur destination ont été prononcés par la parole vive.

Car c'est ici l'inverse de l'ordre élémentaire et la lumière n'y paraît qu'après le son. Ceux donc qui auraient la sagesse de suivre les progressions de ce son et de cette lumière, à toutes les époques où le suprême amour en a développé les merveilles sur la terre, depuis l'instant de la dégradation de la famille humaine ; ceux-là, dis-je, trouveraient à en faire des applications à la fois instructives et consolantes.

Toutefois, les temps des oeuvres de Dieu ne se calculent pas toujours d'après les périodes matérielles et le cours physique des révolutions astrales ; ils se calculent selon les périodes de sa promesse et selon l'esprit de son amour qui, combiné avec sa sagesse, constitue à la fois et gouverne toute l'économie de son alliance avec l'homme. Aussi, quand certaines traditions diraient qu'il a abrégé les temps, il ne faudrait pas toujours entendre par là le temps naturel ; car il y a plusieurs époques du temps divin qui ont été abrégées et qui sont déjà accomplies sans que le cours des astres ait été réduit.

Ce sont comme les soins de la mère de famille auprès de son fils malade. Malgré tous les soulagements qu'elle lui procure, peut-elle toujours pour cela faire connaître à ce malheureux enfant toutes les merveilles de tendresse et d'amour qui se passent dans le cœur de cette bienfaitante mère ?

Destination de la musique

De même que les propriétés de la musique supérieure ne pourraient, sans doute, agir sur nous qu'en produisant chacune les harmonies et les sons vifs qui dérivent d'elles naturellement, de même, leur effet serait nul pour nous, si nous n'avions pas en nous quelque analogie avec elles.

Aussi tout nous apprend que l'homme est comme la lyre de Dieu, puisqu'il tend sans cesse, par sa parole, à en exprimer les diverses puissances ; puisqu'il prétend posséder les secrets de la vérité dans tous les genres et qu'il a comme un penchant universel à nous les transmettre et à nous les faire entendre.

Or, une semblable lyre serait plus qu'inutile si elle n'était active et vivante. C'est pour cela qu'elle doit sentir s'opérer et s'engendrer en elle jusqu'aux organes de tous

ses sons ; et qu'elle doit sentir ces sons eux-mêmes se reproduire, se varier et se multiplier à l'infini, selon la variété de l'harmonie qu'ils doivent produire.

Nos instruments artificiels, nos orgues ne sont que des images grossières de cette lyre divine, puisqu'ils sont obligés d'avoir autant de jeux que de genres de voix et autant de tuyaux que de genres de tons.

La racine organique et mélodieuse de notre être est une source simple qui renferme en elle seule tous les organes de ses modulations.

Aussi cette lyre divine que nous appelons l'homme, éprouve en elle comme une vraie création continue et offre au-dehors comme une universelle fécondité, ce qui nous est indiqué matériellement par les propriétés de la voix humaine qui, quoique dégradée, a cependant encore tant de moyens de nous charmer.

Mais cette propriété que nous avons d'être la lyre de Dieu nous enseigne en même temps, quel rang nous devons tenir par rapport à cet être principe de toute mélodie et de l'harmonie de tous les êtres. Nous devons être devant lui comme l'orgue devant le musicien qui peut, à son gré et à toute heure, tirer de son instrument les sons qu'il lui plaît, sans que cet instrument ait rien à exiger ni rien à opposer, soit que le musicien l'emploie à rendre des sons tristes et déchirants, soit qu'il l'emploie à en tirer des sons doux et récréatifs, soit même qu'il ne l'emploie point.

Les hommes suivent journellement des usages dont ils sont bien éloignés de connaître le sens et l'origine ; c'est ainsi qu'ils font accompagner, par la musique, tous leurs spectacles et surtout qu'ils les font précéder par cette musique : mystère dont nous avons jeté l'esprit ci-dessus, en disant que dans l'ordre de la musique vraie, la lumière ne paraissait qu'après le son.

En effet, c'est après les premiers accents de la musique que leurs théâtres s'ouvrent et que leurs productions dramatiques s'exécutent.

Or, ces productions dramatiques sont au nombre de ces images si significatives, que l'homme se forme lui-même tous les jours pour se distraire de l'ennui et des regrets de ce qu'il a perdu. Elles devraient bien plutôt lui aider à porter son intelligence jusque sur ce sensible im-

matériel, ou jusque sur ces merveilles sur-temporelles, dont il aurait dû jouir dans l'origine, puisqu'il en a toujours le désir ; mais aussi dont il est privé puisque ce désir ne s'accomplit que dans des images.

Qu'il lise donc dans ces images les reflets qu'elles peuvent encore lui rendre ; qu'il commence par étudier le sens du mot théâtre, dérivé du mot grec *theaomai*, qui veut dire proprement regarder, contempler ; mais qui ouvre le champ le plus vaste à la pensée, quand on réfléchit à tout ce qui, au théâtre, est offert à notre contemplation et surtout quand on réfléchit que le mot Dieu ou le Theos des Grecs, dérive aussi, selon plusieurs, du mot grec *Thèoréo*, qui également signifie voir, parce que la divinité voit tout et que rien ne peut lui être caché ; de façon que nous verrions, pour ainsi dire, sortir de la même source étymologique l'agent, ses propriétés et l'usage que nous en devrions faire.

Car, en considérant ce que nous contemplons souvent et même avec le plus de plaisir à nos théâtres, tout nous engage à croire que dans cette mobilité si naturelle de la pensée des hommes, l'agent est bientôt devenu pour eux le sujet de l'action ou de la contemplation des spectateurs ; comme si on n'en peut douter, en apercevant toutes ces divinités mythologiques, dont tous les peuples ont rempli leurs représentations théâtrales.

Or, le résumé de toutes ces observations est qu'au théâtre, nous sommes censés voir et contempler non seulement les choses ordinaires de la vie, mais aussi les choses célestes et divines ; et cette idée simple et vraie lie parfaitement avec tous nos principes et surtout avec la proposition fondamentale de cet ouvrage. (L'homme ne peut vivre que d'admiration et d'adoration.) Elle nous montre aussi que l'homme lui-même dans ses occupations les plus frivoles en apparence, plaide entièrement pour la vérité de ces lois constitutives de son être.

Qu'il fasse donc attention, en effet, à la nature de ses spectacles et à ce qu'ils opèrent sur lui ; plus ils sont magiques, c'est-à-dire, plus ils tiennent de l'ordre merveilleux et sur-temporel et plus ils le charment ; c'est-à-dire que, plus ils tiennent à cet état d'admiration qui le sort du temps ; et l'approche de sa région primitive, active et pleine de prodiges et plus il se trouve dans son élément naturel.

La féerie de ses divinités fabuleuses et de tous les moyens qu'on leur fait employer au spectacle pour accomplir leurs divers desseins, le transporte de joie. Quand il jouit de ces images fictives, il les croit réelles ; il n'en jouit même qu'en les croyant telles et c'est à regret qu'en redescendant dans son état ordinaire de ténèbres et de privation, il les reconnaît pour imaginaires. Il voudrait que son illusion durât toujours, tant il trouvait de douceur dans la seule apparence de ces vérités figuratives et sa matière lui montre assez combien elle est l'ennemie de ses plaisirs, puisqu'en rentrant dans elle, il perd toutes ces jouissances qui le ravissaient. Heureux encore si elle ne lui portait pas d'autre préjudice et si elle ne l'entraînait pas jusqu'à douter de l'existence même des merveilles réelles de l'ordre supérieur, après l'avoir désabusé sur l'existence de ces choses fabuleuses inférieures, dont il aime tant à se repaître !

Une autre observation qui nous aidera encore à élever la nature de l'homme, c'est de voir quel rang il occupe, lorsqu'il assiste à ces spectacles et combien peu il a de mouvements à se donner pour en jouir : c'est sans sortir de sa place, c'est sans se fatiguer, que tous ces prodiges récréatifs et instructifs pour lui, se développent devant ses yeux et lui présentent alternativement le tableau des cieux, de la terre, des enfers, des anges, des démons, des phénomènes de la nature, des lois éternelles de la justice, des ressources innombrables du génie, au milieu des plus grandes catastrophes. Homme, si tu ne vois pas là ce que tu devais être, ton esprit est encore sous les chaînes de la captivité ; mais si tes yeux s'ouvrent un peu, n'oublie pas que je t'ai dit que toutes ces choses étaient précédées, pour toi, dans tes spectacles, par la musique.

Souviens-toi aussi que toutes tes fêtes, soit tristes, soit joyeuses, tu les accompagnes toujours de la musique, que tu l'emploies dans tes cérémonies funèbres, dans ta pompe militaire, dans tes combats, dans tes travaux pénibles, dans tes occupations champêtres ; que les personnes qui prennent soin de tes premiers jours ont l'attention d'en charmer par là la tristesse et d'unir autant qu'elles peuvent une bienfaisante mélodie aux balancements monotones de ton berceau ; et apprends là de nouveau comment cette vraie musique, dont je ne te peins ici que de faibles images, a pour sublime emploi de

précéder, de seconder et d'accompagner la vie de tous les êtres.

Ce n'est point seulement, si primitivement par le luxe, comme on l'a cru, que les grands de la terre et ceux qui ont le moyen et le goût de les imiter, ont autour d'eux des musiciens à gage qui puissent à tous les instants les recréer par leurs concerts. Ce n'est point non plus simplement ni primitivement par le luxe, que tant de gens se plaisent à orner leurs appartements et leurs jardins de statues, de peintures et des autres ouvrages de l'art qui puissent à tout moment surprendre et charmer leurs yeux. Ce n'est qu'en second que toutes ces choses sont devenues des objets de luxe et de vanité parmi les hommes ; car l'homme est vrai par sa nature ; les abus auxquels il s'abandonne presque universellement ne sont que des déviations de sa ligne primitive et il commence toujours par la vérité.

Aussi, tous ces usages qu'on attribue aujourd'hui au luxe avec raison, prennent-ils leur première et secrète origine dans ce besoin d'admiration qui constitue notre être essentiellement et que l'homme cherche involontairement à satisfaire par tous les moyens factices qu'il a entre les mains, à défaut des moyens réels dont il est privé.

Qu'est-ce qui te prive, homme, de ces moyens réels qui te seraient si avantageux ? Ce sera la musique elle-même qui te répondra : remarque donc qu'il te faut le silence de tout ce qui t'entoure pour que tu puisses librement produire tes sons et en recueillir tous les fruits ; et apprends par là que la grande harmonie divine ne te pourra jamais être sensible complètement qu'après que le choc bruyant de ces substances hétérogènes qui constituent l'univers, aura cessé son importune turbulence.

Car la musique humaine tient nécessairement en partie à cette importune turbulence, puisqu'elle ne peut avoir lieu que par le moyen de notre voix dégradée et de nos instruments de matière. Aussi cette musique humaine est-elle non seulement défectueuse, mais même exposée à des dangers parce que tant qu'elle n'est pas purifiée par la parole pure, elle ne peut ouvrir que la région de l'esprit de l'univers et cette région est compliquée et mixte, puisqu'elle doit passer par l'astral qui a deux voies, comme nous le verrons bientôt.

La musique purifiée par la parole pure, n'a aucun inconvénient à redouter, mais au contraire tous les biens à recevoir et à transmettre par la raison qu'elle ouvre la région des puissances divines qui est seule et unique.

Et pourquoi ouvre-t-elle la région de Dieu ? C'est qu'elle ouvre en nous la région de nos facultés internes, où Il a écrit lui-même ou tracé Sa propre image et que quand Dieu voit sortir de nous ce signe de Son alliance, Il ne peut le méconnaître ; Il le regarde avec complaisance et par ce seul coup d'œil, Il lui fait produire une sainte harmonie et fait de l'homme un être qui ne peut plus se montrer qu'avec tous les signes de l'élection, de la lumière et de la puissance et ne peut plus proférer un seul son sans enfanter un miracle.

De la danse

La danse caractérisée, figurée et expressive est une image de l'état de liberté dont l'homme devrait jouir, s'il était dégagé des entraves matérielles qui l'asservissent et qui l'affaissent ; les mouvements qu'il se donne dans cet exercice sont autant d'élans qu'il semble prendre vers une région moins inerte que la Terre et autant d'efforts qu'il fait pour paraître jouir de la véritable agilité qui était faite pour lui.

Plus cette danse présente de grands caractères, plus elle se rapproche de cette véritable signification : car, dans son état supérieur, il n'y a rien que l'homme ne pût exprimer et faire sortir de lui, comme il n'y avait rien qu'il ne pût connaître et sentir ; aussi plus la danse de l'homme prend un ton majestueux, noble et distingué, plus elle attire notre admiration. On sent même que dans ces cas-là, la mesure ne paraît plus qu'un accessoire et le danseur peut l'oublier sans que le spectateur ait rien à perdre de son plaisir : observation qui peut aider notre esprit à monter jusque vers cette région libre où nous sentons que nous aurions dû faire notre demeure.

Aussi je ne serais point étonné que les danses sacrées qui ont été si souvent en usage parmi les peuples, dans les cérémonies religieuses, n'eussent pas toujours été asservies à la gêne de la mesure, quoi qu'il y eût des occasions où cependant elles rentrassent sous son joug,

dans ces cérémonies même, selon l'objet et l'affection que ces danses sacrées auraient eu à exprimer.

Les danses lubriques en usage parmi tant de peuples, peuvent aussi avoir été tantôt assujetties à la mesure et tantôt en avoir été affranchies selon que le danseur était affecté. Elles ont pris aussi le titre de danses religieuses chez quelques peuples lorsque, par l'obscurcissement de l'esprit, l'amour sensuel coloré et, pour ainsi dire, sanctifié par le but respectable de la reproduction de l'espèce, a rendu comme sacrées les danses où cet amour pouvait peindre tous ses caractères ; parce que tout se déprave pour peu qu'on détourne un instant sa vue du premier point de départ.

Les danses qui sont assujetties à la mesure et qui ne tendent point à exprimer ces hauts caractères, tiennent à la fois et à l'impatience de notre être, renfermé dans ses entraves et aux sens de la matière qui ont besoin de s'agiter pour se dégager de leurs pesantes humeurs et qui ont en même temps la force de se procurer ce moyen naturel de soulagement. Telles sont les danses du monde frivole et de la jeunesse, dans lesquelles on peut aisément remarquer ce double signe.

Les sauts de l'enfant ne peuvent pas se compter au rang des danses mesurées, puisqu'ils ne le sont pas ; ils ne peuvent pas non plus se compter au rang des danses à grand caractère, puisqu'ils n'en offrent aucun ; ils tiennent en lui purement aux sens matériels et aussi sont-ils communs avec les animaux qui sont souvent sautillants et bondissants devant nous, sans nous offrir ni mesure ni caractère, parce que les animaux n'ont point à éprouver le même contraste que nous qui sommes spirituels et que les enfants ne sentent point encore le joug peser sur leur être.

Mais si la danse peint les élans que l'homme se donne pour atteindre à la région de la liberté, le poids qui le fait retomber vers la terre peint la loi terrible de la région inférieure et matérielle qui le retient et le force à subir le joug de cette prison, dans laquelle on ne lui permet de respirer l'air libre, que par de légers intervalles ; ainsi dans ses récréations même, l'homme trouve à la fois une image abrégée de son ancienne gloire et un témoignage impérieux et irrévocable de sa condamnation : c'est cette combinaison des élans de notre être avec le poids de no-

tre condamnation qui forme la mesure dans nos danses, ainsi que dans nos compositions musicales. Cette mesure a aussi deux éléments constitutifs dans l'existence de l'univers et dans celle de tous les êtres qui le composent ; ce sont les deux lois de la force et de la résistance que nous avons exposées dans nos observations sur la nature. Ces deux lois alternent partout et continuellement, avec une précision que rien ne peut changer, excepté la main supérieure qui l'a établie. Aussi la mesure la plus parfaite et la plus constante règne-t-elle dans toutes les parties de la nature, même dans celles qui sont les symboles les plus sensibles de la corruption et du désordre et elle règnera jusqu'au moment où la main supérieure laissera tomber l'univers dans l'obscurité de son origine.

Quant à cette main supérieure elle-même, elle n'a d'autre mesure que l'universalité parce qu'elle n'a qu'un seul et unique élément, parce qu'elle se commande sans cesse elle-même et que son temps ne pouvant jamais arriver à une limite, il est impossible que rien lui prescrive une mesure.

Il y a bien encore une autre explication à trouver à la danse ; mais elle ne sera que pour ceux qui ont les oreilles ouvertes : voilà pourquoi je l'ai gardée pour la dernière. Nous dirons donc que la danse représente aussi les différents gestes et les différents mouvements que l'homme régénéré aurait à faire pour repousser toutes les influences fausses dont il est environné et pour attirer celles qui lui seraient salutaires. Ainsi, il n'y a point d'attitude et de caractère que l'homme ne pût exprimer dans la danse puisqu'il est lié à toutes les régions visibles et invisibles et par cette même raison, il n'y a point de combat, de triomphe et d'image harmonique qu'il ne puisse rendre sensiblement dans sa pantomime : car ce nom même annonce l'universalité des droits de l'homme en ce genre.

Les Égyptiens ne firent usage que d'une partie de ces droits dans leur danse astronomique, parce que probablement ils n'avaient pas porté plus loin la connaissance de ces droits. Ils s'étaient contentés d'essayer, par des mouvements variés, des pas assortis et des figures bien dessinées, de représenter sur des airs de caractère, l'ordre, le cours des astres et l'harmonie de leur mouvement ; mais les divers caractères supérieurs de la danse que nous venons d'indiquer se retrouvent jusque dans nos

ballets d'opéra et dans toutes les différentes danses religieuses, militaires, funéraires et autres, qui ont été ou sont en usage sur la Terre, parce que la loi et la leçon de l'homme le suivent partout.

De l'esprit astral ou sidérique

D'après ce que nous avons dit sur la nécessité de la communication d'un sensible immatériel parmi les hommes, il convient de montrer en quoi consiste le dangereux état auquel nous a exposé la chute et la dégradation. Elle consiste en ce qu'elle nous a soumis au règne élémentaire et par conséquent, au règne astral ou sidérique qui en est le pivot ; elle consiste en ce que nous sommes tombés au-dessous du firmament tandis que, par notre nature, nous devons être au-dessus et c'est cette transposition qui est vraiment périlleuse pour nous, car tout nous vient aujourd'hui par ce firmament : or, qui sait quels tristes mélanges les choses peuvent éprouver avant d'arriver jusqu'à nous ?

Le sidérique est au-dessus de l'astrologie, l'astrologie est au-dessus de l'astronomie, l'astronomie est au-dessus de la simple connaissance des temps, des températures et des saisons, toutes choses qui se bornent pour nous à notre Terre particulière. Dans cette dernière classe, nous sommes livrés à la multiplicité des lois de l'atmosphère qui, par leur opposition et leur combat, nous empêchent fort souvent de calculer juste ; mais comme ces lois et nos décisions ne tombent que sur les choses matérielles et terrestres, les méprises ne sont pas d'une grande importance.

L'astronomie a des lois plus sûres, parce qu'elle n'embrasse que les dimensions et les révolutions extérieures des corps célestes et qu'elle n'en embrasse pas les effets ni le jeu caché, mais aussi les connaissances qu'elle communique, se bornant à cet extérieur, l'homme de désir n'y trouve pas la moindre pâture et elle devient pour lui un sujet de lamentation puisqu'elle est pour les hommes ou un objet d'orgueil, comme toutes les autres sciences qui ne demandent que de la raison humaine, ou bien un sujet de retard et de reculement pour leur esprit ; attendu que l'esprit ne peut vivre que de l'esprit ou de ce qui est principe radical et central comme lui.

L'astrologie s'élève plus haut que l'astronomie : elle embrasse un plus grand ensemble, puisqu'elle s'occupe des liaisons et des influences du physique astral sur le physique terrestre ; mais si elle a produit souvent des résultats vrais, elle produit aussi souvent des résultats faux parce que, quoiqu'elle agisse sur les principes, c'est moins sur les principes fixes que sur les principes variables et mixtes : or, ceux-ci peuvent très fréquemment faire varier la marche des autres, à l'insu même de l'astrologue.

On s'est moqué de ceux qui ont voulu faire dériver de l'influence astrale tous les événements politiques de la terre. On a eu raison dans le droit, parce que l'homme avait celui d'élever au-dessus de cet astral tout ce qui tient à son être ainsi qu'à son association ; mais on a eu tort dans le fait parce qu'à mesure qu'il descend au-dessous de ses véritables privilèges, il tombe sous cette influence astrale qu'il n'aurait pas dû connaître et il en devient réellement le jouet. Ainsi, il est vrai de dire que l'ordre social terrestre ne devrait pas être régi par le pouvoir astral ; mais il n'en est pas moins certain que, généralement parlant, il n'est pas mené par une autre puissance.

Le sidérique tient plus à la marche des principes et agents supérieurs qu'à celle des principes inférieurs et élémentaires ; mais il a deux branches, l'une passive et l'autre active. La branche passive est celle qui engendre le somnambulisme et une infinité de communications fausses de tout genre ; mais comme cette branche a en outre une sève double ou mixte comme l'arbre, il est évident que ses fruits sont constamment mélangés de vrai et de faux, de clair et d'obscur, d'apparent et de réel, de régulier et d'irrégulier.

La branche active est celle qui concerne tout le domaine de la théurgie ; elle renferme aussi la simple puissance magnétique, mise en activité, comme la branche passive en renferme les résultats. Mais tant qu'elle n'est point liée à la source fixe qui doit tout ordonner et tout gouverner, elle se trouve imprégnée, comme la branche passive, de la double sève, de façon qu'elle agit avec incertitude, tantôt bien, tantôt mal, selon l'espèce de sève qui la domine. N'agissant en outre que sur les propriétés de la branche passive, qui sont également doubles et mélangées, c'est le hasard qui agit sur le hasard, les téné-

bres sur les ténèbres, l'aveugle sur l'aveugle : est-il donc étonnant qu'ils tombent si souvent tous les deux dans le fossé ?

Je ne parle point d'un sidérique supérieur à celui-là et par cette même raison, plus dangereux et plus funeste encore, puisqu'il ne s'occupe qu'à extraire la partie mauvaise de la sève, tant active que passive, du sidérique secondaire. Telle fut l'occupation criminelle de plusieurs peuples célèbres sur la Terre ; telle est aussi celle des opérations de plusieurs autres classes, même de la classe astrologique, parce que tout se tient et que partout l'homme trouve des actions fausses toutes prêtes à répondre à sa pensée fausse, afin de parvenir à la dominer, après avoir eu l'air de la flatter, de la seconder et de la favoriser.

Car c'est une vérité qui n'est que trop certaine, qu'au lieu de chercher à rompre leurs chaînes, les hommes ne cherchent presque partout qu'à les accumuler sur eux-mêmes ; et soit par leur négligence à repousser leur ennemi, soit par leur imprudent empressement à voler au-devant de lui, l'humanité entière n'est presque divisée qu'en deux parties, dont l'une est constamment dans le sidérique passif ou dans un servile et funeste somnambulisme et l'autre, dans une activité sidérique plus funeste encore, en ce qu'après avoir atteint son terme, elle retombe dans le plus dur et le plus effroyable des esclavages.

La moins nombreuse de toutes ces classes est celle des hommes qui planent au-dessus de ce sidérique et qui sont dirigés par l'esprit pur. C'est là la classe des hommes vraiment dans la ligne ou de ceux qui ont séparé en eux les métaux et se sont alliés à l'or éprouvé.

L'astrologie et l'astronomie humaines sont des sciences très peu fructueuses, mais elles tiennent à une science plus vaine encore ; elles sont l'une et l'autre des débris de la science active criminelle qui a attiré la justice de Dieu sur tant de peuples et elles ont pris, en divers lieux, différents caractères, selon la tournure que l'esprit des peuples avait puisée dans cette source criminelle active.

Les Chaldéens, les Arabes et les peuples de l'Orient qui environnèrent les Hébreux, se sont livrés plus que les autres aux sciences astronomiques et astrologiques parce

qu'ils s'étaient plus occupés du sidérique criminel ; mais leurs pouvoirs se trouvant réduits par cette science même qui va toujours en dégénéralant comme son principe, ils se sont rejetés sur des puissances et des connaissances qui embrassent la destinée des empires retombés eux-mêmes dans les mains aveugles de la simple politique, ou bien ils se sont rejetés plus bas encore en ne s'occupant que du sort particulier temporel des individus : c'est avec ces moyens que de tout temps ils ont infecté les cours des rois et des empereurs, comme on le voit dans les historiens et nommément dans Tacite ; c'est aussi de là que sont venus les Bohémiens et autres diseurs de bonne aventure qui courent encore par toute la Terre et abusent la crédulité des peuples, ou en se trompant eux-mêmes dans leur bonne foi ou ayant le dessein de tromper les autres.

Les Égyptiens, dont la terre est si saline et si brûlante et dont les fausses sciences sont également descendues de cette science sidérique criminelle, les Égyptiens, dis-je, se sont jetés sur des sciences qui tenaient à la nature et aux principes des êtres, savoir : celles des transformations.

De là cette tradition mythologique de tous ces dieux, qui furent chassés du ciel et se réfugièrent en Égypte où ils se transformèrent en divers animaux.

De là ces vestiges de magie et cette croyance aux sortilèges et aux enchantements de tout genre, qui infectent encore ces contrées et qui, par le moyen des anciennes colonies égyptiennes, infectèrent autrefois la Grèce et y portèrent toutes ces semences de transformations magiques et merveilleuses qui ont germé avec tant d'abondance dans la mythologie des Grecs et dans leur poésie.

De là cette multitude de figures mixtes combinées de l'homme et des animaux, qui ont été empreintes sur les pyramides des Égyptiens et sur tous leurs monuments religieux ; de là enfin leurs recherches curieuses et assidues sur les transmutations métalliques, ce qui a donné à ces peuples un rang si distingué dans l'opinion des alchimistes ; toutes choses qui, quelque abusives qu'elles soient, n'en ont pas moins eu une base réelle pour origine, ainsi que nous l'avons fait voir en son lieu ; et ceux qui se glorifient tant de les avoir toutes expliquées par l'astronomie simple et dans l'agriculture, ont cru trouver aussi la clef

de tous les cultes et l'origine de toutes les religions ; ceux-là, dis-je, n'ont pas seulement commencé encore leur état d'interprètes.

Le vrai est qu'en mêlant à tous les faits extraordinaires et mythologiques des peuples les simples effets des passions communes que l'esprit de l'homme a ornés de ses fictions, on voudrait bien réduire notre nature à un état de désordre qui nous constituât essentiellement et qui nous empêchât de nous regarder comme les auteurs de nos maux et de nos délires. Mais quand on mettrait ainsi en avant les petites passions animales qui ont si souvent joué là leur rôle ; comment expliquerait-on tous ces traits de l'invention de l'esprit humain auxquels on veut attribuer tous ces prodiges et qui sont regardés comme des abus de cette raison qui devrait nous gouverner ? Il faut donc que nous ayons une raison, puisque nous en avons abusé et il faut qu'il y ait une raison qui ne s'abuse point pour que nous puissions, par la comparaison, prononcer sur les abus de la nôtre.

C'est une grande douleur pour l'homme de sentir que la puissance sidérique particulière qui est attachée sur nous, par notre nature actuelle, conserve son empire, pendant toute notre vie élémentaire, avec une constance si imposante qu'elle efface, pour ainsi dire, en nous, le souvenir du règne libre pour lequel nous sommes faits. L'astral domine sur notre terrestre, puisqu'il l'entretient ; l'astral lui-même est dominé par l'esprit de l'univers qui le gouverne et qui ne tend qu'à le stimuler ; la source d'iniquité s'insinue au travers de toutes ces régions pour parvenir jusqu'à nous et si elle ne peut pas toujours y atteindre, au moins elle stimule ces mêmes régions et ajoute à la pesanteur de leur joug, afin de retarder d'autant le règne de notre liberté ; et c'est dans cet horrible esclavage et dans cette servitude pharaonique que la pauvre âme est enchaînée loin de sa patrie et est exposée même à oublier qu'elle en ait une. O vérité ! combien ton règne est au-dessus de ces ténébreux régimes tyranniques.

Mais si c'est à l'astral que tient notre destinée temporelle, elle disparaît devant le divin, parce qu'il est l'éternelle unité à laquelle l'homme a, par-dessus tous les êtres, le pouvoir de se rallier. Ainsi, cette sujétion sidéri-

que où nous nous trouvons, ne nous ôte pas le pouvoir de monter plus haut.

Quand on voit donc sur nos théâtres les héros de nos tragédies et dans nos poèmes épiques les illustres personnages qui y figurent se plaindre si douloureusement de l'injustice, de la cruauté et de la fureur des dieux qui les persécutent et les poursuivent avec tant d'acharnement, on ne peut pas s'empêcher de gémir de l'aveugle ignorance des auteurs qui les font parler un semblable langage, ainsi que de la triste image que ces déclamations nous présentent de l'abaissement déplorable dans lequel l'homme est tombé par la primitive altération.

Ces dieux, dont le malheureux héros se plaint, sont ces mêmes puissances sidériques qui, par le moyen des combinaisons criminelles qui s'y joignent, ont comme une universelle influence dans la nature ; influence qui se montre plus vivement sur les grands de la terre parce que, depuis que le régime divin s'est retiré de nous, ce sont eux qui se trouvent le plus exposés à ce régime sidérique qui en a pris la place. Cela n'empêche pas que ces dieux sidériques et nouveaux pour nous, n'eussent dû nous être assujettis par les droits de notre origine et que les puissances et autorités que nous retirons d'eux aujourd'hui, ne soient plutôt pour notre honte que pour notre gloire.

Que doit-ce donc être quand, au lieu de ces puissances et de ces autorités, ce ne sont que des humiliations et des déceptions que nous en retirons, comme on le voit dans tous les traits que nos poèmes épiques ou tragiques nous en offrent ? C'est bien alors que ces mêmes dieux peuvent jouir de leurs triomphes à notre égard ; c'est bien alors que du haut de leurs trônes usurpés, ils peuvent sourire et remuer la tête de dédain sur l'homme, en voyant à leurs pieds et dans leurs chaînes, ce malheureux esclave qui aurait dû leur donner des lois, et qu'au contraire ils font mouvoir aujourd'hui à leur gré et qu'ils tiennent lié impérieusement à leurs caprices.

Oui, les dieux de l'empyrée sont, de tous les lecteurs et de tous les spectateurs, ceux qui gagnent le plus à nos drames et à toutes nos productions épiques et tragiques ; car les lecteurs et les auditeurs-hommes n'y goûtent qu'un plaisir obscur et dont ils ne connaissent pas le principe ; les auteurs n'y goûtent qu'un plaisir d'orgueil, et les

héros n'y goûtent que par la misère. Et voilà un des fruits que l'homme a retirés de son crime.

De cette même source sidérique dérive ce que l'on appelle enchantements, et comme le pur et l'impur traversent aussi cette même source et y apportent chacun leurs enchantements, les uns bons et les autres mauvais, on voit à quel foyer de mélange et d'oppositions nous sommes exposés dans cette fournaise ardente.

Nous sommes en effet continuellement sous le joug d'une région active et puissante qui, indépendamment de ses propriétés physiques, par lesquelles elle gouverne les corps, a aussi des pouvoirs d'enchantements particuliers sur notre esprit, par les tableaux puissants et virtuels qu'elle peut nous présenter et qui, quelque séduisants qu'ils soient, nous tiennent cependant loin de notre véritable destination.

Il est vrai qu'ils ne vont pas jusqu'à nous tenir tout à fait dans l'abîme. Mais par le voisinage où ils sont de l'abîme et de la région divine, ils nous exposent à recueillir autant d'erreurs que de vérités, à prendre les fruits de l'abîme pour des fruits purement sidériques, les fruits sidériques pour des fruits divins ; enfin, à hésiter perpétuellement au milieu de toutes ces complications, qui ont été sur la terre le principe d'autant de méprises que de clartés, qui ont multiplié les ténèbres autant que les lumières, la faiblesse autant que la force, le désespoir autant que les consolations.

Aussi ne nous serait-il pas bien difficile d'apercevoir l'origine de la mythologie, puisque nous sentons sur notre être le pouvoir de toutes les diverses puissances de tout genre avec lesquelles notre nature primitive et notre nature secondaire nous mettent journellement en rapport ; et dès lors nous apprendrions bientôt à reconnaître qu'il y a une mythologie astrale, une mythologie élémentaire, une mythologie spirituelle, bonne et mauvaise, une mythologie humaine, une mythologie divine : car la mythologie historique, dont nous parlent les savants, n'est que comme un rideau qu'ils ont tiré, sans beaucoup de réflexion, sur toutes ces autres mythologies, prétendant que nous ne devons plus les voir, dès qu'ils ne les voyaient plus eux-mêmes.

Dans ces diverses observations que nous pourrions faire en étudiant notre être sous ces rapports, nous ap-

prendrions que quand le sidérique pèse trop longtemps sur l'âme, elle ne sent ni sa vie ni sa mort ; que quand le sidérique se remet dans sa mesure, alors l'âme sent sa mort ; que quand cette mesure se soutient, l'âme sent bientôt sa vie ; et alors il faut qu'elle redouble d'efforts pour la conserver ; car il lui est aisé de la reperdre.

Nous apprendrions que plus on élève ou repousse le sidérique, et plus on habitue le terrestre à s'en passer ; car c'est par ce sidérique qu'il est actionné continuellement ; et que l'ennemi cherche toujours à les rapprocher, afin de gêner d'autant le prisonnier.

Nous apprendrions que bien des maux corporels peuvent se guérir par le sidérique, sans que la volonté supérieure s'en mêle ; aussi ces guérisons peuvent n'être pas toujours très profitables ; et c'est là le cas du magnétisme animal. Il faudrait pour que l'ordre ne fût ni interverti ni blessé, que la région supérieure fût ici comme ailleurs la principale administratrice et que le médecin ne fût que son organe et son instrument ; alors la guérison serait sans inconvénient.

Enfin, nous apprendrions que la terre porte notre corps, que notre corps porte notre âme, que notre âme porte notre esprit, que notre esprit porte Dieu. Ainsi notre corps, quoique lié à la Terre, peut, par l'appui qu'elle lui prête, se promener dans les diverses régions élémentaires ; notre âme, par les correspondances naturelles de notre corps, peut se promener dans les régions de l'esprit ; notre esprit, par les ressources qu'il trouve en notre âme, peut se promener jusque dans les sentiers et les domaines de Dieu. Car, dès que nous avons le pouvoir de voyager à tout instant dans notre âme, nous avons donc le pouvoir de voyager dans l'autre monde, attendu que très sûrement le monde de notre âme ne ressemble point au monde mixte et composé de tous les objets sensibles et bornés qui nous environnent : ce qui nous démontrerait sensiblement que nous sommes une plante exotique dans l'univers. C'est même cette supériorité qui a engagé quelquefois la pensée de l'homme à se demander si réellement cet univers était un monde.

Qu'est-ce qu'un monde ? L'univers est-il un monde ?

En réfléchissant profondément en nous-mêmes, nous sentons qu'un monde doit être une réunion, un assemblage ou plutôt une société ou même une famille d'êtres parmi lesquels il y ait une sorte de régime et de gouvernement ; que dans cet ensemble ainsi harmonisé, il faut qu'il y ait un principe, une faculté première, qui puisse vouloir et appuyer ses volontés par des motifs justes et sages ; que toutes les autres facultés soient coordonnées à celle-ci ; mais qu'elles soient en même temps susceptibles de la comprendre, de la goûter, d'y adhérer par inclination, autant que pour leur propre utilité. Cet ensemble nous paraît indispensable pour réaliser le tableau que le mot monde produit dans notre pensée.

Dans l'ordre divin nous ne doutons point que cette définition ne trouve toutes les preuves qui pourraient être nécessaires pour la confirmer. L'éternel désir ou l'éternelle volonté divine sont cette faculté centrale qui, dans Dieu, s'unit à l'infinité de toutes ses facultés et puissances, et qui leur sert éternellement et sans interruption de point de mire et de foyer ; de façon que Dieu seul est un monde et le véritable monde, puisque dans Lui, l'harmonie dont nous avons parlé, ne cesse d'y exister dans toute l'étendue de Sa perfection.

Dans l'ordre spirituel, si cette harmonie n'est pas toujours aussi parfaite, elle pourrait l'être si l'esprit ne perdait point de vue ce centre universel, ou ce désir qui fait à la fois la base et la vie du monde divin ; ainsi l'esprit et Dieu pourraient nous offrir un monde spirituel très régulier, et chacun de nous peut l'éprouver en voyant, que pour peu que nous nous approchions de ce centre supérieur, nous devenons à l'instant un monde tout entier par l'universalité des aperçus et des renouvellements que nous recevons.

Mais, sans nous élever continuellement jusqu'à ce degré, où notre état d'épreuve ne nous permet pas toujours de monter ni de rester à demeure, nous sentons que, même dans notre manière d'être habituelle, nous avons une volonté ou un désir qui est comme le centre, le chef et le dominateur de toutes nos autres facultés, puisque la pensée même lui est subordonnée en ce qu'il est le maître de l'adopter comme de la rejeter quand elle se présente. Nous sentons que cette faculté centrale a en même temps de l'analogie avec toutes nos autres fa-

cultés ; que ce sont comme autant de citoyens d'un même empire et que, si l'une de ces facultés a le pouvoir d'imposer des lois, les autres ont le pouvoir de les comprendre et de s'harmoniser avec elles. Ainsi nous trouvons également en nous-mêmes un monde spirituel tout entier et absolument conforme à la définition que nous venons de donner d'un monde ; et sûrement cet aperçu qu'offre notre être est suffisant pour nous faire entrevoir comment nous pouvons être une image de Dieu.

Il n'en est pas moins vrai que cette image a une défectuosité que n'a pas le modèle, celle de pouvoir montrer dans ses propres facultés une désharmonie qui ne se trouve point parmi les facultés divines. Ainsi, quoique notre être spirituel puisse être un monde complet et régulier, il peut aussi être un monde divisé et en discordance, ce qui suffit pour montrer son infériorité, eu égard au monde divin.

Mais observons que dans sa désharmonie même, ce qui se détache en lui, ou ce qui se révolte en lui, conserve encore dans un sens inverse la forme et le titre de monde, selon notre définition, puisque l'on y voit une volonté qui domine et entraîne les facultés égarées ou rebelles, puisqu'enfin on voit toujours un centre à toutes ces diverses coalitions ; et il faut bien que cela soit pour que le monde spirituel-régulier et que le monde divin se déterminent à s'en mêler pour y ramener l'ordre : vérité que nous trouvons confirmée en nous-mêmes par l'opposition que les facultés qui s'y sont conservées régulières, montrent contre celles qui s'y sont laissé subjugué par l'erreur. Ainsi, au lieu d'un monde spirituel, nous pouvons en effet en avoir deux en nous.

Voilà donc déjà trois mondes reconnus ; savoir : le monde divin, le monde spirituel régulier et le monde spirituel-irrégulier.

Quant à ce que l'on appelle le monde physique, avant de lui donner le nom de monde, il faudrait observer avec attention s'il en a les qualités et tous les caractères que nous venons de reconnaître dans les autres mondes.

Or, on voit clairement, au premier coup d'oeil, qu'il lui manque la qualité essentielle et fondamentale pour constituer un monde ; savoir : la volonté. On voit que les êtres les plus éminents de ce monde physique, tels que les animaux, sont réduits à un instinct passif, dont le mo-

bile est hors d'eux, séparé d'eux et ne leur appartient point en propre. On voit aussi que ce mobile qui est hors d'eux, séparé d'eux et qui ne leur appartient point en propre, n'a pas lui-même la volonté libre d'opérer ou de ne pas opérer son oeuvre, qu'il est contraint dans la carrière qu'il a à remplir et qu'il n'a pas par conséquent la propriété nécessaire pour former un monde, quoiqu'il soit le centre de toutes les choses physique.

Enfin, la volonté supérieure qui est au-dessus de ce même centre se trouve, par le moyen de cet intermède, trop distante des choses physiques, pour avoir de l'analogie avec elles ; de même que celles-ci n'en peuvent avoir avec cette volonté et la comprendre ; et malgré l'harmonie que nous voyons régner dans l'ensemble des êtres physiques, ce n'est pas une harmonie éclairée, une harmonie d'acquiescement et d'adhésion, en un mot, une harmonie où la justice et l'intelligence puissent s'exercer par le concours d'un assentiment sympathique entre le centre et ses différents rayons.

Ne craignons donc point de dire, d'après toutes ces réflexions, que le monde physique n'a pour notre pensée que l'apparence d'un monde et n'en a point la réalité ; il semble n'être que comme l'ombre et le suivant des mondes réels ; il semble n'être là que pour faire contraste avec eux, que pour en relever les couleurs à nos yeux et pour nous avertir de leur existence ; c'est même en nous comprimant qu'il opère cet effet-là sur nous, puisque par lui-même il est incapable de nous transmettre une idée à la fois si simple et si profonde. Et dans le vrai, c'est en pressant de toutes parts nos facultés intellectuelles, comme il le fait, qu'il les concentre et les force à rassembler leur feu ; et c'est de ce feu rassemblé que jaillit l'éclair qui nous aide à lire dans la lumière même la définition d'un véritable monde.

Mais ce monde physique n'a ni la volonté fixe du monde divin ni la volonté mobile du monde spirituel-régulier ni la volonté corrompue du monde spirituel-irrégulier ; il est donc impossible qu'il ait puisé la naissance dans la même source que ces trois mondes et il faut nécessairement qu'il ait une autre origine et cette origine ne peut lui être attribuée ni imputée, puisqu'il n'a pas la volonté.

En même temps, comme ce monde physique n'est un monde qu'en apparence par notre pensée et qu'il n'est que l'ombre des autres mondes, il n'est pas possible que la cause de son existence soit une cause directe.

Il faut que ce soit une cause extralignée, une cause courbe et indirecte, une cause occasionnelle et de circonstances qui ne tient point immédiatement à la racine de la vérité ; il paraît plutôt un secours, une ressource, un remède, pour rappeler à la vie, qu'il ne paraît être la vie même.

En rassemblant donc l'esprit de tout ce qui précède, nous pouvons donner pour réponse aux deux questions ci-dessus, que nous ne trouvons rien dans le monde physique, qui confirme la définition que nous avons établie d'un monde ; que ce monde physique, par conséquent, n'est point un monde ; enfin, qu'il n'a reçu l'existence que pour remédier à une altération ; et voilà de quelle manière on pourrait parvenir à s'assurer de la raison des choses, ou à connaître les pourquoi, si l'on suivait pied à pied les sentiers que la lumière naturelle nous ferait découvrir à tous les pas ; au lieu qu'en ne s'occupant que des comment, ainsi que le font les sciences ténébreuses des docteurs, on se recule toujours de son terme au lieu de s'en rapprocher.

Si ce monde physique n'est point un monde, s'il n'a reçu l'existence que par une cause extralignée et qu'une cause extralignée ne puisse être qu'une altération, il est aisé de voir les nombreuses et justes conséquences qui en résultent, telles que de ne nous regarder ici-bas que comme y ayant journallement à tamiser le monde figuratif, pour en extraire les mondes réels-réguliers et les rendre chacun à leur action pure et régulière : car nous n'aurons pas de peine à concevoir qu'en tamisant le monde figuratif, nous tamiserions en même temps le monde spirituel-irrégulier, puisque l'irrégularité de celui-ci et l'extralignement de l'autre nous indiquent combien il doit y avoir entre eux d'affinité.

Dès lors une tâche immense s'ouvrirait devant nous et nous montrerait si nous pouvons si tranquillement nous livrer au repos, jusqu'à ce que nous l'eussions remplie ; mais aussi de nombreux encouragements seconderaient nos efforts, parce que pour peu que le tamis nous eût rendu de grain pur ou des aliments des mondes réguliers,

ils nous substanteraient bientôt assez pour nous donner de nouvelles forces et pour nous éclairer de plus en plus sur le monde figuratif et sur le monde irrégulier que nous appliquerions de nouveau à notre tamis.

Ces lumières ne se pourraient insinuer dans notre être intime sans y répandre un jour d'autant plus vaste, que ce même être, quand il cherche à se réintégrer dans sa réalité, se trouve dès l'instant au-dessus du monde figuratif et du monde irrégulier et doit voir se succéder autant de clartés, dans son propre monde, qu'il voit d'obscurités et de ténèbres se succéder dans les deux autres.

S'il ne met point de bornes à sa culture, en ce genre vivifiant et régénérateur, pourquoi en mettrait-il dans les moissons qu'il en pourrait attendre ? Et dès lors, s'il peut espérer de trouver dans son propre monde régulier des récoltes si abondantes, que ne pourrait-il donc pas espérer du monde divin même, si le flambeau venait à s'y allumer à son tour et à lui en découvrir les richesses ?

Mais pour atteindre à la majestueuse dignité de cette sublime tâche, il faudrait étendre le sens du mot restauration, plus que ne le font communément les instituteurs. Le mot salut même qu'ils mettent si aisément en avant dans leurs instructions religieuses, est un mot sombre dans lequel l'obscurité qu'il renferme annule aussi fréquemment la portion de lumière qui s'y trouve ; s'il faut nous préserver ou nous sauver des crimes, ainsi qu'ils nous le recommandent avec raison, il faudrait aussi nous apprendre à nous sauver de l'ignorance, après nous avoir exhortés à remplir notre cœur de toutes les vertus ; et sûrement nous devrions comprendre au rang de nos droits et de nos devoirs les plus importants, celui de rendre à notre pensée toutes les clartés dont elle est susceptible.

Quoique ce fût la portion de notre être la plus ostensible, ces instituteurs ont pris la précaution de l'enfermer de barrières au lieu de la mettre en évidence ; au lieu d'en manifester par eux-mêmes tous les avantages, ils ont cherché à nous la peindre comme inaccessible, tandis que l'autre portion étant plus cachée, ils ont eu beau jeu pour nous en tracer les routes à leur gré et nous persuader qu'ils les connaissent et qu'ils les parcourent.

Par ce moyen, les instituteurs retardent l'homme au lieu de l'avancer ; ils tiennent une moitié de lui-même dans les ténèbres et l'autre dans une sagesse si précaire, qu'il lui serait presque impossible de dire ce qu'il devient entre leurs mains et si son être entier n'est pas leur victime.

Qu'il rentre, cet homme ; qu'il rentre dans la voie de la lumière qui lui est départie par son origine et il sentira bientôt renaître tous les trésors de son esprit ; et son cœur aussi bien que sa pensée lui feront connaître complètement et sans les monopoles des sciences doctorales, ce que l'homme fut, ce qu'il est et ce qu'il peut être.

Raison universelle de l'existence des divers mondes

Un être ne connaît son origine qu'en soi-même ; Dieu et l'esprit en sont là. L'être premier ne se connaîtrait pas dans son origine, si ses propres facultés ne rassemblaient les rayons de son essence primitive et ne lui donnaient, par là, le sentiment de sa suprême source ; l'homme et l'esprit peuvent aussi avoir ce sentiment de leur origine quand ils voudront rassembler leurs facultés ; ils connaîtront là la génération divine elle-même, puisqu'ils se sentiront engendrés par elle ; et c'est ici la plus grande merveille que la divinité ait pu transmettre à l'homme, comme en même temps c'est ce qui a rendu le poste de l'esprit et de l'homme si périlleux : car combien il leur est aisé d'y broncher, quand ils ne s'appuient pas avec un entier abandon sur leur base supérieure et fondamentale !

Mais, si un être ne connaît son origine qu'en soi-même, il ne peut connaître ses puissances que hors de soi, c'est-à-dire, que dans ce qui ne vient qu'après lui et qui est comme inférieur à lui ; ainsi pour que Dieu se connût dans Ses puissances, il fallait qu'il y eût éternellement des êtres au-dessous de Lui et produits par Lui dans lesquels Il pût se considérer et qui Lui servissent de miroir de contemplation et cette coéternité de l'homme et de l'esprit avec Dieu a été exposée suffisamment dans ce qui a précédé.

Si l'homme et l'esprit ont le pouvoir de se connaître en Dieu et de sentir comme Lui leur origine, il faut qu'ils aient aussi comme Lui le pouvoir de connaître leurs puissances ; et pour connaître leurs puissances, il faut qu'ils

aient comme Lui des classes inférieures à eux, qui leur servent de miroir de réflexion ; et ces classes inférieures, ce sont tous les esprits des régions et tout ce qui est attaché à la constitution du monde et à son origine : ces êtres-là n'ont reçu le développement de leur action temporelle que quand l'homme a eu reçu son émission dans ce monde.

Ces êtres-là ne connaissent point leur origine, comme l'homme et l'esprit connaissent et sentent la leur en Dieu ; mais ils sont des êtres simplement destinés à l'action et comme tels, ils ont besoin de connaître leur puissance et, par conséquent, ils ont besoin d'avoir au-dessous d'eux des miroirs qui la leur réfléchissent : aussi, comme ils sont obligés d'agir, c'est de leur action que résultent les miroirs dont ils ont besoin et ces miroirs ce sont toutes les productions et tous les phénomènes de l'univers ; ce qu'il ne faut pas confondre avec la raison occasionnelle de cette même existence des choses universelles-physiques.

Quant à ces phénomènes physiques et à tous les êtres matériels qui composent le monde, ils ne connaissent ni leur origine ni leur puissance ; aussi n'ont-ils pas besoin de miroir ; ils ne sont que des êtres de résistance et même quoiqu'ils agissent, on ne peut pas les regarder comme des êtres d'action, puisque leur action n'est pas à eux, mais à ceux qui les précèdent, les engendrent et les dirigent, c'est-à-dire, à ces êtres qui servent de miroirs à l'homme.

Au-dessous de l'univers physique et matériel, il faut bien qu'il y ait encore quelque chose, puisqu'il n'est qu'un être de résistance et que la résistance suppose un obstacle ; mais cet obstacle doit encore être inférieur à toutes les autres classes que nous venons de parcourir, c'est-à-dire, qu'il ne peut connaître en lui-même son origine, comme Dieu ; qu'il ne peut connaître, comme l'homme, son origine en Dieu ; qu'il ne peut connaître ses puissances comme Dieu, comme l'homme ni même comme les miroirs inférieurs à l'homme ; enfin, qu'il n'est pas même un être de résistance comme l'univers, puisque pour être un être de résistance, il faudrait qu'il eût une puissance et il n'en a aucune ; mais au contraire il est sans cesse - repoussé, combattu et terrassé par toutes les puissances.

Ainsi donc, on peut dire qu'il n'est rien qu'une universelle concentration, sans la possibilité d'aucun développement et cependant sentant le perpétuel besoin d'être tout et d'avoir un développement universel.

*Si les autres mondes ou les astres
sont habités par des hommes ?*

Il faut établir ici une proportion et dire : l'individu-homme est à la Terre ce que l'espèce humaine est à l'univers. Or, de même que chaque individu n'occupe qu'un point de la Terre et que tous les points de la Terre ne sont pas occupés par des hommes ; de même l'univers n'est point rempli de l'espèce humaine, quoique l'espèce humaine soit sur la Terre.

Cette idée que les autres mondes sont habités par des hommes, vient de ce que, par notre incorporation matérielle, nous tenons, selon nos essences élémentaires, à toutes les régions physiques et à toutes les puissances de l'univers qui ont concouru à notre formation corporelle et continuent de concourir à notre existence ; par ce moyen, nous nous sentons vivre dans tous ces mondes, quoique notre corps ou le produit de toutes ces puissances, n'existe réellement que sur la Terre, d'où même nous le voyons disparaître, lorsque le temps de sa dissolution est arrivé.

Cette idée tient aussi à notre destination première qui nous donnait le droit d'habiter, à notre gré, dans toutes les contrées de l'univers, comme ayant été établis dans cet universel apanage. Nous pourrions même encore aujourd'hui dire à la rigueur que nous habitons spirituellement partout, par la facilité avec laquelle notre esprit se transporte dans toutes les régions visibles et invisibles et que, par conséquent, nous sommes aussi bien les habitants des autres mondes que de la Terre ; mais ce serait une idée peu réfléchie et qui ne conviendrait point ici, parce que l'ordre de l'esprit et l'ordre de la matière sont si différents qu'on ne peut les comparer, surtout dans l'exemple actuel : car, en effet, ce serait parce que nous habitons partout spirituellement que nous n'habitons nulle part. Alors il faut s'en tenir à l'explication ci-dessus, par laquelle nous voyons qu'à la mort, nos éléments rentrent dans leurs essences et celles-ci dans leurs matras et leurs

sources respectives ; mais qu'elles n'y rentrent que désassemblées et dans leur individualité particulière et qu'ainsi nous n'y rentrons plus en corps, puisque c'était leur union ou le jeu de leurs diverses propriétés qui formait effectivement et sensiblement notre corps ici-bas.

Les spiritualistes et les gens à pressensations et à communications ont eu occasion de propager cette opinion des peuplades humaines dans les autres mondes, par une suite de leurs communications mêmes, qui, leur venant dans leurs corps et qui étant la plupart imprégnées de ces puissances formatrices des corps, ne pouvaient se montrer à eux que sous les couleurs et les produits dont elles sont les mobiles constitutifs.

Car je n'ai pas besoin de parler ici de ceux pour qui ces communications ont pris la forme et le caractère de tout ce qui se pratique sur la Terre. Ces signes qui étaient donnés à des hommes de la Terre, ne pouvaient remplir leur objet qu'en se montrant sous les images et les pratiques de la Terre et c'est annoncer trop de crédulité que d'avoir pris ces signes et ces types pour les modèles.

Oh ! combien d'erreurs se propagent quand on reçoit aveuglément tout ce qui se présente et qu'on ne prend pas la précaution de nettoyer le centre du miroir !

*Orgueil imputé mal à propos à ceux qui croient
que la Terre est la seule habitée,
quoiqu'étant une si petite planète*

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit sur la végétation, la Terre nous paraîtra dès lors comme étant le matras de toutes les puissances de la nature ; mais ce matras est en même temps leur tombeau et comme chargé de faire en elles la séparation de leurs propriétés actives d'avec leurs propriétés excrémentaires, ce qui engagerait presque à la regarder elle-même comme étant l'excrément de la création.

Si l'on réfléchit en outre que l'homme, depuis sa chute, est reclus et comme emprisonné dans ce résidu excrémentaire, on ne sera plus tenté d'attribuer à l'orgueil l'opinion de ceux qui la croient seule habitée par l'homme.

Quand un grand ou un citoyen quelconque manque aux lois de son pays, on l'enferme dans un cachot comme

on y enferme tous les coupables. Si ce prisonnier, ainsi que tous ses compagnons étaient accusés d'orgueil en prétendant que ce cachot est le seul lieu habité par eux, on leur dirait au contraire que c'est pour leur honte qu'ils sont réduits à cette étroite et infecte demeure.

Si d'un autre côté, la Terre se glorifiait de posséder seule la race coupable et abâtardie de l'homme, ce serait comme si les cachots de Bicêtre se glorifiaient d'être le repaire de tous les bandits de la société.

Il en est d'autres qui sont étonnés que la Terre, étant l'excrément du monde, la puissance suprême emploie tant de moyens pour orner un être aussi abject. Indépendamment de cet adage qui nous apprend que ce sont les plus malades qui ont le plus besoin de secours, on pourrait répondre à ces personnes-là par la comparaison suivante :

Supposez un parterre orné des plus belles fleurs et les mieux soignées ; prenez une de ces fleurs et transportez-la dans un terrain aride et stérile, bientôt vous la verrez s'altérer et perdre de ses propriétés. Cependant quelqu'un qui n'aurait vu que cette fleur-là et dans ce lieu stérile, la trouverait encore belle parce qu'en effet, elle conserverait toujours quelque chose de son premier état. Si ce quelqu'un paraissait étonné que la nature fit tant d'efforts pour soigner et parer un endroit si aride, on pourrait lui faire observer que ce lieu aride, n'est pour ainsi dire qu'un isolement et un retranchement pris sur la Terre entière et que ce qui pare cet endroit ne peut être aussi qu'un extrait et comme une altération de ce qui pare la Terre elle-même ; et de là on le mènerait à reconnaître une nature permanente et réelle, supérieure à cette nature informe que nous habitons et qui, malgré les perfections qu'elle nous offre encore conformément à la limite actuelle de nos sens, n'est cependant que comme une diminution de cette nature première et éternelle.

On pourrait enfin leur offrir aussi la femme pour exemple : la femme est l'image de l'universalité naturelle et cependant son fruit n'occupe qu'une seule place dans son corps et cette place est dans la région excrémentaire, tandis que toutes les autres parties de son corps sont censées contribuer chacune de leur action et de leur substance pour la formation de ce fruit, ce qui aiderait à donner l'idée de la fonction de la Terre par rapport à l'univers ; car la Terre est relativement à l'univers, ce que

la matrice est relativement à la femme ; et il n'y a dans l'univers, comme dans la femme, qu'un seul lieu consacré à la génération de l'homme.

Il faut se souvenir alors que tout est altéré ; qu'ainsi le séjour de l'homme sur la Terre et son séjour dans le sein de la femme, peuvent se comparer au séjour du prisonnier dans les cachots de Bicêtre dont nous venons de parler. Il faut se souvenir que l'axe de l'écliptique est incliné ; que la Terre est descendue et que la femme elle-même l'est aussi, quoique cette notion soit aujourd'hui si peu répandue ; car la source génératrice était autrefois dans le cœur de l'homme, dont la poitrine était alors le siège de la douleur, comme nous voyons que telle est la poitrine de la femme par les deux fontaines de son lait ; et dans ce temps-là, la Terre ni la matrice humaine n'étaient pas souillées et ne se comparaient pas alors à des cachots.

Les astres aussi étaient sans doute plus actifs qu'à présent, comme nous voyons que tous les organes de l'homme, qui sont devenus la femme d'aujourd'hui, avaient plus de force et de virtualité qu'ils n'en ont à présent, ce qui devait contribuer à rendre la génération de l'homme vive et pure au lieu de l'infection ténébreuse par laquelle il est obligé de passer.

On a lieu de croire cependant, que les astres ont moins souffert que la Terre dans la grande catastrophe, comme il est probable que dans l'homme la matrice a plus souffert que les autres parties de son corps et moins que la tête, parce que la tête est le siège et l'enceinte des opérations spirituelles de l'âme, lesquelles devaient servir de réceptacle aux opérations divines et d'organe à la manifestation que cette âme doit faire de ces opérations ; or, le principe a toujours défendu son image autant qu'il a pu, lorsqu'il ne lui a pas été possible d'en conserver entièrement les fruits. C'est pour cela que les astres auront aussi été mieux conservés que la Terre, parce qu'ils sont le siège des principes et que la Terre n'est pas le siège de la génération de ces principes.

À présent, remarquons qu'il n'est pas de l'essence de la matrice de la femme d'être toujours enceinte ; ainsi c'est une erreur de croire qu'il soit de l'essence constitutive de la Terre d'être habitée, puisque non seulement il y a sur sa surface plusieurs contrées qui ne le sont point,

mais que même on pourrait détruire tous les hommes qui l'habitent, qu'elle ne se détruirait pas pour cela et qu'elle continuerait toujours à remplir son cours et à suivre sa marche.

Or, ce que l'on dit ici de la Terre peut s'appliquer à toutes les planètes et on n'est point obligé de les croire nécessairement habitées pour que leur existence ait un objet ; il suffit qu'elles aient celui de concourir à la formation des choses physiques et c'est ce qu'on ne peut refuser à ces grands rouages occupés à la production comme à l'entretien de la nature temporelle-matérielle.

Cependant, quoique la Terre pût bien être privée d'habitants sans perdre son existence, il est plus que probable que cela n'arrivera point, puisque dans les oeuvres de la justice supérieure, les choses n'existent qu'autant que subsiste le but qui leur donne l'être. Or, la Terre ayant eu primitivement pour but le développement de la gloire de l'homme et ensuite celui de sa honte, on doit présumer que quand le terme accordé à l'espèce humaine pour subir son épreuve sera rempli, la Terre disparaîtra, comme n'ayant plus d'emploi à exercer pour le compte de la justice ; car les grilles et les verrous ne se ferment plus dans les cachots quand il n'y a plus de prisonniers.

Ajoutons, enfin, que quand même la Terre disparaîtrait, la justice n'en demeurerait pas moins et serait toujours prête à punir de nouveaux prévaricateurs s'il en pouvait paraître ; comme nous voyons parmi les hommes la simple justice qu'ils emploient, être toujours prête à se réveiller, quand même la société serait en paix pour le moment et n'offrirait aucun malfaiteur.

Mais il ne suffit pas de reconnaître la possibilité que la Terre seule fût habitée par l'homme ; il faudrait, en cas que cela fût, reconnaître la raison pour laquelle cela serait ainsi. Ce sont les droits constitutifs de l'homme qui vont ici nous aider dans nos recherches, comme ils devraient le faire dans toutes celles auquel notre esprit peut se porter.

Rappelons-nous donc que cet homme, en qualité d'image ou de miroir de son principe, devait être un type harmonique des deux puissances, ou de la force et de la résistance qui constituent tous les êtres. Plus ces puissances étaient désharmonisées sur la Terre, par le crime des premiers prévaricateurs ou anges rebelles et plus c'était

là que devait se trouver le siège de ce modérateur chargé d'en rétablir la température.

Aussi était-ce là qu'avant sa chute, l'homme devait commencer l'œuvre pour laquelle il avait reçu l'existence ; et c'est quand il aurait eu achevé l'œuvre entière, c'est encore là qu'il se trouve condamné à la double tâche à laquelle il s'est exposé par son égarement, savoir : premièrement, celle qui tient à sa résipiscence et à son propre renouvellement ; et secondement, celle qui tient au premier plan ; attendu que, si un administrateur pêche dans son administration, c'est naturellement dans le lieu de son crime qu'il est condamné aux peines qui en sont les suites et que, malgré cette punition, l'objet de son administration demeure cependant toujours la même.

Or, ce type harmonique des deux puissances, nous ne pouvons douter que l'homme n'en fût dépositaire dans l'ordre de son moi intime, d'après toutes les observations qui ont précédé, tant sur son ardent désir pour la vérité, que sur son penchant à paraître propre à introduire et maintenir la régularité partout et sur sa perspicacité à percer dans la profondeur et l'universalité des choses, afin d'y puiser la portion de clartés qu'il y rencontre ; et de la reporter soigneusement dans sa triste et obscure demeure, pour en dissiper les ténèbres.

Mais nous trouvons encore ce type harmonique écrit matériellement sur son propre corps, par cette ancienne observation déjà publiée ailleurs, qui nous a appris que l'homme seul, parmi tous les habitants de la Terre, offrait, dans sa hauteur, une ligne égale à celle de ses deux bras étendus ; indice trop frappant de l'harmonie des deux puissances que l'homme devait représenter, pour n'être pas du plus grand poids aux yeux de l'observateur.

Car si c'est sur cette terre seule que l'homme habite et s'il y montre corporellement le signe harmonique des deux puissances universelles, comment douter que ce ne fût pour en développer les propriétés, d'abord sur cette même Terre, qu'elle lui avait été donnée pour demeure, afin que de là il parvînt successivement à étendre ses droits dans toutes les autres régions de l'univers ?

Je demanderai, même ici, aux penseurs comment il s'est fait que, parmi tous les signes planétaires, celui de la Terre, qui est connu de tout le monde, offre un globe surmonté de ce même indice de l'harmonie des deux

puissances et qui est exactement celui que l'homme porte écrit dans les dimensions de son propre corps ? Je leur demanderai si cette coïncidence de deux signes aussi analogues serait purement le fruit du hasard et ne mériterait pas quelque attention de leur part ? Je leur demanderai comment les premiers souverains de la Terre, ceux qui sont censés être jouissant de tous les privilèges et de tous les véritables droits de l'homme, ont pris ce même signe planétaire terrestre comme l'indice de leur grandeur, de leur puissance et de leur gloire ?

Je veux bien ne point parler ici d'un rapport appartenant particulièrement à la Terre, ou de celui de sa révolution diurne à sa révolution annuelle, rapport qui, relativement à celui connu des révolutions diurnes et annuelles de celles des planètes où nous le pouvons évaluer, est le seul qui soit le plus approchant de 1 à 360, étant de 1 à 366 $\frac{5531}{21541}$ en comparant la somme des secondes que la Terre emploie dans sa révolution diurne et dans sa révolution annuelle. Les mathématiciens, en établissant comme ils le font, d'autres divisions du cercle que celle de 360, n'en contredisent pas moins les véritables principes de la nature des choses ; attendu que la division du cercle, par les triangles équilatéraux, marche avant la division par la carré, laquelle division par la carré ne se peut faire que par le secours préalable de cette division par les triangles, à moins d'employer des intersections ou des lignes superflues et étrangères à la marche simple de la nature. Les mathématiciens abolissent donc par là une des plus belles lois de la terre, qui, par le rapport numérique de sa révolution diurne à sa révolution annuelle, nous présentait pour elle un harmonique de plus entre la force et la résistance ; ce qui aiderait à nous persuader de plus en plus que, si la Terre nous offre les plus horribles débris de la grande catastrophe de la nature, elle nous offre aussi les témoignages parlants qu'elle a été admise et réintégrée dans les voies naturelles de la restauration.

Ce n'est en effet que dans les voies ainsi disposées et susceptibles de ce rapport intégral que l'homme pouvait trouver à développer le signe harmonique dont il porte l'empreinte et concourir ainsi à l'équilibre universel des deux puissances. Car cette puissance projectile que les savants admettent dans la formation originnaire des astres et qui est la puissance de la force, n'est elle-même que le

développement sensible de l'harmonie supérieure et une qui a voulu se rétablir dans la nature altérée et cela dans des mesures diverses et selon l'état des régions où la résistance avait étendu plus ou moins ses ravages.

Et nous pourrions comparer ceci aux actes d'un souverain qui tendrait à réorganiser les différentes contrées de ses domaines où il serait arrivé des désordres. Il y introduirait sa puissance, selon les diverses circonscriptions convenables ; en sorte que tout son empire ne fût, dans ses diverses parties, que le résultat actif, mais varié de tous les actes vifs de cette même puissance ; mais il y établirait aussi des organes de son autorité qui, d'un côté, devraient avoir connaissance de ses plans et qui, de l'autre, devraient avoir aussi une autorité relative à la sienne et qui leur fournit tous les moyens d'administrer utilement et efficacement la puissance de leur souverain, en employant à propos les attributions qui leur seraient accordées, le tout pour le maintien du bon ordre, pour la répression des malfaiteurs, pour le soutien de l'homme de bien et pour l'extension de la gloire de leur maître.

On ne peut plus ignorer que l'homme devait être cet organe ou ce représentant de l'autorité divine et qu'il n'aurait pu exercer celle qu'il avait reçue, qu'autant que la puissance divine l'avait déjà devancé dans ces régions où il était chargé de la faire respecter, c'est-à-dire qu'il devait être instruit de tous les plans de son souverain et investi des droits analogues à sa mission.

Je ne sais si les hommes s'attendent à ce que je vais leur dire à ce sujet et s'il en est beaucoup qui m'entendront et qui me croiront. Je leur avouerai cependant que je crois que, par une suite de ces principes, cette force projectile dont nous avons parlé tout à l'heure, relativement à la formation originaire des astres, ne devait point être inconnue à l'homme et qu'il devait avoir une autorité qui se liât naturellement à cette puissance, puisqu'il était chargé d'administrer tous les domaines désorganisés, où l'autorité divine voulait se maintenir.

Il y a nombre de savants et de sages qui ont comparé l'univers à une grande horloge ou à une montre ; or, on ne confie point une montre à quelqu'un sans lui confier en même temps la clef pour la remonter. Il fallait donc que l'homme eût la clef de cette grande montre et qu'il eût le pouvoir d'en régler à son gré tous les mouvements ; mais

la clef d'une montre ne sert à rien qu'autant qu'elle touche le pivot dans lequel il faut qu'elle s'engrène pour le faire tourner à volonté ; analogie de plus qui nous montre de nouveau la mission puissante de l'homme et la destination de la Terre où il ne fut placé que parce qu'elle était le pivot ou le lieu de toutes les opérations majeures du grand oeuvre temporel-divin.

La Terre nous marque bien, tant qu'elle peut, la forme de ce pivot qu'elle représente et cela, en parcourant annuellement les points cardinaux du monde ; je dis plus, c'est le besoin d'atteindre à ces secrets ressorts des choses, qui meut l'homme, à son insu, dans ses vastes recherches sur tout ce qui embrasse l'astronomie ; mais les hommes ont tellement égaré la clef qui leur avait été donnée, qu'ils ne songent pas même à son existence. Aussi, malgré les belles lois qu'ils découvrent journellement sur le cours visible des astres, sur leurs dimensions et sur les rapports de leur force et de leur résistance extérieures, la montre ne va plus pour eux, elle s'est arrêtée ; elle marque toujours la même heure, de façon qu'ils ont beau promener leurs yeux sans cesse sur la cadran de cette montre et nous en faire les plus exactes descriptions, ils ne peuvent cependant jamais nous dire, dans le sens vrai, quelle heure il est.

Des comètes et de leur destination

Il ne sera point étranger à notre plan de considérer ici quel peut être l'objet de l'existence des comètes, puisque nous avons eu pour but de chercher en général quel est l'esprit des choses.

Le cours des comètes n'est point limité à notre zodiaque, comme celui des planètes et elles s'étendent dans toutes les parties de l'empyrée et dans tous les sens ; mais il est possible et même on peut dire certain, qu'il y a un zodiaque stellaire, comme il y a un zodiaque planétaire, puisque nos astronomes ont eux-mêmes désigné douze constellations d'étoiles, quoiqu'il soit possible que ces constellations stellaires embrassent un plus grand champ et un plus grand espace que ceux que les astronomes leur ont prescrits.

Alors on pourrait regarder les comètes comme des espèces de correspondants et d'ambassadeurs, chargés

d'aller s'imprégner dans le zodiaque stellaire des diverses propriétés éparses des étoiles et de venir les verser dans le zodiaque planétaire, d'où elles se distribuent sur la terre et sur les autres planètes, selon leur emploi ; le tout avec les divers caractères bienfaisants ou malfaisants dont ces mêmes étoiles sont la source et le foyer.

C'est ainsi que les divers mouvements de l'instinct animal s'élèvent jusque dans la région du cerveau, qui est pour l'être physique comme une espèce de zodiaque stellaire et qu'après s'être imprégnés là de propriétés bonnes ou mauvaises, ils les versent dans les différents organes de cet animal et contribuent à l'ordre ou au désordre de ses fonctions.

Quelques observateurs ont été jusqu'à penser que ce ne serait peut-être pas une erreur de regarder les comètes comme faisant dans l'ordre de la nature les fonctions que doivent faire les élus divins, ou ce qu'on appellerait des prophètes dans l'ordre de l'esprit. Ceux-ci devraient correspondre à toutes les régions de l'esprit et offrir toutes les nuances de tous les cercles, c'est-à-dire les douleurs, les menaces, les récompenses ; toutes choses dont ce qui se passe journallement dans l'âme des hommes, nous montre que ces sublimes régions sont susceptibles.

Les comètes frappent comme ces élus tous les points de cette immensité particulière, à laquelle elles sont liées ; mais elles font comme eux le rôle le plus laborieux et le plus actif de tous les agents de la nature.

Enfin, ce serait peut-être à cette propriété cachée, ou à cette espèce de destination laborieuse et imposante des comètes, qu'appartiendrait originairement l'opinion vulgaire qui attribue à leur apparition les révolutions physiques de notre terre : opinion que l'esprit de l'homme s'est trop pressé quelquefois d'appliquer aussi à nos révolutions morales et politiques ; mais, opinion dont les esprits transcendants des savants n'ont pas pu eux-mêmes se défaire entièrement, quant aux révolutions physiques, puisqu'ils semblent craindre pour notre Terre le choc de quelques-uns de ces grands corps et qu'ils ne craignent pas d'attribuer à cette espèce de cause plusieurs des événements que l'histoire de notre globe les a mis à même d'observer.

Les étoiles

Quant aux étoiles, nous pourrions acquérir quelques notions sur leur origine, par des observations attentives sur les simples phénomènes physiques qui se passent sous nos yeux.

Quand la chaleur du soleil devient surabondante, c'est le feu qui a besoin d'eau ; aussi la chaleur de ce soleil élève-t-elle et attire-t-elle à elle des vapeurs, ou la source de l'eau, qui s'accumule et devient pluie : cette pluie tombe en gouttes ; chaque goutte contient les propriétés de sa source et apporte sur la terre des qualités salutaires et bienfaisantes qui se manifestent par diverses végétations. Cette pluie non seulement tempère la chaleur du soleil ; mais elle s'empare aussi d'une grande partie de la lumière.

C'est là ce qui peut nous aider à concevoir que les étoiles ne sont point des soleils, malgré la majorité des voix qui ont accrédité cette opinion.

Car, en remontant à la source des choses, on parviendrait sans doute à reconnaître que le soleil lui-même ne doit son origine qu'à une terrible incandescence et cela d'après toutes les raisons morales et physiques que nous avons exposées sur la grande catastrophe de l'ancienne nature. On ne sera pas étonné que les étoiles soient ces vapeurs qui ont pris aussi la naissance, à l'occasion de cette surabondance du feu et qu'à l'image des gouttes de pluie, elles ne transmettent toutes sur la Terre, les propriétés qu'elles tiennent de l'ouverture de leur source aquatique-supérieure ; qu'ainsi d'un côté, elles soient une eau conglomérée et que de l'autre, elles tiennent prisonnière une portion du feu de la grande incandescence, ainsi qu'une portion de la lumière de ce grand feu.

Mais ni cette eau ni ce feu, n'étant point dans leur place naturelle, ils tendent alternativement à la recouvrer, c'est-à-dire, ou à s'unir ensemble, ou à se séparer et ils ne peuvent y parvenir, vu la loi du temps qui tient en contradiction les bases fondamentales des choses ; et c'est ce double effort qui peut nous faire comprendre pourquoi les étoiles nous offrent le phénomène de leur scintillation.

Quand on objecte cette scintillation, pour marquer leur différence d'avec le soleil, les gens de l'art répondent

que cet effet de la scintillation n'est dû qu'à la grande distance de ces étoiles ; mais voici une autre objection : si ces étoiles sont autant de soleils et totalement lumineuses par elles-mêmes, comment se ferait-il que la réunion de tous ces prétendus soleils ne produisît pas une somme de lumière, qui annulât l'immensité de leur distance ? et cependant la nuit, malgré ce nombre innombrable d'étoiles entassées qui tapissent la voûte des cieux, nous sommes à peu près dans l'obscurité.

Les gens de l'art disent aussi, au sujet du mouvement de quelques étoiles, qu'il ne faut pas attribuer entièrement ces mouvements aux étoiles ; qu'il est très possible qu'il n'y en ait qu'une partie de réelle et que l'autre ne soit qu'apparente et occasionnée par le mouvement du soleil qui probablement emporte avec lui, dans l'espace, tout notre système planétaire.

Si notre soleil emporte avec lui tout notre système planétaire et cela assez loin pour pouvoir nous faire remarquer ou supposer un mouvement dans les étoiles, pourquoi ne l'emporterait-il pas assez près d'elles pour nous rendre plus sensible la réunion de ces prétendus soleils ? et cependant, malgré ce pouvoir ambulatoire de notre soleil, nous ne voyons pas que les étoiles, par leur réunion, nous donnent plus de clarté dans un temps que dans l'autre, si ce n'est par les différents degrés de pureté de l'air, ce qui ne tient point aux lois astronomiques.

On peut dire également que si notre soleil emporte avec lui tout notre système planétaire, pourquoi les autres prétendus soleils n'en feraient-ils pas autant du leur ? Or, dans cet entraînement qui serait commun à tous ces soleils, on ne peut guère s'empêcher de supposer qu'ils devraient quelquefois approcher les uns et les autres assez près de leurs frontières respectives, pour opérer à notre égard un accroissement marqué de leur propriété lumineuse.

Enfin, de même qu'il n'y a pas un être vivant qui ait plus d'un cœur dans la nature, de même il n'est pas nécessaire qu'il y ait plus d'un soleil dans l'univers.

Les taches du soleil

La chimie nous montre dans le diamant les extrêmes les plus opposés, savoir : d'un côté, la substance la plus limpide et la plus brillante de la nature, et de l'autre, la substance la plus ténébreuse et la plus noire qui est le carbone. Pourquoi ne verrions-nous pas ce même assemblage dans l'astre solaire qui, par sa lumière et par ses taches noires, nous autorise si fort à admettre cette analogie ? Nous avons parlé, il n'y a qu'un moment, de la terrible incandescence qui, probablement, a donné naissance au soleil. Pourquoi cette incandescence ne deviendrait-elle pas encore plus probable par l'analogie que nous venons d'établir ? Or, quelle est l'incandescence dans laquelle le carbone ne joue pas son rôle, puisqu'il n'y en a aucune qui ne finisse par nous manifester cette substance ?

Nous pourrions même, en considérant l'universalité de ce carbone, nous assurer d'autant plus de la grande catastrophe à laquelle la nature actuelle doit son origine, et qui a comme enfermé dans la même enceinte la lumière et les ténèbres, la vie et la mort ; et nous pourrions par conséquent nous former d'avance une idée de la fin des choses temporelles-matérielles, en portant nos yeux sur leur origine : car, à cette fin des choses, l'univers laissera paraître et se découvrir cette base hideuse, sur laquelle il repose, comme nous voyons suivre cette loi à tous les corps particuliers, soit minéraux, soit végétaux, soit animaux, qui composent toute la nature.

Ainsi nous croyons pouvoir affirmer qu'à l'instar du diamant, le soleil a son carbone et que c'est par ses taches qu'il nous en démontre évidemment l'existence. Nous devons croire par cette même raison qu'il finira par nous révéler tout à fait cette substance hétérogène sur laquelle il siège, comme tout ce qui existe dans cet univers et il nous la révélera par une suite de cette loi générale, que nous avons observée précédemment et qui nous a appris que parmi l'universalité des choses, il n'y en a point qui ne fasse sa propre révélation.

Sans doute que les êtres pensants et coupables sont rigoureusement assujettis à cette loi qui, dans un autre sens, embrasse aussi les êtres réguliers et purs et jusqu'à Dieu même, ainsi que nous l'avons annoncé en son lieu. D'après cela, l'homme peut présumer ce à quoi il doit s'attendre s'il n'emploie pas ses soins les plus vigilants à épurer l'essence qui le constitue et qui a été souillée par

la chute et la dégradation de la famille humaine. Car l'esprit de l'homme a, malheureusement, aussi son carbone et il ne pourrait être dispensé d'en faire lui-même un jour la révélation.

De l'impénétrabilité de la matière et de sa pénétrabilité

En ne considérant les corps que comme le produit d'agrégats et de l'assemblage de molécules primitives, il est sûr que la matière paraît impénétrable, comme l'ont prétendu les savants. En les regardant comme le résultat d'une force et d'une résistance, ainsi que nous l'avons établi, cette loi d'impénétrabilité ne devient plus si générale et elle se réduit à dire, comme les docteurs, que deux portions de matière ne peuvent occuper un seul et même espace.

Mais il ne s'ensuit pas de là que parce qu'une portion de matière ne peut en pénétrer une autre, la matière soit impénétrable, à moins qu'il ne soit démontré qu'il n'y ait que de la matière.

Or, c'est bien là où les sciences humaines voudraient nous amener, et où elles nous amèneraient en effet, si, avec de la résistance seule, il n'était pas démontré qu'il n'y aurait pas de mouvement ; ainsi le mouvement visible de tout ce qui existe est une difficulté, qui doit arrêter complètement tous les efforts de ces sciences impuissantes.

En réduisant la question à ses éléments simples, on trouve que les portions de la matière ne sont impénétrables les unes aux autres que parce qu'elles sont chacune dans l'impuissance et dans la privation : et cette sorte d'impénétrabilité de la matière est suffisante pour nous montrer la douloureuse cause occasionnelle de la nature, qui a ainsi intercepté la communication de la vie et de la lumière entre les êtres, tandis que tout serait fait pour se connaître, se pénétrer et se réactionner mutuellement ; et c'est bien assez de ce tableau et de cette idée pour affliger l'homme.

Mais il n'en est pas moins vrai que :

1) le mouvement démontre qu'il y a dans la matière autre chose que de la résistance ; car la matière inerte en

apparence a toujours en soi le mouvement générateur de son existence, sans quoi elle ne serait pas sensible.

2) Que dès qu'il y a autre chose que de la résistance, tous les corps et toutes les portions quelconques de matière ont une force à eux.

3) Que cette force est diversifiée dans les différents corps, sans quoi, si elle était égale partout, il y aurait une immobilité universelle.

4) Que cette diversité de forces fait qu'il doit y avoir une sorte de pénétrabilité possible entre les corps, et que cette pénétrabilité doit tirer sa première existence de la seule supériorité d'une force sur l'autre ; car le plus fort subjugué le plus faible.

Si l'on suit la progression de ces diverses - pénétrabilités, il faut commencer par admettre celle qui résulte nécessairement de cette force opposée à la résistance de tous les corps et dont provient le mouvement même dans la matière inerte ; et l'on ne peut nier que cette force ne pénètre jusqu'aux dernières divisions de ce qui est matière, puisque sans cette force nulle matière ne serait ni mobile ni existante ; et sous ce rapport, il est clair que la matière est pénétrée à l'infini.

On pourrait ajouter que cette force particulière, qui est si diverse dans tous les corps de la matière, est passive dans chacun d'eux, et que cette passivité démontre au-dessus d'eux une force plus active qui engendre, mesure et gouverne toutes ces forces passives, selon leurs lois diverses, et qui les pénètre dans les actes et les opérations de leurs diverses résistances : nouvelle preuve de la pénétrabilité de la matière à l'infini ; preuve que nous pourrions étendre encore d'un degré pris dans l'ordre supérieur, mais dont nous pouvons nous passer ici.

Mais après avoir considéré la pénétrabilité des corps de la matière, pris en eux-mêmes, il faut les considérer dans leur pénétrabilité respective, en négligeant toutefois la plus grossière, telle que celle qui résulte d'une force plus grande d'un corps dur, ou pesant qui pénètre, casse, ou broie un autre corps moins dur que lui, puisque là il n'y a qu'une séparation de parties, sans qu'aucune d'elles ne soit pénétrée. Nous monterons donc tout de suite à la pénétrabilité des métaux pour leur teinture mutuelle, et à la pénétrabilité des végétaux qui ne se perpétuent que par

la pénétration de leurs propriétés sexuelles, soit pour ceux qui sont hermaphrodites, soit pour ceux qui ne le sont pas ; car sûrement leurs vertus attractives les pénètrent respectivement pour mettre en jeu toutes leurs essences ; ce qui est prouvé par les rejetons dont l'espèce et la forme sont semblables à celles du végétal générateur.

Nous passerons de là à la pénétrabilité des animaux, non pas seulement à celle de leurs vertus génératrices, lors de leur accouplement, qui doivent produire le même effet que dans celui des végétaux, mais à celles de l'attrait mutuel des sexes avant l'accouplement : attrait qui n'a lieu que par l'expansion invisible de la force ou teinture supérieure, qui est en eux, et qui, provenant de tous les points de l'être d'où elle sort, recherche et pénètre tous les points de l'être qui la reçoit, et cela respectivement pour que le charme de donner et de recevoir soit réciproque.

On pourrait aussi monter à la pénétrabilité astrale et terrestre, sans laquelle nous ne verrions ici-bas que des productions chétives ou nulles, comme cela est prouvé par les effets qui résultent de l'absence ou de la présence du soleil. Mais nous ne faisons qu'indiquer légèrement toutes ces diverses pénétrabilités à ceux qui auront sauvé leur esprit des précipices de la philosophie de l'école ; car pour les autres, il serait inutile de leur en parler.

Il n'en résulte pas moins de tous ces exemples que la pénétrabilité de la matière à l'infini est une qualité que l'on ne peut pas lui refuser, et que cette idée est seule ce qui console de l'état d'impuissance et de privation où la nature se présente à nous, quand on la considère sous le rapport de son impénétrabilité externe, c'est-à-dire, de ce défaut de communication où la condamne l'épouvantable loi de son inertie, qui est celle où les ténèbres de l'esprit humain ont ramené toutes les sciences dont il a pu s'emparer.

Voyons maintenant combien est frêle l'argument de ceux qui ne se sont appuyés que sur l'impénétrabilité des corps de la matière, pour prouver que cette matière ne pensait point, et que par conséquent l'esprit n'était point matière. (Euler n'a pas été plus loin que cela).

Ils n'ont considéré, comme je l'ai dit, que l'impénétrabilité grossière des diverses parties inertes de la ma-

tière ; mais dès qu'on les conduit dans les lois actives et intérieures de cette matière, ils sont obligés d'abandonner son impénétrabilité ; et par conséquent, le moyen qu'ils avaient pris pour prouver que la matière ne pensait point, venant à leur manquer, ils se trouvent exposés à conclure le contraire, s'ils n'ont pas d'autre ressource pour se tirer d'embarras.

Mais nous avons exposé ailleurs des preuves solides, que l'esprit et la matière ne sont pas la même substance ; que l'un pénètre et dirige à son gré toutes les opérations de l'autre, tandis que la matière ne s'aperçoit en rien des opérations de l'esprit, qu'ainsi l'un pense et que l'autre ne pense point. Il suffira donc de considérer les différentes espèces de pénétrabilités.

La pénétrabilité respective des portions de la matière est comme nulle ; celle de leur force particulière, sans laquelle il n'y aurait pas de mouvement, ne leur est pas sensible, aussi leur existence est une vie de ténèbres.

La pénétrabilité des animaux leur est sensible à cause de leur teinture ; et cette pénétrabilité est communicative et réciproque malgré les distances, puisqu'ils s'entendent, se voient et se sentent sans être près les uns des autres ; mais ils se bornent à jouir de cette pénétrabilité ; ils ne la conçoivent pas et ne peuvent la contempler par la réflexion.

La pénétrabilité respective des êtres pensants est à la fois sensible pour eux et susceptible d'être contemplée par leur réflexion ; et c'est là ce qui fait le double charme de leur existence, indépendamment de ce que la pénétrabilité que l'homme peut éprouver comme être pensant, est infiniment plus vive et plus sensible que celle qu'il peut éprouver comme être animal. Mais comme il voit bien que le principe de cette pénétrabilité si délicieuse ne lui appartient pas, il ne la peut pas admirer comme s'il en était le propriétaire et le maître, et cela nous montre qu'il doit y avoir encore une pénétrabilité supérieure à toutes celles que nous venons de peindre.

Aussi y a-t-il une pénétrabilité divine par laquelle le Dieu suprême se sent, se conçoit et s'admire ; et comme dans toutes ces progressions, nous ne pouvons pas douter que chaque terme n'embrasse et ne domine le terme qui lui est inférieur, on voit par là que la pénétrabilité divine règne et est dominante dans toutes les autres espè-

ces de pénétrabilités des êtres, c'est-à-dire, qu'elle règne partout et est présente partout.

Des deux gravités

Nous avons dit précédemment que tous les corps étaient composés d'une force qui tend à l'expansion et d'une résistance qui contient cette force.

La première de ces deux puissances dont nous avons reconnu que tous les corps étaient composés, est celle que nous pouvons appeler végétation universelle, ou la force ascendante et même rayonnante dans tous les sens que l'on voit servir de base à tout ce qui a l'être. La seconde puissance, ou la résistance, est celle que l'on peut regarder comme une espèce de gravité, mais très différente de cette loi qui porte le même nom dans les sciences et par laquelle une pierre tombe, ainsi qu'on le verra ci-après.

Si l'agent suprême livrait à elle-même l'action de la première puissance ou de cette ascension et de ce rayonnement, il n'y aurait plus de formes comme nous l'avons dit, parce que leur principe générateur ne serait retenu par aucune limite ; elles se diviseraient et s'évaporerait par la continuité de leur propriété expansive, et toutes les images disparaissant, il n'y aurait plus pour nous de moyens sensibles d'instruction.

D'un autre côté, si l'agent suprême ne tempérerait pas aussi l'action de la seconde loi ou de la résistance, que nous appelons d'avance la gravité, elle ferait aussi disparaître les formes, mais dans la voie inverse, c'est-à-dire, comme en les précipitant sur leur propre centre, et la confusion ne tarderait pas à régner ; parce que cette résistance absolue finirait pas mettre le principe même en contact avec l'irrégularité ou la source du désordre ; (état qui, il est vrai, ne serait pas de durée, et qui obligerait bientôt la main supérieure à opérer une nouvelle création) au lieu que, par le cours progressif et combiné des deux puissances de rayonnement et de résistance, les formes se trouvant successivement remplacées, à mesure que leur terme est arrivé, leur objet se remplit graduellement, lentement et comme à coup sûr ; et c'est par ces moyens doux que la sagesse arrivera un jour à ses fins, lorsque le

besoin et le temps des formes inférieures et matérielles seront passés.

C'est l'air qui, dans la classe des formes, sert d'organe à cette loi puissante de la résistance ou de la gravité ambiante ; et comme elle est universelle, pour que rien ne soit soustrait à la main bienfaisante qui embrasse tout, il a été donné à l'air de peser dans tous les sens et d'imprimer par là universellement la forme sphérique à tous les corps de la nature, ou ce qui est la même chose, à tous les globules qui composent les corps.

Par ce moyen, l'œuvre de la création ne peut être attaquée avec succès par ses ennemis, puisqu'elle n'a aucune brèche ni rien d'ouvert, par où ils puissent entrer ni sortir. Par ce même moyen, l'image physique de l'unité universelle peut faire triompher partout le principe qu'elle représente ; par ce moyen enfin, ceux qui sont encore dans des formes peuvent, au travers des barreaux de leur prison, apercevoir ces images et se rappeler par là l'unité fixe et générale dont ici-bas tout est séparé.

Mais si, dans l'ordre matériel, c'est l'air qui sert d'organe à la gravité circulaire ou ambiante des formes, c'est l'eau qui dirige leur gravité de descension, ou la loi par laquelle les corps tombent sur la terre ; car, en nous rappelant la marche des choses primitives qui, à chaque degré qu'elles ont descendu, ont pris aussi un degré de coagulation, on arrive au dernier terme de cette descension qui est l'eau, et on trouve en effet que tous les corps matériels ne sont qu'une eau congelée ; vérité dont leur dissolution nous donne la preuve, puisque la putréfaction les ramène tous d'abord à l'état liquide et ensuite à l'état d'eau, pour nous démontrer sans réplique que l'eau a été le principe de leur corporisation.

Elle est aussi le principe de leur entretien et de leur conservation ; car, sans cette eau, le feu qui constitue les corps les dissoudrait naturellement, sans qu'on eût besoin de les allumer par un autre feu, ce qui est le moyen simple et vrai de tous les embrasements que la nature a subis et qu'elle subira à la fin des choses ; attendu que, comme nous l'avons dit en son lieu, il faut que chaque chose fasse sa propre révélation.

Ce sont ces deux sortes de gravités dont l'examen peut mériter notre attention.

Les sciences physiques se sont beaucoup occupées de la gravité inerte de descension, ou de cette gravité par laquelle les corps tombent ou se meuvent dans l'espace, et elles ont découvert en ce genre des lois superbes qui nous peignent, avec une vérité et une précision ravissantes, les mouvements et la marche des corps tant célestes que terrestres ; mais comme elles ne s'occupaient là que de la gravité inerte, elles ne nous ont instruits aussi que des mouvements de chute et de déplacement et ne nous ont rien dit sur la gravité active et ambiante qui concourt à l'existence des corps, quoique plusieurs bons esprits, chez les anciens comme chez les modernes, en aient reconnu la réalité.

Elles n'ont pas même pu nous donner la clef de ces mouvements, dont elles peignaient si bien les lois ; car ce n'est point à la première espèce de gravité, ou à la gravité inerte que peut appartenir cette attraction, qui a eu un si grand nombre de partisans dans le physique ; attendu qu'une masse inerte qui pèse et s'approche d'une autre masse inerte, n'a rien à attendre de sa jonction ; que ces deux masses s'approchent sans se chercher, et s'unissent sans se désirer ; que par conséquent c'est dans la nature une sorte d'aberration, une sorte d'œuvre morte, où on voit des masses sans propriétés actives, et par la même raison, sans besoin de les manifester, livrées au joug impérieux d'une force externe qui les commande et dont elles semblent être le jouet, comme les ballons, dans la main de l'enfant.

C'est même une véritable répulsion de sa part que cette propriété par laquelle les masses tombent ou s'élancent dans les espaces et tendent les unes vers les autres ; c'est une sorte d'acte de proscription que la nature exerce sur ces substances ; et quand même elle emploierait à cette oeuvre la matière environnant les corps qui fait le fond du système de Descartes, cette matière environnante ne serait toujours que le moyen subsidiaire de cette imposante loi de répulsion, et la gravité inerte ne tiendrait pas plus aux tourbillons, qu'à cette sublime propriété d'attraction, qui ne peut s'admettre que dans les corps ayant en eux la vie en activité ou en principe.

C'est donc à la seconde espèce de gravité, ou à la gravité actuelle, qu'appartient réellement cette loi d'attraction, et c'est ici où la physique vulgaire nous aban-

donne, puisqu'elle ne s'occupe que de ce qui est mort et de la description des lois passives, tandis qu'il serait nécessaire de nous peindre des lois actives et de nous occuper de ce qui est vif.

En effet, lorsque la physique s'occupe de l'hydraulique et de l'hydrostatique, elle nous peint juste les effets des lois des éléments ; lorsqu'elle s'occupe des grandes lois de mouvement, elle nous peint avec assez d'exactitude quelques-uns des rapports qui émanent de ces lois ; mais il ne lui est pas arrivé encore de nous peindre l'esprit de ces rapports ; et cependant, sans cette connaissance, nous ne pouvons pas nous croire admis réellement dans la carrière des vérités qui nous sont propres.

Ce n'est point seulement cette loi d'attraction que nous croyons pouvoir transporter à la gravité active et à l'ordre vif de la construction des formes ; nous croyons que les plus fameuses lois de Newton et de Kepler s'y peuvent transporter également. La seule observation à faire, c'est que là, ces sortes de lois n'agissant plus par des progressions monotones, ne sont plus sujettes aux calculs encore plus monotones des sciences externes et de surface, et qu'il faut se porter ailleurs pour avoir quelque connaissance de leur jeu et de leurs véritables formules. Car ces fameuses lois s'appliquent à des mouvements déjà coordonnés et tout établis, et ici, il s'agit de considérer des mouvements qui se coordonnent sans cesse et dont les éléments ne connaissent jamais le repos ni la permanence.

Aussi ces fameuses lois peuvent calculer, presque sans erreur, la marche des astres, mais elles ne pourraient que peindre les effets de l'aimant et non pas calculer ses propriétés, car ses propriétés ne sont pas toujours en raison des masses. Elles ne peuvent calculer non plus ni les attractions chimiques ni les attractions de la putréfaction ni les attractions des plantes pour leur reproduction et encore moins celle des animaux. Ce serait donc en vain qu'elles s'appliqueraient, telles qu'elles sont, à la gravité active de la croissance et de la construction des formes ; et cependant, sans ces espèces de clartés, on voit à quel cercle limité se réduisent les connaissances de l'homme dans l'ordre de la nature.

On voit aussi que c'est par une suite de ces limites et de sa précipitation qu'il a essayé, en aveugle, de porter,

dans l'ordre vif de cette nature, ce qu'il avait vu dans son ordre mort, c'est-à-dire, qu'il a voulu nous expliquer la formation des corps organiques, avec des agrégats, comme il l'a vu dans la formation des pierres ; on ne devrait pas être étonné même que, ne faisant par là qu'un seul ordre de deux ordres entièrement opposés, il ne fût tenté, dans sa pensée, d'appliquer à l'ordre vif cette loi de gravité inférieure et secondaire, que nous avons démontrée n'appartenir qu'à l'ordre mort et que, de ces deux lois si distinctes, il voulût n'en faire qu'une, malgré que leurs calculs et leur marche soient si différents.

Le cercle général des choses physiques roule sur les deux bases exposées plus haut, la force et la résistance. Lorsque la force l'emporte sur la résistance, c'est le feu grossier qui se montre et se fait connaître. Lorsque la résistance et la force sont en rapport direct, il y a égalité, et c'est l'eau qui se manifeste, ayant le niveau terrestre pour témoin. Lorsque la résistance l'emporte sur la force, c'est la terre qui paraît, et alors, la gravité de descension ou la gravité morte paraît aussi, sans que cependant pour cela, l'autre espèce de gravité ou la résistance cesse d'avoir son oeuvre à poursuivre, mais d'une manière cachée, et qui échappe aux observations communes et vulgaires.

Lorsque le feu monte, la résistance est à la force, comme un est à quatre. Entre ce terme et celui où l'eau se manifeste, il y a des termes intermédiaires, où la résistance et la force sont dans une progression croissante pour la résistance et décroissante pour la force ; et les termes de cette progression doivent aussi avoir une expression numérique plus fixe que les expressions du calcul ordinaire. Lorsque la progression arrive au terme où la résistance est à la force comme un est à un, le niveau est parfait, et la gravité morte ne se montre point encore comme elle fait dans l'eau, qui ne conserve son niveau que par des barrières.

Ce terme intermédiaire pourrait se faire connaître à nous par les vapeurs aériennes qui se soutiennent dans leurs différents éthers, de même que, par les feuilles des végétaux qui sont plates et en qui la force s'échappe horizontalement. Aussi, les feuilles correspondantes sont-elles communément égales entre elles ainsi que les parties correspondantes de ces mêmes feuilles.

Lorsque la résistance l'emporte sur la force, on ne peut plus assigner de nombre à sa puissance, non pas seulement parce que la gravité morte reprend là son rôle et tend à annuler la gravité vive, mais parce que cette gravité vive s'empare elle-même du principe de la force, qu'elle le comprime et empêche qu'il ne développe tous les éléments numériques, dont il est la source et le foyer ; cependant, on peut dire en général qu'alors la résistance est de trois à un ; et ce terme fondamental est la base sur laquelle se modulent toutes les autres modifications de la résistance, qui n'en sont plus que des multiples et des sous-multiples.

Rappelons-nous ce que nous avons dit d'un végétal en graine, en bourgeon et en fleur, nous aurons une idée de ces trois grands termes de l'universelle progression des lois actives de la nature. Dans la graine, la résistance l'emporte sur la force. Dans le bourgeon, elles sont de niveau. Dans la fleur, la force l'emporte sur la résistance.

Dans la formation de la partie ligneuse des arbres, la force commence par l'emporter sur la résistance, mais bientôt la résistance l'emporte sur la force et la comprime ; c'est ce qui fait que le bois devient plus dur à mesure qu'il acquiert de l'âge, d'autant que la force elle-même s'étant déjà portée en haut, et ne se renouvelant plus aussi abondamment, à cause de l'épuisement de la racine, la partie ligneuse finit par n'avoir plus de force à saisir et par conséquent, par n'être plus que résistance.

On pourrait faire la même observation sur les fruits, en ayant soin de les étudier dans leurs différentes espèces et leurs différents caractères, et l'on verrait cette même progression présider à tous les degrés de leur formation et de leur existence. Le passage surtout des fleurs aux fruits est un des phénomènes qui mériterait d'être considéré avec attention, parce qu'il peindrait très sensiblement la transmutation de l'état primitif de la nature, en son état grossier et violent, où nous la voyons aujourd'hui, et quiconque a vu l'œil d'une poire, encore tout garni de ses fleurs, a eu là un extrait bien simple et bien vrai des annales du Monde, qui n'est que le fruit de la compression ou de la résistance.

*Dieu sans pesanteur :
voilà pourquoi il ne peut pas passer.
Sa différence d'avec les esprits de la nature*

Tout dans Dieu se tenant uni par une communication universelle, rien dans Lui ne se sépare de Lui. Chaque faculté en Lui est l'universalité de Ses facultés, et l'universalité de Ses facultés se trouve dans chacune d'elles. La production en Lui ne se détache point du centre générateur, au contraire elle s'élève toujours vers ce centre et concourt à le rendre sans cesse plus fécond ; c'est pour cela que rien ne pèse en Dieu : car la pesanteur ne vient que de la division entre la production et la source d'où elle dérive. Dieu monte toujours au lieu de descendre, et c'est là ce qui a amené les hommes à prendre le feu pour Son emblème. C'est aussi pour cela que les deux prévarications que nous avons reconnues, n'ont point opéré de séparation ni d'altération dans Son propre règne.

La nature matérielle au contraire descend toujours parce qu'elle pèse, et elle pèse, parce qu'elle est une séparation du centre ; et ce poids allant toujours en augmentant, il est impossible qu'elle ne finisse pas par voir rompre le fil qui la tient suspendue et par se précipiter dans le néant et la destruction.

Les âmes et les esprits ne peuvent pas descendre comme la nature, quoiqu'ils puissent s'égarer ; parce qu'ils ne viennent pas exactement du même centre qu'elle : voilà pourquoi ils ne pèsent point et ne peuvent pas périr ; ils ne peuvent cependant pas monter comme Dieu, parce qu'ils ne sont pas dans Son centre ; mais ils ont en eux le germe de la tendance en ascension, et ils peuvent employer et accroître cette tendance, en la portant sur les merveilleuses magnificences divines, dont ils sont les témoins, sans que cette tendance en ascension puisse jamais égaler celle qui caractérise exclusivement Dieu.

C'est par cette tendance en ascension qu'ils devaient, par leur nature première, soutenir tout dans leur centre et rapprocher tout sans cesse de ce centre unique, auquel tout devrait éternellement rester suspendu, parce qu'ils portaient tous primitivement un effluve de ce foyer suprême, qui non seulement ne pèse point et ne descend point ; mais au contraire qui s'élève à lui-même et monte

perpétuellement par sa force active et fécondante ; et qui voudrait que tout participât à ce sublime droit, chacun selon sa classe.

Rien ne se touche dans la nature

Ce n'est point seulement parce que la matière est séparée de son centre d'opération, qu'elle est sujette à la pesanteur, ainsi que nous venons de le remarquer, c'est encore parce que rien ne se touche dans la nature ni dans toutes les substances élémentaires qui composent le corps. Les chimistes sont arrivés à cette notion, en remarquant que le calorique qui, selon eux, pénètre et écarte toutes les molécules de la matière, s'échappait encore des substances qu'ils avaient amenées au plus grand degré possible de froid et de cohésion.

Quoique la voie qui les a conduits là ne soit pas sans avoir besoin d'un examen ultérieur, puisque, selon eux, le calorique lui-même est un corps et par conséquent susceptible de la même solution de continuité que tous les autres corps ; cependant la conclusion qu'ils en ont tirée est vraie, et nous nous réunissons avec eux pour dire que rien ne se touche dans la nature, et nous y ajoutons que c'est là une preuve nouvelle et magnifique de la pesanteur de la matière et la cause sensible qui fait que les corps tombent.

Commençons donc par admettre avec les chimistes, que ce qu'ils appellent le calorique, pénètre et subdivise à l'infini toutes les molécules de la matière. Nous ne ferons par là que rentrer dans ce que nous avons dit précédemment dans le paragraphe de l'impénétrabilité de la matière et de sa pénétrabilité ; mais aussi nous ne pourrions plus nous dispenser d'admettre également les conséquences naturelles qui découlent de cette loi générale.

Car, si le calorique ou ce qui est caché sous ce nom-là, pénètre et subdivise toutes les molécules de la matrice, il est donc vrai qu'elles n'ont réellement aucune adhérence entre elles ; il est donc vrai qu'elles sont dans tous les points séparées de l'action corporatrice-universelle qui, si elle pouvait les unir et les lier ensemble, les ferait participer de sa force coordonnatrice, communicative et ascendante.

Il est donc vrai que si la raison pour laquelle Dieu monte et est sans pesanteur, vient de ce que tout se touche et est intimement adhérent en Lui, la loi qui nous apprend que dans la nature, au contraire, rien ne se touche, rien n'est intimement adhérent, est suffisante pour montrer la matière comme une substance qui se détache et s'éloigne continuellement de Son appui ; comme une substance qui est perpétuellement en descension et qui cherche sans cesse, mais en vain, à former, en se précipitant, une parenté figurative de celle qu'elle ne peut atteindre en réalité ; une association apparente et simulée, pour retracer celle qui lui manque et dont nul être, nulle substance ne peuvent jouir, qu'autant que leur base est susceptible de sympathiser avec le principe de vie qui est le seul lien harmonique de la grande et universelle confraternité.

Dès lors il n'est pas surprenant que plus cette loi de descension s'augmente et se prolonge pour les corps, plus la confraternité ou l'adhérence intime de leurs parties constituantes diminue, puisqu'ils ne font par là que s'éloigner d'autant plus de ce lien harmonique de la vie, et sur cela les pierres nous donnent une leçon assez instructive, puisque leurs molécules qui sont si rapprochées par la pesanteur, sont cependant si peu liées entre elles.

Aussi, plus nous descendons dans la matière, plus nous nous plongeons dans les subdivisions, parce que nous nous approchons d'autant plus d'un ordre de choses, où rien ne se touche, quelque près qu'elles soient les unes des autres ; et telle est la raison à la fois fondamentale et naturelle de toutes nos déceptions dans ce bas monde, puisque nous cherchons sans cesse à nous y unir à ce qui n'est susceptible d'aucune union.

Au contraire, quand nous montons dans les régions analogues à notre être, nous trouvons que les choses n'y sont pas coagulées et serrées les unes auprès des autres comme dans la matière, et cependant qu'elles y sont liées infiniment davantage, puisqu'elles participent, selon leur mesure et progressivement, de l'universelle communion et de l'universelle et vivante harmonie.

Il est doux pour l'esprit, je l'avoue, de voir combien les moralistes trouveraient dans ces superbes lois de la nature de quoi corroborer et viriliser leurs estimables doctrines qui, dans le vrai, sont quelquefois enfantines et peu

substantielles, faute de savoir mener l'homme dans les vrais domaines de son instruction.

Il est doux aussi pour l'observateur d'apercevoir que, par ces grands pas que font de temps en temps les sciences humaines, ceux qui s'en occupent le plus ; ceux qui, par habitude, ne manipulent que la matière et qui, par mille autres causes, sont censés être, ou sont en effet, les apôtres de son exclusive existence, soient en quelque sorte forcés par les profonds secrets qu'elle leur révèle, à devenir les apôtres de son apparence : car, quelle peut être la réalité d'un être qui n'est jamais union et qui, au contraire, est toujours séparation et dispersion ?

De la durée

Si l'on jette les yeux sur l'état terrestre de l'homme, on succombe de tristesse et de honte en voyant que cet être sublime, à qui des moyens plus sublimes encore devraient appartenir par sa nature, n'opère journellement que des futilités qu'il prend pour autant de prodiges, et que des oeuvres qui ne prennent point de rang parmi les oeuvres durables : car, dans ce genre, la loi que nous devrions suivre, est écrite sur tous les êtres.

En effet, c'est une vérité remarquable que plus l'action qui produit les choses est simple et prompte, plus aussi leur durée est longue, et plus leur valeur a de prix.

Nous voyons combien les ouvrages de nos mains ont peu de durée, et combien les moyens que nous y employons sont longs et multipliés.

Nous voyons que, dans les compositions de notre esprit, les pensées les meilleures et les plus dignes de l'immortalité sont celles qui nous viennent à l'improviste et comme des éclairs.

Nous voyons que les productions journalières de la nature ont une perfection que n'ont pas les oeuvres de nos mains, parce que ces productions s'opèrent par des moyens plus actifs et plus simples.

Nous voyons qu'elle est la longue durée de l'univers, en comparaison du moyen simple, actif et fécond qui a dû le produire.

Nous pouvons, par toutes ces échelles, arriver jusqu'à l'Être des êtres, et nous verrons que, n'y ayant ni temps

ni complication dans la source de Son existence, l'éternité seule peut être Sa durée, puisque cette éternité seule peut être la mesure et le signe développé de Son origine.

Et, véritablement, on sent que pour cet agent suprême, la source et la production n'étant divisées par aucun intervalle, elles sont nécessairement dans une unité constante et sans origine, et que cet agent suprême est toujours en durée, parce qu'il n'est jamais en commencement de production, et réciproquement qu'il est toujours en commencement de production, parce que son principe producteur est toujours en durée et le suit partout, comme ne le pouvant jamais abandonner.

On peut donc dire que cet Être, étant sans autre principe que Lui-même, il ne peut y avoir aucune durée qui serve d'indice et de mesure explicative de Son origine, et cela parce que le principe générateur divin étant universellement répandu et disséminé dans sa propre production, et sa propre production, demeurant universellement dans le centre même de ce principe générateur, il ne peut jamais arriver aucune époque où ils se distinguent l'un de l'autre, et ils auraient beau se chercher ainsi pendant l'éternelle éternité, qu'ils ne parviendraient jamais à trouver entre eux une différence ; ce qui fait qu'il ne peut y avoir pour eux ni commencement ni durée ni fin : car une durée n'a de commencement et de fin que parce qu'elle est une différence ou une section dans l'immensité de la permanence.

Éminente propriété de la nature en fait de signes

Les propriétés des êtres n'ont d'utilité et de valeur aux yeux de l'homme, qu'autant qu'elles sont réalisées, c'est-à-dire, sensibilisées pour lui. C'est pour cela que dans tout ordre de choses il attend le résultat final, ou ce que l'on pourrait appeler la corporisation ; parce que c'est là seulement où il peut juger et approcher des propriétés des êtres qui, sans cette sorte de corporisation, seraient demeurées trop distantes de lui pour qu'elles vinssent à sa connaissance.

C'est pour cela qu'il attend les couleurs et les odeurs des fleurs, les fruits des arbres, la manière dont un homme agit, se conduit et meurt, l'expression dans les ouvrages de l'art, ainsi que ce qu'on nomme le trait dans

le discours ou l'exposition de nos pensées, parce que ce n'est que par cette forme sensibilisée que les choses deviennent claires et manifestes.

Et, en effet, ce n'est que cette forme sensibilisée qui nous apporte les propriétés odorantes et colorées, cachées auparavant dans le germe invisible des fleurs ; les propriétés nutritives cachées dans le germe invisible des arbres ; les vertus ou les vices cachés dans le centre invisible de l'homme ; l'intelligence cachée dans les conceptions de l'artiste ; et enfin l'espèce de pensées concentrées dans l'esprit de celui qui parle.

C'est un point dans lequel se rassemble, pour ainsi dire, toute la substance de l'être et ce qui constitue l'ensemble passé, présent et futur de son existence.

Ce point ou cette forme n'est complète et efficace, qu'autant qu'il y a un rapport exact entre les propriétés qu'elle manifeste et la manière dont elle les exprime.

Aussi cette loi manque-t-elle souvent son effet dans nos arts et dans nos discours, parce que nous ne nous rendons pas toujours justice sur nos moyens, et qu'ainsi nous sommes souvent au-delà ou en deçà du but.

Elle manque souvent aussi son effet dans la conduite et la mort des hommes, parce que nous pouvons composer notre vie de bien des éléments divers, et faire que, par les droits de notre volonté et de nos habitudes, nous laissons prévaloir ceux de ces éléments, qui devraient rester absorbés et que nous laissons absorber ceux qui auraient dû prévaloir ; ainsi la conduite et la mort des hommes ordinaires sont peu probantes ; il n'y a que celles des hommes qui ont un peu marqué, soit en bien, soit en mal, qui fournissent des bases instructives à l'observateur, et encore ferait-il bien d'être sur cela fort réservé dans ses jugements.

Mais en général nous exigeons de l'homme que dans tous les actes de sa vie, le signe ou l'action qu'il offre, soit intimement uni et d'accord avec les principes et les mobiles cachés de son être invisible ; qu'il en soit plein et n'en soit, pour ainsi dire, que l'expression et l'effet harmonique et naturel. Enfin nous cherchons et nous voulons partout trouver l'homme dans son action.

Mais si cette loi, dont nous venons de parler, manque si souvent son effet dans ce qui tient aux oeuvres de

l'homme et à sa conduite, elle ne le manque jamais dans ce qui tient aux oeuvres de la nature, et c'est là ce qui rend cette nature si précieuse pour nous, parce qu'elle est une corporisation dans laquelle le signe est toujours dans un rapport exact avec les propriétés invisibles qu'il doit manifester ; parce que ces propriétés sont toujours assises et comme couvant sur leurs sièges ; parce qu'enfin elles engendrent elles-mêmes ces signes, d'après leur propre poids, leur propre nombre, leur propre mesure, et que n'ayant à agir que sur une substance sans volonté, il n'est pas étonnant que les signes expriment toujours d'une manière claire l'action qui leur est imprimée, soit par la source régulière, soit par la source irrégulière.

Ainsi, lorsque l'on a les yeux exercés, on ne peut manquer de lire visiblement dans la nature actuelle, le tableau de la nature antérieure, puisqu'elles sont inséparables pendant toute la durée de ce monde matériel ; attendu qu'il n'existe que par leur union intime et que comme étant le fruit continu de leur union.

On regarde alors en effet tous les êtres de la nature, comme autant de bases attractives qui tendent sans cesse vers les puissances dont elles descendent ; qui reçoivent continuellement dans leur sein les vertus de ces mêmes puissances ; qui en retirent la vie et la joie et qui manifestent au-dehors les propriétés qu'elles ont reçues de ces mêmes puissances, dont elles sont, pour ainsi dire, une écriture active et vivante.

Nous serons peut-être même bien étonnés un jour, si nous reconnaissons que l'éternité elle-même n'aura pas cessé d'agir secrètement dans cette durée passagère, où elle n'emploie la nature que comme un voile à son action, tant elle ne peut cesser de faire actuellement ce qu'elle a fait éternellement, et tant elle aurait d'ardeur pour que nous ne nous attachassions qu'à ses secrets, qui sont plus majestueux et plus anciens que ceux de la nature actuelle et par conséquent plus propres à nous fixer.

Des correspondances et des phénomènes de la nature

Homme, considère l'étendue de l'atmosphère dans un temps calme, pur et serein ; considère-la éprouvant quelque variation et quelque mouvement ; vois y naître les différents vents, les différents degrés de température, les

nuages, les neiges, les feux, les éclairs, les tonnerres, etc., et apprends à lire dans la marche de tous ces phénomènes le mode des opérations des êtres ; la cause finale de leur existence, l'état de calme et de paix qui forme la température de la région supérieure et divine, et le moyen par lequel des êtres passent de cet état de calme, de paix et d'invisibilité, à l'état de corporisation et d'action sensible, soit salutaire et bienfaisante, soit violente et destructive.

C'est sur ces grandes bases de contemplation, que notre esprit peut trouver à élever de vastes et solides édifices et à s'ouvrir de profondes voies d'admiration.

Car si on trouve dans cette nature les images et les organes du désordre, on y trouve aussi les images des réhabilitations ; parce que, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent, l'éternité elle-même ne cesse d'agir sous le voile de cette nature passagère, et dans cette durée qui ne dure jamais, puisqu'elle n'est qu'une continuelle désinence.

Le figuier est une de ces correspondances de restauration, par la séparation sensible qu'il manifeste de la douceur d'avec l'amertume, et toutes les plantes même nous offrent un rectificateur universel ; puisque toutes les végétations sont ascendantes.

Les planètes ne s'éloignent pas du zodiaque, comme étant subordonnées à la puissance solaire qui leur trace leur limite, sans quoi elles n'opéreraient que des ravages au lieu que par leurs actions coordonnées, elles se tempèrent les unes et les autres.

Chaque feu générateur nourrit et conserve ses productions et détruit tout le reste ; image de la vie et de la mort, ou image caractéristique de ce qui terminera la grande scène de l'univers.

Le mercure placé entre le feu et l'eau sert à tous deux de barrière, et en même temps de réaction, pour les faire mutuellement sortir l'un de l'autre et remettre en liberté leurs principes générateurs : ce mercure, par la propriété qu'il a de réactionner le feu et l'eau, est la vraie substance dans laquelle réside la clef du bien et du mal ; il nous indique lui-même que dans l'ordre des régions naturelles, et au moment de la composition de ce monde, il occupait le rang le plus inférieur de la création, comme il

l'occupera lors de la dissolution ; d'où il remontera ensuite au rang qu'il n'aurait jamais quitté sans les diverses prévarications des êtres libres.

Mais je ne dois point oublier mon rôle de simple indicateur, et je me borne à cette petite partie des grandes correspondances qu'il nous est utile de chercher à connaître et qui peuvent étendre notre intelligence jusqu'à des sources vives et instructives.

On dit souvent, dans les écoles spirituelles, que tout ce qui est dans la nature, a sa correspondance dans le spirituel ; mais on s'arrête à ce mot-là : on se demande à quelle chose spirituelle appartiennent ces correspondances, et on s'occupe plus des qualités des substances et productions particulières que des grandes lois, que ces grands phénomènes développent journellement devant nos yeux.

Les principes générateurs de la nature ont seuls leur correspondance directe avec l'ordre spirituel qui les dirige et qui les crée ; mais toutes les propriétés et les diversités élémentaires étant le produit et le jeu de ces principes de la nature entre eux, ce n'est qu'avec eux que ces propriétés peuvent avoir des rapports, et elles ne nous instruisent pas positivement de l'ordre spirituel-supérieur, avec lequel elles n'ont aucune correspondance, si ce n'est par les images morales que leurs lois physiques peuvent nous présenter.

Car, dans les lois religieuses même, toutes les substances particulières-élémentaires qui y ont été employées, ne servaient que médiatement à l'œuvre spirituel divin, et ces substances élémentaires commençaient par développer leurs correspondances avec le spirituel de la nature, lequel à son tour se liait avec le spirituel-supérieur.

Il n'y a donc que les correspondances universelles des grands principes qui soient vraiment instructives pour nous, il n'y a qu'elles qui nous avancent vers notre véritable règne. Les correspondances des simples propriétés des productions particulières ne nous portent pas plus loin que jusqu'au spirituel-naturel ; et quand même des personnes, se disant privilégiées, nous donneraient toutes ces correspondances particulières, comme des correspondances spirituelles, elles ne nous apprendraient rien par là, puisqu'elles ne nous conduiraient pas pour cela jusqu'à

l'esprit qui seul peut nous être utile et nécessaire ; et d'ailleurs ce serait être d'une crédulité extraordinaire que de s'en rapporter même sur ces correspondances inférieures, à leur simple assertion : car la preuve ne doit pas en être plus impossible que la connaissance, et si l'on n'a pas cette preuve, il ne faut pas en donner l'assertion.

On est encore bien plus loin de la connaissance de l'objet de la nature, lorsque l'on ne s'occupe que des correspondances matérielles, comme le fait la philosophie vulgaire et doctorale, d'autant que cette philosophie finit toujours par ne vouloir plus même de ces correspondances, faute d'en reconnaître le lien et le fil caché qui les unit les unes aux autres.

Des différents modes d'action

Le mode divin n'a point de formes, parce qu'il est tout en sensibilisations d'amour et parce qu'une forme, n'étant que la copie d'un modèle, ne pourrait venir qu'après lui, tandis que dans Dieu tout vient à la fois.

Le mode spirituel-éternel a des formes qui consistent plutôt dans les degrés et diversités intérieurs d'amour, de lumières, de joies et de puissances de manifestation que dans d'externes dimensions, parce que cet ordre spirituel est immédiatement placé auprès du principe et qu'il participe en partie à ses propriétés cachées ; mais il a cependant aussi des formes, parce qu'il a des limites.

Le mode naturel-élémentaire n'a que des formes externes et point de principe à lui ; voilà pourquoi il agit en aveugle et ne sait ce qu'il fait, quoiqu'il opère régulièrement, ainsi qu'un balancier opère sur une pièce de métal que l'on présente à son empreinte.

L'homme, depuis sa chute, est soumis à ce mode naturel-élémentaire ; mais comme en descendant il a apporté des traces de son mode spirituel-originel, il en combine les lois, les propriétés et le nombre avec les lois, les propriétés et le nombre de sa forme élémentaire ; c'est pourquoi la forme élémentaire de l'homme est la plus belle et la plus régulière de toutes les formes élémentaires de la nature, surtout à cause de la restauration qu'elle a reçue.

L'ange rebelle a aussi un mode qui est composé :

des débris de son mode spirituel originel ;

des portions du mode naturel-élémentaire qu'il a pu dérober lors de son entreprise usurpatrice ;

de ce que l'homme lui laisse conquérir journallement sur son propre domaine.

Mais comme tous ces ingrédients ne sont ni légitimes ni sanctionnés ni restaurés, les résultats en sont toujours défectueux et disparates : voilà d'où vient l'irrégularité qui se montre dans toutes les productions de cet ange rebelle, soit dans l'ordre du mode de l'homme, soit dans l'ordre du mode naturel de quelque règne que ce soit.

Le mode de l'ange rebelle n'a naturellement aucun pouvoir sur le mode de l'homme, attendu notre sublime destination et les immenses secours qui nous ont été envoyés par le miséricordieux amour de la mère de famille et qui peuvent s'étendre jusqu'à rapprocher de nous les influences pures et vivifiantes du mode divin lui-même, si nous savons marcher avec prudence et humilité dans les voies qui nous sont ouvertes par cet intelligent et miséricordieux amour.

Mais, par nos négligences et nos imprudences, nous pouvons tellement nous écarter de cette ligne de vie, que nous nous exposons même au mode de l'ange rebelle et que nous subissons les lois et les empreintes difformes de ce balancier, opérant à l'inverse de la régularité.

Voilà pourquoi ceux qui s'en approchent, reçoivent si souvent des dérangements dans leurs corps et éprouvent des maladies inconnues aux gens de l'art et qui se terminent par la mort, puisque ce mode désordonné ne peut produire que la difformité et la destruction.

Que serait-ce si nous suivions les pouvoirs de ce mode désordonné jusque sur les générations humaines, parmi lesquelles nous voyons mille fois plus de difformités que parmi les générations animales ? Mais en voilà assez pour que la pensée puisse trouver ici à se nourrir de profondes intelligences, et pour qu'elle en découvre de plus en plus dans cette abondante mine.

Il ne sera peut-être pas même au-dessous d'elle de fixer ses regards sur les oreilles d'âne que l'on fait porter dans les écoles aux petits enfants qui ne savent pas leur leçon ou qui ont commis quelque autre faute.

De la génération des âmes

Les âmes sont-elles produites par Dieu à l'instant de chaque corporisation humaine ? Ou bien ont-elles été produites toutes ensemble avec le premier homme, et sont-elles dans un lieu de privation et d'attente, d'où elles viennent s'emprisonner à chaque formation corporelle ? Ou enfin se reproduisent-elles les unes des autres ?

Ce sont trois systèmes qui, chacun, ont leurs partisans.

J'ai montré ailleurs combien il répugne de faire concourir l'acte divin avec l'acte charnel, ce qui infirme beaucoup le premier système. On y peut joindre une autre raison, c'est que, si ce système était vrai, toutes les âmes seraient semblables ; or, quoiqu'elles soient égales par leur essence fondamentale, on ne peut nier la différence de leurs facultés, partagées aujourd'hui entre l'homme et la femme.

Cette même différence peut servir à attaquer le second système, indépendamment de ce qu'on se rendrait difficilement compte de ce que pourraient devenir des âmes détenues ainsi dans un lieu d'inaction, après que leur activité spirituelle aurait été développée, laquelle activité, soit en bien, soit en mal, ne s'arrête plus une fois qu'elle a pris son essor.

Reste donc le troisième système, qui trouve en effet plusieurs appuis dans les caractères si différents des facultés de l'âme masculine et de l'âme féminine, facultés qui se montrent dans leurs rejetons, parmi lesquels il y en a qui participent du moral de l'un de leurs auteurs et du physique de l'autre ; quelquefois du moral et du physique des deux etc., et cela, avec des diversités très prononcées et très instructives.

J'ai paru attaquer ce troisième système dans l'homme de désir, n° 149, mais je ne l'ai attaqué que parce que le mot esprit nous offre d'abord l'idée d'un être tout formé, tandis que, dans notre région, il est soumis à la loi du développement.

Quant à ce concours de deux êtres matériels, qui sert de passage à la substance de l'esprit, cela ne doit pas nous arrêter non plus parce que l'homme et la femme ne sont en effet qu'un même esprit divisé en deux corps. Ainsi, ces deux corps ne doivent pas être plus contraires à

l'esprit, dans sa réunion productive, qu'ils ne lui sont contraires dans son existence en séparation.

La génération du cercle entier des chefs primitifs spirituels a dû être instantanée, parce qu'elle se faisait dans une région où il n'y avait point de temps, et que cette génération ne devait point agir dans le temps.

La génération du cercle spirituel du premier homme ne se serait faite que successivement parce que le temps était créé alors, et qu'elle devait opérer dans le temps. Mais cette génération eût été pure et n'eût couru aucun danger, si l'homme fût resté fidèle à son poste.

La génération spirituelle du cercle de l'homme, dans la région matérielle, se fait non seulement par succession, mais encore avec souillure, division et danger parce qu'il a livré toute sa postérité au péril et aux désastres de cette région infectée, comme le premier chef spirituel a entraîné toute la sienne dans sa chute. La différence est que l'entraînement du cercle de l'homme ne se fait que successivement, puisque sa génération n'est que successive.

C'est même là ce qui doit tempérer tout à fait les murmures de ceux qui se plaignent de participer à la punition d'une faute qu'ils n'ont point commise ; car en effet, comme je l'ai publié depuis longtemps, nous n'avons point de remords à cette faute, mais nous avons des regrets de ne pas jouir de ce que nous sentons devoir être fait pour nous. Or, tous nos reproches doivent cesser devant cette idée que tous les rejetons d'une famille, soit venus, soit à venir, sont solidaires.

On voit en outre, dans cet ordre de choses, un grand avantage pour la postérité de l'homme ; c'est que si l'entraînement de cette postérité est inévitable, cependant l'effet de cet entraînement est éventuel et conditionnel et par conséquent, nous pouvons en éviter les suites, au lieu que la postérité du premier chef spirituel ne peut se flatter de la même chance.

La raison qu'on en peut donner, c'est qu'en passant par les lenteurs du temps, de la croissance et de l'éducation, nous pouvons parer à bien des inconvénients, au lieu que la postérité du chef premier-spirituel, a été précipitée toute formée, et n'a pas eu le temps de se mettre en garde.

En effet, rien n'est comparable aux immenses moyens qui nous restent pour recouvrer ce qui nous aurait appartenu par droit de naissance. Aussi ai-je dit souvent que, malgré nos dangers et notre dégradation, on nous avait ouvert de si grandes ressources qu'il y avait encore de la gloire à être homme.

Je ne parle point ici de la génération matérielle-végétale, animale, etc., qui non seulement se fait dans le temps et successivement mais qui doit passer comme le temps, tandis que les autres générations sont impérissables.

Cette sorte de génération n'est plus qu'une image informe de celle des miroirs éternels, spirituels et naturels. Elle aurait dû être instantanée avant le crime de l'ange rebelle ; elle aurait dû être successive, mais pure, avant la faute de l'homme, et depuis lors, elle n'est plus successive, corrompue et presque universellement la proie de la mort.

Mais la véritable génération à laquelle l'âme humaine est appelée aujourd'hui, est tellement sublime qu'il ne serait peut-être pas à propos d'en parler encore. Néanmoins, disons en passant que l'âme humaine n'est appelée à rien moins qu'à engendrer en elle son principe divin lui-même ; car c'est une vérité qu'il n'y a pas un être qui ne soit chargé d'engendrer son père, comme on peut s'en assurer par la réflexion.

Du génie et de l'esprit ; influence des climats

On dit que les climats influent sur le physique de l'homme, qu'ils influent aussi sur son caractère et même sur son esprit. Seulement, il faut avoir attention d'observer que cette cause physique se peut trouver renforcée, atténuée, enfin, influencée elle-même par les causes sociales, politiques, religieuses, etc., qui agissent journellement sur l'espèce humaine et sur les nations.

On pourrait aussi, d'un autre côté, trouver un correctif à cette opinion, qui attribue tant d'empire au simple climat physique ; car si nous voyons plusieurs contrées produire en effet abondamment des gens d'esprit et d'autres contrées en produire avec plus de parcimonie, et cela d'une manière constante depuis nombre de siècles, ce ne

serait pas toujours aux climats qu'il faudrait l'attribuer, parce que les peuples qui habitent ces contrées n'y sont peut-être venus primitivement que par transmigration ; peut-être y ont-ils apporté leur manière d'être constitutive, qu'ils auront puisée, si l'on veut, dans d'autres climats, ou plutôt encore, dans la source fondamentale et patronymique-spirituelle des nations, ce qui ouvrirait un grand jour aux spéculations des observateurs intelligents sur ce vaste objet et pourrait prévenir une grande partie des erreurs où les assertions hasardées des hommes légers nous précipitent sur ce point.

Mais quelle que soit l'influence du climat et des causes sociales, politiques, religieuses, etc. sur le physique de l'homme, sur son caractère, sur son esprit, il y a une vérité certaine, c'est que toutes ces causes n'ont point d'influence sur le génie, si ce n'est de lui opposer plus ou moins d'entraves, ou de lui offrir plus ou moins de facilités pour se développer.

La raison de cette vérité tient à la différence du génie et de l'esprit et par conséquent de tout ce qui ne vient qu'après l'esprit.

L'esprit ne fait que subir, pour ainsi dire, l'impression des objets particuliers et des diverses circonstances qui le frappent et l'environnent ; il en sent toute la force, il en peint les nuances avec énergie et exactitude ; quand il y joint un peu de chaleur de l'âme, il doit être sûr d'opérer les plus grands effets.

Mais il n'est, pour ainsi dire, que passif, que comme le produit et le résultat de toutes ces causes, et quand elles n'agissent plus, il n'est rien. Le caractère et le physique de l'homme sont encore plus subordonnés dans leur jeu et dans leur développement et par conséquent sont encore plus soumis à l'influence des causes les plus inférieures.

Le génie au contraire est fait pour juger de toutes ces causes inférieures ; il est fait pour juger toutes les circonstances, tous les objets et tout ce qui meut l'esprit même.

Or, c'est parce qu'il est fait pour juger toutes ces choses, qu'il doit en être indépendant, et qu'il doit en être comme à part et comme planant au-dessus d'elles dans une autre région, car c'est là la place qu'il faut occuper

pour bien discerner ; et si le génie doit tout embrasser, tout discerner, il faut donc que les causes mixtes et composées ne puissent rien sur lui, et en effet, il est mû par la cause Une, voilà pourquoi on aurait grand tort de le comparer pour sa marche, pour ses mobiles, pour ses éminentes et universelles propriétés avec l'esprit qui n'en a que de particulières.

La source du génie n'est pas de ce monde et ne tient point de ce monde ; celle de l'esprit est de ce monde et peut tenir de ce monde. Cela suffit pour nous ouvrir les yeux sur leur différente nature et sur les différents départements auxquels elles appartiennent.

Aussi cela explique pourquoi on voit des contrées fertiles en gens d'esprit sans cependant qu'elles offrent un seul génie ; tandis que d'autres contrées ont fourni de grands génies et n'étaient cependant pas fertiles en gens d'esprit.

Il ne faut pas oublier non plus que le génie est de plusieurs classes. Le plus grand nombre de ceux qui ont porté et qui portent encore ce titre dans ce monde, n'ont occupé que le second rang, n'ayant été mus et guidés que par la source seconde. Les génies réels sont ceux qui, en effet, sont mus et guidés pour la cause Une. Ceux-ci ne composent point, ils produisent naturellement. Les autres sont obligés de passer par les travaux de la composition.

Des qualités occultes

Descartes a purgé le monde des qualités occultes d'Aristote : mais ces qualités n'étaient occultes que parce qu'Aristote ne les avait pas rendues lumineuses en les rapprochant de l'esprit de vie qui est le premier mobile de toutes les clartés et de toutes les puissances de la nature.

Descartes, quoique respectueux pour la divinité, n'avait point lu dans l'homme radical, ou dans ce livre écrit de la propre main de cette divinité ; et son fameux argument : Je pense, donc j'existe, n'était point un argument péremptoire et capable de résoudre la question la plus importante : car on ne dispute point à l'homme qu'il existe, comme on ne le conteste point aux autres animaux ; c'est la différence essentielle et constitutive de l'homme avec les animaux, que les gens difficultueux lui

contestent, et c'est cette différence que son argument n'établissait point, puisque ces mêmes gens difficilement veulent aussi accorder la pensée aux bêtes.

C'est faute de cette clef et de ce guide lumineux et exclusif, qu'il s'est borné à se plonger dans le mécanisme de la nature, sans pouvoir nous montrer ni pour quel objet elle avait l'existence ni quel était le véritable et magnifique emploi de l'homme relativement à cette nature, puisque ce n'était rien moins qu'un emploi de réhabilitation par lequel il eût été comme un puissant médiateur entre la nature et le principe des choses.

Ainsi, en nous préservant de l'obscurité des qualités occultes, il n'a fait qu'éloigner de nous le nom des ténèbres et n'en a pas éloigné la chose.

Il fallait qu'il montât au lieu de descendre ; car, s'il est vrai que les qualités de la nature sont très occultes quand on veut les considérer seules et sans leur base, il est très vrai aussi que le simple mécanisme, auquel nous ramène la philosophie de nos derniers siècles, nous tient encore plus loin de la vérité. Enfin, il est encore plus certain qu'en faisant monter ces qualités occultes jusqu'aux sources vives d'où elles découlent, nous en retirerions les seules et véritables clartés, dont l'esprit de l'homme a besoin sur ces grands objets et qui puissent exclusivement suffire à l'étendue de son intelligence.

Matière organique

En place de ces qualités occultes, dont les savants ont si grande peur, ils ont substitué, au sujet de la reproduction des êtres, des explications qui les contentent, en ce qu'ils les regardent comme des vérités pour leur esprit, dès que leurs yeux matériels s'en sont figurés de grossières images ; enfin, ils admettent une matière organique-universelle, répandue dans toutes les substances animales, ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement et à leur reproduction.

La reproduction se fait par cette matière, devenue surabondante au corps de l'animal ou du végétal. Chaque partie du corps de l'un ou de l'autre renvoie les molécules organiques qu'elle ne peut plus admettre, et ces molécules ainsi renvoyées, forment un corps semblable au pre-

mier : telle est, selon ces savants, la reproduction de toutes les espèces, qui, dans le vrai, devrait plutôt s'appeler une déjection.

Je n'ai qu'une chose à leur demander sur ce système : ils prétendent que la reproduction se fait par surabondance des molécules organiques. Pourquoi donc l'homme engendre-t-il avant d'avoir atteint son parfait développement ou l'entier complément de sa croissance, c'est-à-dire, non seulement avant d'être parvenu à cette surabondance de molécules organiques, nécessaires selon eux pour sa reproduction, mais même avant qu'il soit parvenu à la mesure ou à la somme de ces molécules organiques qui doivent composer un jour toute son existence ?

Ils ne veulent point de germes générateurs, point de germes assez vivants, assez appropriés aux climats des puissances qui s'engendrent elles-mêmes sous l'aspect de la grande unité, pour que ces germes puissent, à leur tour, faire le beau présent de la vie à d'autres germes ; ils ne veulent qu'une matière organique, toujours en mouvement, toujours prête à s'apparier, à se mouler dans ses analogues et à produire, par cet assemblage, des masses ou des êtres semblables à ceux qui la reçoivent.

Mais d'où vient donc la diversité de tous ces moules et de tous les résultats qui en proviennent ? Pourquoi cette matière organique, qui est similaire, les a-t-elle tous formés si différents ? Ou plutôt, pourquoi en a-t-elle formés, puisqu'il lui faudrait toujours un moule avant qu'elle eût pu rien déterminer et rien produire ?

Il est à remarquer que le principe, ou le germe des corps, est insensible lorsqu'il est placé dans son matras ou dans son réceptacle naturel. S'il était purement molécule organique, pourquoi ne resterait-il pas toujours dans le même état d'insensibilité ? Et s'il est quelque chose de plus, pourquoi ne pas lui laisser remplir le rôle qui le distingue ?

L'erreur de ceux qui enseignent une pareille doctrine vient de ce qu'ils ne considèrent, dans leur matière organique, qu'une moitié de ce qui entre universellement dans la composition des êtres. Ils n'y voient que la qualité externe ou la résistance : en effet, quant à la qualité interne ou à la force, ils lui donnent un rang si secondaire, que c'est réellement la réduire au rang de cette force inerte,

que nous avons examinée au paragraphe des deux gravités.

Et cependant, c'est cette qualité interne, c'est cette force qui, dans toutes les classes, est la base primitive de toute existence. La qualité externe, ou la résistance, ne vient qu'en second ; et son véritable emploi n'a pour objet que d'aider à l'autre qualité ou à la vie à se connaître et à se manifester.

Or, comme la vie est répandue universellement, les principes particuliers ou les germes, quoiqu'ils soient soumis à des lenteurs et à des gradations dans le développement de leur force ou de leurs propriétés internes, engendrent néanmoins la vie, puisqu'ils l'ont en eux-mêmes ; et leurs productions, quoiqu'inférieures à celles des principes divins et spirituels au-dessus de la matière, sont cependant parfaites dans leur genre et remplies des merveilles. C'est une perfection réduite, il est vrai, mais ce n'en est pas moins une perfection, parce que ces principes inférieurs dérivent toujours des causes parfaites, quoique par des canaux éloignés, et quoiqu'ils aient été et soient encore grandement contrariés dans leur jeu et dans leurs mouvements.

Lorsqu'un de ces principes ou de ces germes est parvenu, par son attraction, dans son matras ou dans son réceptacle naturel, il n'y peut continuer son oeuvre et atteindre au degré de vie qui le caractérise, que par le secours des éléments qui le développent, qui le dilatent en circulant en lui, et qui l'étendent par l'effort qu'ils font pour le pénétrer, parce que ce sont ces éléments qui sont sa mère ; et cette loi l'accompagne pendant toute la durée de son existence ; comme nous le voyons pour chaque corps naturel, soit plante, soit animal.

Quand l'un de ces corps a rempli sa mesure, et qu'il ne peut plus recevoir l'action de ces éléments, leur communication s'intercepte, le corps s'affaisse, se rétrécit ; tout ce qui lui est étranger s'évapore : il se réduit et revient presque au même point par où il avait commencé, avec cette différence qu'il n'est plus susceptible d'un nouveau développement et qu'il n'est plus qu'une larve parmi les êtres de son espèce.

S'il n'eût été qu'une molécule organique, ou bien il n'aurait rien produit, ou bien, s'il eût produit des molécules comme lui, il y a longtemps que la terre serait encom-

brée de tous ces débris et que la mort n'y laisserait plus de place à la vie.

Génération des éléments

Il y a une loi régulière pour la génération des éléments, à partir du feu sur-essentiel jusqu'aux dernières ramifications de la matière ; et cela dans chacun des règnes.

Il y a, sans doute, aussi des choses très instructives à remarquer sur la couleur, la forme et les propriétés de ces éléments, lesquelles choses sont liées avec le rang auquel ces éléments paraissent ; d'où l'on pourrait apprendre à connaître l'ordre qui constitue la création universelle, ainsi que les différentes actions qui la composent ; ce qui répandrait ensuite un jour lumineux sur la science et la conduite de l'homme, qui, s'il se trouve lié à cet ensemble des choses, ne peut pas y être lié en vain, ainsi qu'on en doit être convaincu maintenant par tout ce qui a précédé.

Mais la première vérité qu'on y doit apprendre, c'est de ne pas douter de l'existence des choses qu'on ne voit pas, par cela seul que l'on ne les voit pas.

En effet, quoique je ne voie que de la terre sans végétation, il est sûr qu'elle a en elle tous les principes qui lui sont nécessaires pour remplir cette magnifique destination.

Quoique je ne voie point la terre éparse et répandue dans l'eau, je suis certain qu'elle y est contenue et qu'elle y nage.

Quoique je ne voie point l'eau contenue dans le feu, je suis convaincu qu'il la renferme, puisqu'il la produit et la crée, pour ainsi dire, et puisque la décomposition des corps combustibles élève avec le feu, non seulement des parties huileuses et acides, mais aussi des parties aqueuses, dont le feu se dégage à mesure qu'il monte vers sa source et qu'il abandonne les éléments grossiers qu'il a produits.

Ainsi, en repliant les unes sur les autres toutes les actions des êtres, on les ramènerait à une unité simple, dans laquelle nous les verrions tous compris par notre intelligence, quand même les yeux de notre corps ne les apercevraient pas.

Ainsi, nous serions sûrs, quand même nous ne le verrions point que, par la prépondérance universelle de cette unité, les éléments les plus opposés se propagent ensemble, se combinent et vivent dans une sorte d'équilibre dans tous les corps, pendant leur durée d'équilibre dans tous les corps, pendant leur durée passagère, pendant laquelle ils ne se distinguent que par leur prédominance dans ces mêmes corps qui reçoivent de là leur signallement individuel.

Nous serions sûrs que cet ordre doit se trouver depuis la classe la plus inférieure, jusqu'à la plus élevée, dans tout ce qui existe ; mais que cet ordre est plus parfait et d'une autre nature à mesure que les classes des êtres occupent un rang plus éminent ; qu'ainsi il l'est davantage dans la plante que dans les minéraux ; plus dans les animaux que dans la plante ; plus dans les astres que dans les animaux ; plus dans l'homme, dans les êtres intelligents ou dans les esprits, que dans les astres ; plus dans Dieu que dans tous les êtres quelconques qui composent l'universalité des choses.

Cependant, ce principe d'ordre universel, quoique nous soyons sûrs de son existence, nous ne le possédons pas pour cela ; bien plus, nous ne le connaissons pas ; ainsi, loin de proscrire, comme l'ont fait les savants, ce qu'on appelle qualités occultes, ils devraient reconnaître que c'est ce qu'il y a de plus occulte, dont le caractère et l'existence leur sont le plus clairement démontrés et que ce qu'ils regardent comme le mieux connu pour eux, telle que leur manière organique, est au contraire ce qui ne pourra jamais trouver une place assurée dans leur conception et dans leur intelligence.

La moelle

Elle est l'image du limon de ce matras général ou de ce chaos, par lequel la nature temporelle actuelle a commencé ; et ce matras lui-même était l'union des deux puissances ou de la force et de la résistance. À l'explosion de ces deux agents ou à la séparation, l'inférieur est resté en aspect du supérieur pour en être substanté. Les soutiens puissants qui ont présidé à ce développement, chacun dans leur poste, y sont encore pour protéger et

entretenir ce même développement et ils y seront jusqu'à la réintégration.

La moelle fait aussi allusion au mercure qui est la matière dans l'indifférence, qui a la tendance à toutes les formes, qui est facile à volatiliser et qui répète par là l'extrême sensibilité de notre moelle.

Elle est le ciment de la machine corporelle ; elle contient de la farine, du miel, de l'huile et du vin ; elle produit l'os, parce qu'elle est principe dans sa partie et que tous les principes secondaires descendent du principe universel-animal qui est le sang.

Ce n'est que par la ségrégation qui se fait des principes du sang, que se forment les corps animaux et toutes les parties qui les composent. Ainsi le sang ne produit l'os que par l'intermède de la moelle.

De même que la ségrégation des principes forme les corps, de même la concentration, la réunion forcée ou la confusion de ces mêmes principes, est l'opposé de la vie de ces corps ; car c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être rappelée, que plus les forces ou les propriétés d'un être sont libres, plus elles agissent et que c'est leur emprisonnement qui les réduit à l'inaction.

En effet, lorsque dans quelque partie d'un corps, on aperçoit un des éléments agir avec une grande liberté et un grand empire, on peut être sûr de voir agir tout auprès, avec une égale liberté et un aussi grand empire, l'élément opposé. Témoins l'humidité des poumons et le feu du sang dans le cœur ; les dents et les gencives ; l'os et le périoste : car on voit là sensiblement le contraste des différentes qualités qui, agissant plus librement, agissent aussi plus éminemment que lorsqu'elles se contiennent les unes par les autres.

Il y a beaucoup de feu dans les silex, parce qu'il y est plus à lui que dans les autres pierres et que la partie vitrifiable y est aussi dans un plus grand isolement des autres qualités que dans les autres substances de la nature.

On peut donc dire que l'origine d'un corps animal est la matière dans son indifférence ou l'assemblage de plusieurs principes, ce qui produit la confusion ; mais le feu du matras opérant sur cette matière informe, oblige chacun des principes qui la composent à remplir leur fonction et leur loi, ce qui fait que l'un produit l'os, l'autre la

chair : le premier de tous produit le sang d'où tout résulte.

Cependant ils ne se séparent qu'autant qu'il est nécessaire pour accomplir l'œuvre du principe général ; mais ils restent toujours en relation et combinés suffisamment pour recevoir les secours mutuels dont ils ont besoin pour entretenir leur action particulière.

Cette division, cette opération, ce concours se répètent et s'étendent à l'infini pour produire toutes les différentes parties des corps, ainsi que cette multitude d'effets que nous voyons et qui indiquent, par leurs lois, la multitude des principes qui les dirigent.

Par conséquent la matière n'est point la même ; elle a en elle une autre différence que celle de l'organisation et de l'arrangement des parties : car ces parties, n'étant elles-mêmes que le résultat de la matière, si la matière était la même, pourquoi ne produirait-elle pas partout la même matière ?

En général, les principes particuliers des formes doivent être simples et provenir chacun d'un agent différent, puisque non seulement leurs résultats sont différents, mais même opposés les uns aux autres.

Aussi on a eu tort de croire que les métaux n'étaient qu'un mercure à différents degrés de cuisson.

Aussi l'eau est-elle la base des plantes ; le sang la base de l'animal ; la moelle la base des os ; le cerveau la base des nerfs ; les nerfs la base des chairs.

Répetons ici en passant que nous ne pouvons pas douter de toutes ces choses et que ce ne soit là la matière dont elles se gouvernent et dont elles se forment ; et, cependant, il n'y a rien de plus occulte pour nous, que les qualités qui les opèrent et si, parce que ces qualités sont occultes pour nous, on voulait les rejeter, il faudrait commencer par rejeter les faits qui nous en démontrent l'existence.

La croissance des os est semblable à celle des arbres. L'ossification commence par le centre de l'os ou la souche ; elle s'étend aux extrémités, ce qui forme les branches et les racines ; elle est plus faible dans ces parties, parce que l'action du sang y étant moindre, ne dissipe pas autant l'humide que dans le centre où est le foyer du feu. Par conséquent, ce n'est point la partie dure qui produit la

partie spongieuse, c'est le même principe qui produit l'une et l'autre ; mais il n'agit pas également dans les deux.

Le tissu spongieux est plus voisin du principe origininaire de l'animal, savoir, de cet humide muqueux, que la médecine regarde comme matière première, tandis qu'il est composé lui-même de principes différents. Le tissu spongieux dans les os longs se trouve plus abondant aux extrémités parce que le feu l'y chasse en latitude, étant pressé au centre par la terre crétacée qui, en effet, rend cette partie intermédiaire de l'os la plus dure.

Le principe salin, dans le corps de l'homme, a dû subir une grande ségrégation, lors de sa chute : car la moelle allongée vient de l'extrémité supérieure et s'extrahit en quelque sorte pour descendre dans les vertèbres, tandis que le sang s'est comme replié dans le centre. Cette moelle ne produit point immédiatement les vertèbres, puisqu'elle passe au travers et détache seulement ses émanations qui forment les nerfs. Le principe de l'os des vertèbres est le même que le principe de tous les os, savoir : la moelle dans les os longs et la substance diploïque dans les os plats.

Il n'y a pas de mal de remarquer que les deux reins sont placés à la 5^{ème} vertèbre lombaire et que leur emploi est de séparer de la masse du sang la partie saline et de préparer la semence reproductive, parce que, si l'homme intellectuel est l'optique de toutes les vérités de la région supérieure, l'homme physique doit être l'optique de toutes les vérités naturelles, le tableau de la formation des choses et le compas de proportion de toutes les propriétés de tout ce qui compose cet univers.

On ne pourra se refuser à ce principe, quand on se souviendra que l'homme devait et devrait encore être l'administrateur de la nature ; or, comment administrer un domaine, si on n'a pas en soi le moyen de juger des qualités de tout ce qui peut y exister et s'y produire ; si, enfin, on n'en est pas comme la base de rapport ?

Nourriture des êtres

S'il est utile pour le discernement de comparer les différentes productions avec les bases particulières sur lesquelles elles reposent, il ne doit pas non plus lui être

indifférent de jeter un coup d'œil sur les substances dont ces diverses productions se nourrissent : car la nature des êtres peut se lire aussi dans l'espèce de leur aliment. Il faut que les substances qui servent à entretenir une machine lui soient analogues.

La moelle de l'homme contient du froment, du vin, du miel et de l'huile : aussi toutes ces choses sont-elles très propres à sa nourriture.

Dans son enfance, lorsque les chairs ne sont encore que des liqueurs à peine coagulées par la fermentation, la nourriture la plus analogue est le lait. Aussi la mère en est-elle pourvue abondamment, jusqu'au temps où l'enfant peut prendre des nourritures plus solides : car, tenant particulièrement de la terre, toutes les productions terrestres lui conviennent.

Les animaux terrestres ont tous du lait, comme les moins étrangers à la région que l'homme habite ; comme tenant le premier rang parmi les êtres qui devaient composer ses apanages ; et comme étant la seule classe où il n'y ait presque naturellement que des animaux domestiques.

Les oiseaux n'ont point de lait ; le peu que la vivacité de leur principe aérien leur permet d'en produire, se trouve renfermé dans leurs oeufs ; et c'est avec cette nourriture là qu'on peut dire qu'ils passent leur première enfance.

Parmi les poissons, les cétacés ont du lait, parce qu'ainsi que je l'ai remarqué, en parlant de la baleine, ils sont originairement un principe terrestre : les autres poissons, qui ne sont qu'aquatiques, vivent d'eau et de substances vaseuses et végétales ; ceux qui participent plus ou moins du principe feu se dévorent.

Les oiseaux qui tiennent aussi de l'eau, mangent les graines et les fruits ; peu d'entre eux ont le bec formé pour manger l'herbe et les feuilles des plantes, parce que peu d'entre eux sont terrestres. Ceux qui tiennent du feu aérien sont carnassiers.

Les insectes mangent de tout, vu la diversité des éléments qui les composent.

Ainsi, chaque règne et même chaque espèce, a sa nourriture et son climat ; les poissons d'eau douce ne vivent jamais dans la mer, quoique quelques poissons de

mer vivent dans les eaux douces. Les animaux terrestres vivent, les uns sous la terre, d'autres au-dessus ; parmi les oiseaux, les uns se perchent, les autres se nichent à terre. Les plantes elles-mêmes ne réussissent pas également dans tous les terrains : ce sont toutes ces différences instructives qu'il est bon d'étudier.

Le niveau

Le bien-être de tout corps et de tout être matériel ne peut se trouver que dans l'équilibre des principes qui le composent, ainsi que dans l'harmonie de l'action et de la réaction qui opèrent sur lui : car si l'une des deux surmonte l'autre, il y a désordre. Aussi les insectes même, dans leur existence apocryphe et les reptiles malfaisants et les plus venimeux, sont-ils employés par la nature à absorber les parties volatiles corrompues de l'air, qui, sans eux, serait pestilentiel pour les autres êtres qui le respirent. Les plantes vénéneuses en absorbent de même le fixe, et la terre en absorbe la partie crasse et matérielle, en réintégrant en elle la masse même des êtres corporels.

C'est une nouvelle preuve de la difformité de la matière, qui ne trouve la perfection de sa loi ou son niveau que dans les moyens violents, douloureux et tristes ; mais indépendamment de ce vice, qui tient à son essence, la plus grande partie des êtres qui la constituent, ne peuvent subsister que par des destructions qui s'étendent souvent sur les mêmes espèces, en les portant à se dévorer elles-mêmes.

La défectuosité de la nature ne tient donc pas seulement à l'essence des formes ; mais encore à leur entretien et tous les êtres matériels manifestent de mille manières différentes cette loi imparfaite, source de tous les désordres.

Ainsi, la vie des corps repose sur la confusion, comme la confusion est la source et la loi de leur existence. Ainsi, s'il n'y avait point de mal ou de confusion, il n'y aurait point de corps de matière, ou point d'univers.

Faisons l'application de cette vérité à l'homme temporel et nous verrons ce qu'il doit penser de son état actuel,

où, pendant qu'il est uni à son corps, il ne peut vivre que dans la confusion et par la confusion.

Mais aussi c'est là où nous reconnaissons la sagesse profonde de cette loi, par laquelle le calorique subdivise la matière à l'infini et s'oppose à la cohérence intime de ses parties, puisque, sans cela, le mal serait constitué Etre ; la confusion serait invincible pour l'homme et il lui serait à jamais interdit d'avoir aucun rapport avec les régions de la vie.

Cependant, de ce que, s'il n'y avait point de mal et de confusion, il n'y aurait point de corps de matière, ne concluons pas que, s'il n'y avait point de corps de matière, il n'y aurait plus de mal et de confusion. Nous nous sommes assez expliqués sur ce point, dans le paragraphe sur le bien et le mal, considérés par rapport au temps, comme on le verra en son lieu.

La chaleur et la lumière

Le fer rouge et les rayons du soleil, rassemblés dans le foyer des verres ardents, n'enflamment point l'esprit-de-vin, parce que l'esprit-de-vin étant une substance rectifiée ou plutôt un principe délivré de ses chaînes, ne peut être accessible et se réunir qu'à une substance rectifiée ou à un principe délivré de ses chaînes, comme lui.

Aussi ne peut-il être enflammé que par la flamme, parce que la flamme est un fer pur, dont l'enveloppe grossière est dissoute.

Les rayons du soleil ne sont donc point le feu ; ils ne sont que l'émané du feu et pour qu'ils pussent embraser l'esprit-de-vin, il faudrait qu'ils commençassent par se décomposer eux-mêmes afin que leur feu se mît à découvert.

Les savants ont cru aussi que le feu n'était pas le principe de la lumière, sur ce qu'il y avait des corps lumineux qui n'étaient pas chauds, tels que les vers-luisants, les rayons lunaires et quantité de différents phosphores; et sur ce qu'il y avait au contraire des corps chauds qui n'étaient pas lumineux, tels que le foyer des miroirs ardents, celui des lentilles, etc.

Les premiers de ces corps sont lumineux sans être chauds, parce que leur feu est comme absorbé dans leur

humide terreux : c'est pourquoi ils ne rendent, pour la plupart, qu'une lumière très pâle, ou, pour mieux dire, la qualité de la lumière de ces différents phosphores est aussi diversifiée que le sont les substances avec lesquelles ils sont combinés.

Les seconds sont chauds sans être lumineux, parce que leur feu est contenu dans une enveloppe opaque, mais non-impénétrable à la réaction du feu extérieur qui les pénètre ; et cette enveloppe opaque est le fruit de cette résistance qui tendrait à tout absorber, si la puissance opposée ou la force ne lui arrachait pas au moins la chaleur, lorsqu'elle ne peut pas lui arracher la lumière.

La lumière et la chaleur, considérées dans leur principe, appartiennent donc au feu qui engendre tout.

Considérées dans leurs effets, elles consistent dans l'union de ce feu avec les substances sorties de lui.

Considérées dans leurs rapports, elles sont, relativement au feu, l'image physique de la force et l'image intellectuelle de nos facultés sur-matérielles qui, quoiqu'elles nous soient données par le principe de toutes choses, deviennent cependant comme nulles, si elles ne sont pas réactionnées et vivifiées par ce même principe, parce que d'abord il est immédiatement le principe de notre être et qu'ensuite il est immédiatement le soutien, l'appui, la substance et l'aliment de toutes les propriétés harmoniques de cet être et de toutes ses facultés régulières.

Ainsi donc si les physiciens, au lieu de regarder les bases de la chaleur et de la lumière comme des qualités occultes, puisqu'en effet ils seraient fort embarrassés pour nous dire ce que c'est ; si les physiciens, dis-je, aiment mieux admettre en place une matière de la chaleur et une matière de la lumière, il ne faut pas les chicaner pour des mots et leur faire un procès pour si peu de chose.

Mais ils ont tort quand ils ne veulent pas que ces deux matières, ainsi que les phénomènes qu'elles manifestent, soient liés essentiellement au principe de feu qui les fait être et qui les fait agir.

Le soleil peut n'être pas la chaleur ; mais il en renferme tellement le principe, que cette sensation augmente à mesure que nous nous approchons de lui.

On a cru prouver le contraire, en disant que plus nous nous élevons sur les montagnes, plus nous avons froid ; mais on a oublié, dans cette objection, que la réaction de l'air, poussée trop loin, empêchait la réaction des rayons solaires sur les corps ; et, pour résoudre la question, je proposerais à ceux qui la font, de creuser sur telle montagne qu'ils voudront choisir, une fosse profonde, de se tenir au fond, exposés aux rayons du soleil et de me dire ensuite s'ils auront froid.

Comment, en effet, le soleil ne renfermerait-il pas en lui le principe de la chaleur qu'il me fait éprouver, puisqu'il renferme le principe du feu par où mon être matériel existe et par où seul je peux sentir cette même chaleur que les physiciens lui refusent ?

Quant à la lumière, elle est divisible, parce qu'elle est la réunion de plusieurs actions supérieures qui tendent de toutes leurs forces à diminuer la coagulation matérielle de la nature et des ténèbres qui en sont la suite ; elle est divisible, parce qu'elle cherche à atteindre tout ce qui est disséminé dans cette nature et elle nous enseigne par là l'état de violence où notre monde visible tient le monde que nous ne voyons pas : car une preuve que la nature élémentaire est un obstacle et un voile pour la lumière supérieure, c'est de voir que les rayons de la lumière physique se brisent dans l'eau qui est le principe de toute corporisation matérielle et que plus ce milieu est dense, plus la réfraction de la lumière est grande.

Le mouvement

Quand les savants, qui sont toujours en garde contre les qualités occultes, ne connaissent pas le principe d'une chose, ils sont réduits à raisonner sur la manière dont elle se fait et ces discussions leur fournissant quelques vérités secondaires, ou même de simples aperçus sur le monde de cette action, ils se tranquillisent sur le reste ; mais on peut dire aussi que souvent ils ne s'accordent pas même sur le monde de cette action qui fait toute leur ressource et le principal objet de leurs recherches.

On a beaucoup raisonné sur le mouvement ; on l'a défini, métaphysiquement, le passage que fait un corps d'un point de l'étendue à un autre point ; mais ne sachant

pas la vraie cause de ce passage, on a essayé de démontrer ce qui arrive quand il se fait.

Descartes prétendit donc que, dans le mouvement, la somme d'action employée était égale au produit de la masse multipliée par la distance.

Leibniz soutint que c'était le produit de la masse multipliée par le carré de la distance.

Maupertuis est venu après et ne goûtant point les opinions de ses prédécesseurs, il a travaillé trente ans pour nous apprendre que lorsqu'il arrive quelque changement dans la nature, la quantité d'action employée pour ce changement est toujours la plus petite possible.

Mais n'arriverait-il point que cette plus petite quantité possible ne fût l'une des deux mesures précédentes ?

Au reste, quand cela serait, toutes ces opinions ne seraient que la démonstration de ce qui arrive dans l'action du mouvement et jamais la démonstration du principe de cette action. Il faudrait, pour ce dernier point, avoir percé dans le calcul des raisons et les philosophes ne connaissent que le calcul des lois.

Comme il n'y a donc rien à détruire dans l'édifice scientifique des hommes, par rapport au principe du mouvement, puisqu'ils n'en ont élevé aucun, ils ne pourront pas me supposer des vues qui leur soient contraires, en leur présentant un léger aperçu de ma manière de voir sur cet objet et en même temps, comme j'ai pris l'homme pour mon optique dans cet ouvrage, c'est lui qui va me servir de guide, laissant à chacun la liberté d'adopter comme de rejeter ce qu'il va lire.

Je vois que quand l'homme éprouve quelque affection agréable, ou qu'il se forme dans sa pensée quelque conception heureuse et vive, toute sa personne intellectuelle et physique s'en ressent et on en a vu dans pareil cas tressaillir dans tout leur corps, c'est-à-dire, dans toute leur circonscription.

Quand il arrive quelque événement intéressant et satisfaisant au chef d'une famille dont tous les membres sont bien unis entre eux, je vois qu'ils sont sur-le-champ tous en activité et que dans leurs transports, c'est à qui s'agitiera le plus pour exprimer leur joie à celui qu'ils honorent et qu'ils chérissent.

Je vois de même que quand, dans un empire, il arrive quelque chose d'heureux et d'important, soit pour la gloire du chef de l'État, soit pour sa satisfaction, tous les citoyens sont sur pied ; une commotion générale se fait sentir parmi eux et le mouvement universel qui engendre et constitue l'allégresse publique, n'est cependant que le fruit et l'expression de l'allégresse du souverain.

D'après cela on pourrait croire que Dieu, étant perpétuellement dans l'allégresse que Lui occasionne Sa propre connaissance, Sa propre admiration, Sa perpétuelle génération et Son invincible et majestueuse supériorité, c'est cette joie-là qui fait tressaillir tous les êtres et que le mouvement universel des choses n'est, comme parmi les hommes, que le fruit et l'expression de l'allégresse de l'ineffable souverain de tout ce qui existe.

Quant au mode de ce mouvement, il est fondé sans doute comme tout ce qui est, sur la combinaison de la force et de la résistance ; mais cette combinaison de la force et de la résistance n'étant pas universellement uniforme, le résultat qui en provient ne peut pas être le même non plus dans les diverses régions qui sont comprises dans l'universalité des choses.

Aussi, dans la région divine, n'y ayant aucun intervalle, aucune différence entre la force et la résistance, il n'y a jamais de temps et toujours de l'action.

Dans la région naturelle où nous sommes, la force et la résistance sont dans un combat que l'on peut appeler harmonique, vu la main supérieure qui y préside, aussi y a-t-il alternativement du temps et de l'action, ce qui a fait que les savants ont reconnu que l'espace et le temps étaient proportionnels.

Dans la région sous-naturelle, la force est perpétuellement comprimée, parce que la joie divine n'y descend point ; aussi, là, y a-t-il continuellement du temps et jamais d'action ; et c'est ce qui fait le supplice de l'ange rebelle.

De la synthèse et de l'analyse

Par la synthèse, on descend du principe aux effets ; par l'analyse, on remonte des effets au principe ; cela seul démontre combien la synthèse est supérieure à

l'analyse, puisque ce serait une marche vicieuse de démolir les effets pour y chercher le principe qui ne s'y trouve plus dès qu'il y a démolition, au lieu que le principe engendrant continuellement ses effets, on a l'avantage de pouvoir lire l'œuvre entière, c'est-à-dire l'agent, l'action et son produit dans ses compléments.

Les choses temporelles ne devraient être pour nous que de simples analyses, mais ce n'est point par l'analyse que nous y devrions entrer, si nous voulions n'en être point les dupes et les victimes, ce serait par la synthèse ou par l'esprit, dont la présence nous tiendrait toujours au-dessus de cette région figurative et fantastique, tandis que nous restons toujours au-dessous, lorsque nous ne prenons pas cette sage précaution. Marchez donc, hommes, habituellement par cette synthèse, vous découvrirez alors de magnifiques lumières dans tous les sentiers analytiques que vous parcourrez ; car l'analyse ne doit être et n'est que le témoin de la synthèse.

Ce qui fait que dans les sciences humaines, ainsi que dans la science divine de l'homme, les docteurs avancent si peu vers la vérité, c'est qu'ils marchent par une fausse analyse, au lieu de marcher par une véritable synthèse ; et en effet, par quelle analyse marchent-ils ?

Dans l'ordre des sciences humaines et naturelles, ils ne marchent point par l'analyse des principes, mais par l'analyse des simples faits, qui n'est plus qu'un recueil historique sans connexion, ou par l'analyse des parties intégrantes et des agrégats, qui n'est que la science mécanique de l'addition et n'établit aucune vie ni aucun accroissement dans les rapports.

Enfin, l'étude de la nature, à la manière humaine, ne va que jusqu'à la recherche de son mode particulier actuel et nullement à celle de ses mobiles constitutifs et régulateurs et, cependant, l'esprit de l'homme n'étant pas de ce monde, la nature ne devrait nous servir que comme image de la nature antérieure et régulière, qui doit toujours résider dans celle-ci, comme un modèle est censé résider dans son portrait.

Dans l'ordre de la science divine de l'homme, ils ne marchent pas davantage par l'analyse des principes vivants et féconds dont leur foi obscure et aveugle les éloigne, mais par l'analyse d'un enseignement purement théorétique et sans liaison avec la source du feu qui de-

vrait sans cesse l'engendrer, ou bien par l'analyse de leurs simples institutions ; toutes choses qui, ne présentant rien d'animé et de véritablement générateur, ne font pas monter l'esprit d'un degré au-dessus du cercle où ils le font circuler, tandis que l'analyse des choses vives porterait en effet cet esprit vers des régions où la clarté et la vie s'accroîtraient à mesure qu'il monterait.

Mais, s'ils sont si loin de l'analyse vive, combien donc sont-ils plus loin encore de la véritable synthèse, ou de cette voie féconde dont le principe est comme une lumière universelle qui porte une clarté sûre et positive sur tous les points de la progression où elle peut descendre ?

Oui, la synthèse est la seule clef qui ouvre complètement le champ des sciences, soit divines, soit naturelles, parce qu'elle est la seule qui nous porte au centre de chaque cercle et qui nous aide à en mesurer tous les rayons. Elle nous donne le germe des choses et nous développe tout le cours de leur fructification.

Mais les docteurs, à force de s'ensevelir dans leur analyse stérile ou morte, ne peuvent plus suivre la vérité, la mesure et la vie dans ses divers développements et ils finissent par ne plus croire à l'existence de ces germes vifs, par l'habitude où ils sont d'en vivre éloignés.

Aussi, on ne doit point être surpris de ne pas trouver grand nombre de ces docteurs qui croient à l'existence de l'Être des êtres, à l'existence de l'homme-esprit, à l'existence du principe de vie de la nature avec toutes les qualités et propriétés vives, mais cachées, qu'il produit et qu'il manifeste pour l'exécution de tous ces actes et de toutes ses opérations ; et voilà comment la science de tout genre a dépéri entre les mains des hommes.

Au reste, c'est l'état mixte de cette nature et en outre, le système des agrégats que les savants ont introduits partout, qui les a portés à s'enfoncer si universellement dans l'analyse ; car en effet, cette loi convient, dans beaucoup de cas, à l'étude de la nature et à l'étude de la nature externe qui est le seul objet des recherches des savants.

Mais quand il s'agit de percer dans les principes, on n'y peut parvenir que par la synthèse et dans le vrai, si cette marche est mille fois plus sûre que l'autre, elle n'est pas à beaucoup près si facile, à n'en juger que par les

simples calculs supérieurs humains, où l'intégration des valeurs éprouve bien plus de difficultés que leur différenciation, parce que, dans la différenciation on ne s'occupe que des rapports externes, au lieu que, dans la réintégration, on s'occupe des rapports internes et radicaux.

Ainsi, la sagesse de l'observateur consisterait à bien discerner les cas où il doit marcher par l'analyse et ceux où il doit marcher par la synthèse ; il devrait enfin avoir la plus grande attention à ne pas confondre ces deux voies, comme il le fait tous les jours.

C'est une erreur de dire ; comme on l'a fait, que le but des décompositions analytiques est uniquement la composition. Cette composition ou reconstitution peut avoir lieu dans le règne minéral, encore ne se fait-elle pas sans déchet pour le minéral décomposé, lorsqu'on n'y emploie que les parties extraites de ce même minéral. Elle n'a point lieu pour le règne végétal, d'où l'on se borne à extraire des sucs, des huiles, des sels et autres substances dont on compose des aliments et des remèdes salutaires, mais avec lesquels on ne compose ni ne recompose les plantes dont ils ont été extraits. Elle a bien moins lieu encore pour le règne animal, où malgré tous les secours que les corps vivants peuvent retirer des connaissances que fournit l'anatomie des corps morts, jamais on ne recompose un autre corps, quelle que soit l'étendue de toutes ces connaissances.

L'analyse, ramenée à son véritable objet, n'a donc pour but que de chercher les moyens de restaurer les corps dégradés, quand cette restauration est possible. C'est l'instrument avec lequel on dissèque toute la circonscription des êtres, afin de connaître ce qui leur manque, en le comparant avec ce qu'ils devraient avoir. Mais après que cet instrument a fait découvrir ce qui leur manque, ce n'est pas lui qui est chargé de le leur rendre. C'est la synthèse qui est censée investie de ce pouvoir, puisque restaurer un être, c'est le rétablir dans la plénitude de ses droits, ou dans une unité synthétique et que cette réhabilitation ne peut avoir lieu que par l'emploi et l'application de l'unité synthétique elle-même qui rassemble et réunit tout ce qui est divisé et non point par l'analyse qui divise tout ce qui est rassemblé et réuni.

Et ici, pour se convaincre de la supériorité de la synthèse sur l'analyse, il suffit d'observer que, lors même

que l'instrument analytique parcourt toute la circonscription des êtres, pour en évaluer les altérations, cette évaluation ne se fait que par la vertu de la synthèse qui présente toujours son unité régulière et régulatrice en opposition avec les dégradations qui la blessent.

Ainsi, l'analyse ne peut faire un pas sans être accompagnée de la synthèse. L'analyse est le scalpel du chirurgien ; la synthèse est le sang du malade ; c'est ce sang qui renaît toujours de sa propre source pour réparer les brèches que l'opération chirurgicale a faites au patient ; et ce sang, le chirurgien sent lui-même tellement la nécessité de s'en occuper spécialement, comme attendant de lui seul le succès de son entreprise, que son plus grand soin doit être d'éviter l'hémorragie.

On a cité, en faveur de l'analyse, cet horloger qui ne prend la peine de démonter une montre que pour la raccommoder et que pour apprendre à en faire une autre. Ce que nous venons de dire suffit pour montrer ce qu'il y a de défectueux dans cet exemple.

En décomposant la montre, l'horloger porte toujours avec lui le flambeau de sa synthèse, sans quoi il ne pourrait pas raccommoder la montre ; ainsi, dans ce cas-là, comme dans tous les autres, l'analyse suppose nécessairement et antérieurement la synthèse, au lieu que la synthèse embrasse bien à la vérité l'analyse, mais ne la laisse marcher qu'après elle et même elle n'a aucun besoin de sa présence, tant que l'être ou le corps est dans sa régularité ou dans son unité synthétique, parce que l'analyse n'offre que des divisions ou des altérations.

D'ailleurs, si l'on étudiait attentivement dans quelle source les hommes ont puisé l'invention des montres, on verrait bien que cette espèce de production est une véritable oeuvre synthétique et que si les horlogers décomposent les montres, ce n'est que dans des cas de dérangement et non point pour leur instruction personnelle dans leur art qu'ils sont censés posséder, quoique néanmoins cette marche soit indispensable pour l'instruction de leurs élèves, qui sont ignorants ; et encore dans ce cas-là, doit-on leur montrer des pièces régulières et non altérées, puisqu'on cherche à leur apprendre la synthèse de l'art et non pas une simple analyse de restauration.

De l'esprit des sciences

À la manière dont l'esprit humain marche communément dans la carrière des sciences, on serait tenté de leur faire un vif reproche, celui de nous faire passer notre vie à chercher comment on les apprendra. Les mathématiques, par exemple, en passant par la main des hommes, nous font parcourir une immensité de circuits qui se succèdent sans cesse, pour nous amener à des formules dont, la plupart du temps, les unes sont inapplicables et dont les autres ne le sont que par approximation, c'est-à-dire qu'elles nous amènent continuellement jusqu'à la porte du vrai et ne nous y font jamais entrer qu'intellectuellement, comme si, dans l'ordre régulier des choses, le principe et l'opération pouvaient être isolés et indépendants l'un de l'autre.

Ainsi, l'inconvénient essentiel que les mathématiques partagent avec toutes les autres sciences physiques, c'est de nous faire consumer nos jours à chercher comment nous appliquerons ces sciences à leur objet et cet objet ne serait moins, sans doute, que d'ouvrir la nature entière, puisque nous faisons tant d'efforts pour en découvrir la clef.

Or, les hommes sont assez peu clairvoyants pour se laisser mener ainsi, sans s'en apercevoir, jusqu'à la consommation des choses ; et quand même, pendant la durée du temps, ils seraient parvenus à rassembler toutes les formules et que, par cette collection, ils seraient prêts d'en tirer le fruit ; dès qu'il leur faut en effet toute la durée du temps pour cela, la nature alors cesserait d'être et leur montrerait le néant de leurs propres lumières, puisqu'elle ne leur laisserait plus de quoi les appliquer et leur ferait comprendre par le fait, qu'il n'y a que l'ordre vif où le principe et l'opération soient inséparables.

Aussi, ceux qui sont vraiment éclairés passent-ils leurs jours dans la douleur. Ceux qui sont encore réduits à chercher, même dans le réel, passent leurs jours comme dans une énigme. Ceux qui n'en sont qu'aux sciences apparentes, passent leurs jours dans l'illusion ; ceux qui n'en sont pas là, c'est-à-dire le vulgaire passe les siens dans la folie et l'imbécillité.

Mais quand même, dans les mathématiques, l'opération serait liée au principe, ou, ce qui est la même chose,

quand l'exécution serait aussi juste que la formule, cela ne nous avancerait encore que médiocrement puisque cela ne nous instruirait que sur un ordre de vérités qui semble être à côté de nous et ne pas être constitutif avec nous qui, enfin, semble être moins que nous, sans cependant être étranger pour nous.

Aussi, ceux qui s'adonnent à ces sciences conviendront, s'ils veulent s'observer, que c'est une espèce de supplément à leur être qui s'introduit en eux, qui y pense, qui y combine, qui y démontre toutes ces merveilles laborieuses et pénibles, mais que leur véritable être qui aurait besoin d'un autre aliment, se replie sur lui-même, suspend son action, comme n'ayant là aucun rôle à jouer, et attendant toujours sa nourriture qui ne serait autre chose que les rapports fondamentaux et actifs qui doivent se trouver entre lui et cet amas de vérités, rapports qui, à son grand regret, ne se manifestent point là pour lui.

L'effet principal des mathématiques est donc de préserver l'esprit, plutôt que de l'avancer ; elles lui donnent de la justesse et le mettent en garde contre les faux raisonnements et les faux systèmes scientifiques qui s'appuieraient sur des démonstrations peu rigoureuses ; mais elles ne lui donnent pas la clef de ces rapports qui seraient cependant, comme je l'ai dit, sa véritable nourriture. Ainsi, on peut dire qu'elles le préservent, mais qu'elles ne l'allaitent point. Elles sont comme les frontaux et les bourrelets de l'enfant qui l'empêchent bien de se blesser extérieurement la tête dans ses chutes, mais qui ne l'empêchent pas d'en faire de fréquentes qui, d'ailleurs, ne garantissent son corps d'aucun accident ni d'aucune maladie, et qui, surtout, ne contribuent en rien à sa croissance.

Au contraire, on voit que les mathématiques, en refermant l'esprit dans des sentiers exacts mais limités, lui interdisent le libre essor de la chaleur et de la lumière ; et la preuve que l'on en a, c'est qu'elles ne lui permettent que de calculer, peser et mesurer, et ne lui passent pas, dans son langage, une seule figure qui annoncerait qu'elles percent le voile et qu'elles commercent dans deux régions. Elles le tiennent dans la région de la contrainte et non point dans la région de la liberté ; dans la région passive et non point dans la région active ; dans la région qui est comprise et non point dans la région qui comprend ;

aussi l'esprit ne pouvant point comparer l'une à l'autre, ne peut faire de rapprochements ni d'alliances.

C'est pour cela que les deux ordres de clartés relatifs à ces deux régions, quoiqu'ils dussent chercher à sympathiser ensemble, paraissent cependant l'un devant l'autre avec une certaine circonspection qui nuit à la fraternité. L'ordre des vérités supérieures cherche sans cesse à vivifier l'autre et à le serrer comme dans ses bras pour le réchauffer ; celui-ci, au contraire, ne lève les yeux sur le premier qu'avec défiance, et comme sur une voie nulle ou suspecte dans laquelle il croit absolument ne devoir pas marcher : essayons de les concilier.

Les deux puissances et les coordonnées

Si la loi combinée de la force et de la résistance est universelle dans la nature des choses, il était impossible que les mathématiques ne nous présentassent pas cette loi à tous les pas qu'elles voudraient faire, puisqu'elles ne s'occupent qu'à découvrir et exprimer les rapports des dimensions, des quantités et des poids : rapports qui sont chacun dans leur classe l'expression ou le résultat de la résistance et de la force agissant dans tout ce qui existe.

En effet, la numération montre ces puissances toujours liées deux à deux en sens inverse, dans l'addition et la soustraction, dans la multiplication et la division, dans l'élévation des puissances et l'extraction des racines, dans le calcul différentiel et intégral. On les voit même évidemment dans la simple multiplication, soit que les deux facteurs y soient différents, soit qu'ils y soient égaux comme l'élévation d'une racine à son carré, etc. (Je ne veux point m'arrêter ici à spéculer sur les diverses opérations numériques qui, en dernière analyse, ne sont toutes que des additions et des soustractions depuis que nous sommes privés de nos véritables droits et je me sers des dénominations reçues).

Enfin, elles sont éminemment sensibles dans le binôme, où l'exposant du premier terme va en diminuant et celui du dernier terme va en croissant et cela dans une exacte proportion qui montre que dans cette opération, les deux puissances ou les deux quantités qui composent le binôme tendent à s'allier par l'union la plus intime et à se confondre, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, pour

nous offrir un résultat qui soit le fruit complet de leur alliance.

La géométrie nous montre sensiblement ces deux puissances dans toutes les figures, qui ne sont, en effet, que l'expression visible de la force et de la résistance ou des éléments essentiels, renfermés en elles et de leur enveloppe ou du périmètre ; mais, après nous les avoir montrées là, sensiblement, aux yeux de notre corps, elle les montre intellectuellement aux yeux de notre esprit, dans le jeu simple et fécond des abscisses et des ordonnées qui, à elles seules, sont en apparence l'union active et radicale de la force et de la résistance : union d'où sont censés provenir médiatement ou immédiatement, pour les mathématiciens, tous les résultats géométriques.

Sans doute que des observateurs prudents - remarqueront déjà ici quelques moyens de rapprocher les deux classes de vérités dont nous avons parlé et de les faire sympathiser entre elles, puisque la classe inférieure est évidemment la copie de l'autre.

Ces moyens s'augmenteront encore, si nous considérons les immenses services que Descartes a rendus aux sciences, par la merveilleuse découverte qu'il a faite et par laquelle on trouve dans les équations la courbe à laquelle elles appartiennent et réciproquement, dans les courbes, l'équation qui en exprime la nature.

Et vraiment, s'il a tant fait par là pour les mathématiciens, il n'a pas moins fait pour l'ordre des vérités supérieures et actives dont les mathématiques nous offrent tant d'images. En effet, pouvait-on nous montrer un indice plus significatif et un aperçu plus expressif du jeu qui se passe entre les coordonnées naturelles et vives qui servent de base à la nature entière et les productions qui leur sont perpétuellement analogues ? Car c'est nous dire que, dans cet ordre vif dont nous n'approchons, il est vrai, que de loin, dans nos opérations mathématiques, l'équation ne manque jamais de se réduire en proportion, tout aveugles que nous sommes sur leur procédé caché ; et que, réciproquement, toute proportion porte sûrement à son équation avec elle-même.

C'est surtout nous montrer un vestige frappant de cet ancien privilège qui devait nous appartenir par notre origine et par lequel nous étions appelés à être les administrateurs de l'univers. Car, ce que l'on nous offre dans

cette célèbre découverte est une imitation de la clef vivante qu'on nous avait remise lorsqu'on nous confia cette précieuse montre que nous étions chargés de monter et de régler, selon nos pouvoirs et notre sagesse. Et de même que nous ne pouvons faire un pas dans les opérations mathématiques qui ne tiennent médiatement ou immédiatement à la loi des coordonnées, de même, nous ne pouvons rien connaître à la nature que par le mobile central qui la gouverne et la produit continuellement.

Mais, tout en admirant les trésors renfermés dans la découverte en question et combien ils nous retracent de sublimes vérités, nous ne devons pas nous oublier jusqu'à confondre les coordonnées employées par notre industrie, avec celles que nous sentons exister nécessairement dans toutes les opérations de la nature et dans la racine des choses. Non, les coordonnées de la nature sont vives et elles ont le pouvoir de développer par elles-mêmes leur activité, de passer de l'état de centre à l'état de cercle, de l'état de germe à l'état de fruit.

En elles, la force et la résistance sont dans une harmonie appropriée aux résultats qu'elles doivent produire ; et cette harmonie est également exacte dans le germe et dans la production, afin qu'il n'y ait rien qui ne soit plein et vif dans tout le domaine de la nature.

Car, indépendamment de ce coup d'oeil intellectuel qui nous fait sentir cette nécessité, nous en avons la preuve sensible dans le cercle qui provient du centre ou de l'union secrète et radicale de la force et de la résistance et qui ne nous offre une figure si parfaite que parce que toutes ses coordonnées ou tous ses rayons sont dans la plus entière harmonie avec leur résistance ou la circonférence.

Au contraire, les coordonnées que nous employons par notre industrie n'étant que des images de puissance, ne peuvent produire que des images de résultats ; elles ne peuvent que tracer le plan de l'édifice et non pas l'élever ; et encore ne tracent-elles pas ce plan aussi complètement que nous le désirerions.

En outre, pour elles, il n'y a point de lieu fixe, puisque nous sommes les maîtres de placer où il nous plaît l'origine des coordonnées, tandis que, dans l'ordre vif et réel, toutes les coordonnées ont leurs places déterminées par

la nature des choses et ce n'est point à nous à la leur donner.

Enfin, les coordonnées que nous employons, ne faisant point leur explosion ou leur développement par la compression harmonique de la résistance, comme cela arrive dans la nature, mais n'étant que l'œuvre de notre esprit et de nos mains, il est sûr que nous n'employons là réellement qu'une seule de nos deux puissances, qui est la force, encore cette force que nous employons, n'étant point réactionnée par un stimulant naturel, n'est en effet qu'une force apparente et simplement figurative de la force vive de la nature qui est complète. Comment résulterait-il de là une oeuvre complète et régulière ?

Il est donc inévitable que, dans ce genre d'opérations, il ne manque quelque chose aux résultats de la science mathématique humaine ; aussi, malgré toutes les merveilles que ses coordonnées lui engendrent, malgré les efforts qu'elle fait pour atténuer le caractère de la ligne courbe et faire évanouir sa différence d'avec la ligne droite ; enfin, malgré toutes les ressources que son industrie lui suggère, en étendant à volonté ses petits rectangles et ses infinis de plusieurs ordres, au moyen de ses variables et de ses différentielles, il n'en est pas moins vrai que les lieux géométriques des courbes, qu'elle est censée se procurer par là, n'offrent réellement que des solutions de continuité, ce qui est dire en effet que ces lieux géométriques sont pour elle comme en attente et que nous ne pouvons qu'esquisser leur périmètre et non pas le créer nous-mêmes, comme le fait la nature pour ses productions, puisque nos coordonnées ne sont pas vives.

Les mathématiciens parviennent bien, à la vérité, à trouver les produits de leurs coordonnées x et y . Mais ce ne sont jamais des produits circulaires, puisque les extrémités de x et y sont toujours liées par de petites lignes droites, tandis que, dans la nature des choses, x et y ne sont pas différents l'un de l'autre ; qu'ils portent chacun avec eux leur production qui se ressemble et qu'ils ont tous la même tendance et le même emploi, comme on le voit dans le cercle.

Ainsi, les mathématiciens ont beau indiquer le lieu géométrique de leurs courbes, ce lieu géométrique ne paraît jamais réellement parce qu'il ne peut pas être un

rectangle, attendu qu'alors, la force aurait fléchi devant la résistance. Aussi, ce lieu géométrique doit-il être le fruit de la combinaison d'une autre puissance avec celle des abscisses et des ordonnées. La puissance des x et des y n'est que la force, l'autre est la résistance ; et vouloir les assimiler l'une à l'autre, ou les faire engendrer l'une sans l'autre, c'est vouloir absolument tout confondre.

Il n'y aurait qu'un seul moyen de remplir cet intervalle et de voir disparaître les faces de ces petits rectangles avec lesquelles nous voulons composer nos lieux géométriques, ce serait d'admettre la vive activité du centre qui, à la fois stimulé et contenu par sa résistance, l'évite et s'y soumet sans cesse, agit perpétuellement et universellement, quoique dans la gêne, circule en s'engendrant et s'engendre en circulant et étend ainsi sa propre enceinte, en la remplissant sans interruption de toute la fécondité de ses rayons ou de ses coordonnées.

C'est là ce terme naturel dont nous ne pouvons pas nier l'existence dans l'ordre des choses et si nos moyens bornés ne nous permettent pas d'y atteindre dans nos opérations géométriques, nous devrions, au moins, regarder les résultats qu'elles nous rendent, comme étant propres à nous mettre sur la voie, en nous retraçant, quoiqu'imparfaitement, ce qui se passe dans la région vive d'où nous sommes exclus depuis la chute et dont nous voudrions si bien encore avoir l'air d'imiter les opérations.

De la quadrature et des lunules d'Hippocrate de Chio

L'existence des êtres corporels, soit généraux, soit particuliers, n'est qu'une véritable quadrature universelle et continue, parce que la force ou la puissance des coordonnées ne peut fléchir dans aucun point et qu'elle ne laisse aucune ouverture à la résistance ou à la courbe. Ainsi, cette courbe ou cette résistance est toujours combinée et modelée sur cette force et elle n'occupe jamais que l'espace que celui-ci lui cède. Pour que le cercle ne fût que la limite d'un polygone inscrit ou circonscrit d'une infinité de côtés, il faudrait que la force ou la puissance ne fût pas égale, ce qui pourrait donner alors une infinité d'apothèmes ou de tangentes ; mais dans le cercle, la plénitude de la puissance s'oppose à ce principe.

Dans les courbes d'une autre nature que le cercle, cette plénitude de puissance s'y oppose encore : car elle peut varier ses mouvements dans quelques points, soit en s'étendant, soit en se repliant ; mais elle ne peut jamais faire de mouvements brusques et tranchés, ainsi elle ne s'étend ou se replie que par des progressions qui tiennent à son caractère essentiel et radical et dans lesquelles, par conséquent, elle ne laisse aucune ouverture à la résistance ou à la courbe. Je suis même entièrement de l'avis de ceux des géomètres qui, en dernier résultat, considèrent toutes les portions des courbes les plus bizarres et les plus composées, comme n'étant que des petites portions d'une infinité de différents cercles, combinées les unes avec les autres : car il est bien vrai que nous pouvons tout transposer, comme nous le faisons dans nos courbes ; mais non pas changer la nature des choses. Peut-être aussi qu'avec ce principe, il ne serait pas impossible de former une géométrie descriptive-circulaire comme on en forme une angulaire par des lignes droites : du moins, ce n'est que par là que nous aurions le complément de ce qui nous manque encore en ce genre.

Ce n'est que dans ce seul sens de la combinaison de la force avec la résistance qu'on peut avoir une véritable idée de la quadrature, puisqu'en effet c'est toujours la force ou les coordonnées, combinées avec la résistance qui indiquent et qui constituent les lieux géométriques ou la nature de la courbe ; ainsi la courbe elle-même n'est que l'expression de tous ces éléments et non pas seulement l'expression des coordonnées et elle contient réellement un espace égal à toutes les forces de x et y ; mais le rapport de la force à la résistance ne nous est pas plus connu pour cela, quoique nous soyons sûrs qu'il y en a un.

Les géomètres sont donc mus par cette idée fondamentale de la quadrature universelle et continue, d'où résulte la nature, quand ils cherchent avec tant de soin les équations de leurs coordonnées, mais ils ne seraient pas conséquents, s'ils voulaient confondre la courbe avec la droite, ou la résistance avec la force, puisqu'elles ont, par nature, un caractère tout différent.

Néanmoins, les géomètres, en prenant dans leurs quadratures apparentes la ligne droite pour base au lieu de la ligne courbe, rendant par là témoignage au principe

que j'ai exposé sur la force et la résistance qui opèrent la quadrature universelle : car il est sûr que tout provient primitivement de la force ou de la puissance ; que c'est, à cette base, que tout se rapporte et que tout revient ; mais il est sûr aussi que nous ne savons comment ni selon quelle mesure et quel nombre ; que pour y parvenir, il nous faudrait recouvrer cette antique et fameuse clef qui nous ferait pénétrer jusqu'à leur centre et que tant que nous sommes privés de ce puissant moyen, nous sommes réduits à des connaissances très limitées et très précaires. Cette clef est le second membre ou l'équivalent de toutes les équations quelconques, que nous puissions essayer de former tant dans le calcul que dans la géométrie et en général dans toute la nature ; et prétendre obtenir un résultat exact, sans cette clef centrale, ce serait vouloir regarder comme complète une équation qui n'aurait qu'un membre.

Les lunules d'Hippocrate nous démontrent bien, sans qu'il soit possible d'y opposer la moindre difficulté, qu'il y a une égalité incontestable entre l'espace contenu dans l'une de ces lunules et entre celui contenu dans le rectangle sur lequel elle s'appuie, le retranchement du segment leur enlevant à tous deux une portion égale ; mais cette certitude ne nous apprend point à sonder ce rapport d'égalité. Nous sentons bien là le pouvoir évident de la quadrature qui, comme nous l'avons dit, n'est que la combinaison complète des deux puissances, savoir : de la force et de la résistance ; mais nous ne sommes pas plus avancés sur leurs éléments ; nous ne pouvons pas davantage les déterminer ni les évaluer : car, si nous le pouvions, il nous serait alors aussi facile pour atteindre à nos quadratures, de prendre la courbe pour base, que de prendre la ligne droite, comme nous le faisons tous les jours. Or, nous n'avons la racine ni de l'une ni de l'autre et quoique nous soyons convaincus de l'identité visible de leurs fruits, nous ne pourrions pas ramener ces fruits à la base particulière, ce qui est propre à chacun d'eux, mais diverse : voilà pourquoi nous ne pouvons jamais évaluer ces fruits en eux-mêmes et c'est pour cela que nous sommes réduits à n'exprimer que des rapports.

De la géométrie transcendante

Il y en a qui ont dit que la métaphysique était les mathématiques de Dieu et de la vérité ; que les mathématiques dont les hommes s'occupent, étaient la métaphysique de la nature et que la géométrie transcendante était la métaphysique des mathématiques : or, on sait que la théorie générale des courbes, des figures qu'elles terminent et de leurs propriétés constitue proprement ce qu'on appelle la haute géométrie ou la géométrie transcendante.

Il faut, cependant, faire attention ici que l'on ne trace point de courbe, qu'on n'ait auparavant tracé son axe qui est toujours une ligne droite ; il faut savoir que sur cet axe on trace les ordonnées qui sont aussi toujours des lignes droites ; il faut savoir que c'est de là seulement que l'on tire l'équation de la courbe ; il faut savoir que, pour décrire une courbe, par le moyen de son équation, il faut résoudre une équation à deux variables, c'est-à-dire se donner la valeur de l'une pour trouver celle de l'autre qui lui est relative.

Ainsi, les géomètres conviennent par là qu'ils ont besoin de connaître la ligne droite avant de déterminer leurs courbes. Ajoutons que c'est en ramenant leurs courbes à la ligne droite, qu'ils parviennent à les rectifier et à les carrer. La ligne droite est donc le principe et la fin de toute la géométrie.

D'après cela, j'oserais avancer une idée qui paraîtra bizarre, mais qui, peut-être, n'en sera pas moins vraie ; c'est que la géométrie des lignes droites est la véritable géométrie transcendante, puisqu'elle est la génératrice de la géométrie des courbes ; en outre, cette géométrie des lignes droites est plus centrale, plus interne et plus réellement cachée à nos connaissances que la géométrie des courbes, puisqu'elle n'agit que dans le cercle ou l'enveloppe des choses, tandis que la géométrie des courbes n'agit qu'à leur surface et n'en compose que la circonférence et le périmètre.

Mais les géomètres, en entrant ainsi dans les courbes ou dans le cercle, sans connaître la géométrie transcendante des lignes droites dont elles dérivent, y entrent comme des usurpateurs et des despotes. Ils s'y emparent d'un bien (ou de ces lignes droites), dont ils ne connaissent pas la valeur ; ils lui en assignent une ou ils admettent celle que l'on leur donne et, en se livrant ainsi à

l'arbitraire, ils font comme les conquérants barbares qui gaspillent les trésors qui leur tombent sous la main et ne savent pas les employer à leur véritable usage. Enfin, ils entrent dans le temple scientifique de la nature, non pas par la porte, mais par la fenêtre, comme des voleurs qui - ensuite font la loi à tous ceux qui n'ont ni la force ni l'adresse de se défendre.

La géométrie des lignes droites est si transcendante qu'il faut remonter jusqu'à l'unité universelle pour en découvrir l'origine.

De l'application des mathématiques aux diverses sciences

Nous voyons tous les jours que les mathématiciens s'efforcent d'appliquer leur superbe science à toutes les autres sciences qui n'en sont, pour ainsi dire, que des parties telles que les mathématiques mixtes, la physique, l'astronomie, la mécanique, la dynamique, l'hydrostatique, etc. ; quelques-uns même ont voulu en faire l'application à la médecine, aux probabilités, au hasard, etc.

Que nous prouvent-ils par là ? Qu'il y a réellement une mathématique et une arithmétique universelles qui accompagnent toutes les lois et toutes les opérations des êtres ; mais qu'ils ne peuvent arriver à ce haut terme, parce que chacune de ces diverses sciences est une action ou une production vive et qu'ils ne marchent que par les connaissances spéculatives générales des principes universels, si toutefois il n'est pas encore plus vrai, qu'ils ne marchent que par l'extérieur et la surface de ces principes, comme nous l'avons déjà vu.

Ce ne serait pas même assez pour connaître les différentes lois des êtres, de connaître, en grand, les principes généraux de la nature, il faudrait savoir, en outre, les voies particulières par lesquelles ces principes généraux opèrent et se modifient dans leurs diverses opérations naturelles.

Sans doute, ce n'est pas une raison que les mathématiques sont au premier rang parmi les sciences remises aux hommes, puisque toutes les autres sciences ne sont, pour ainsi dire, qu'autant de sujets sur lesquels ces mathématiques peuvent s'appliquer.

Mais, indépendamment de ce qu'il faudrait posséder ces principes généraux eux-mêmes, il faudrait encore les suivre dans leurs diverses progressions et dans leurs divers caractères et ne pas vouloir subordonner ces principes généraux à une seule forme, que nous ne pouvons même leur faire atteindre alors que par des tâtonnements et des approximations et qui ne peuvent rendre autre chose à l'homme ; dès qu'il ne sait pas les suivre dans leur esprit de vie partiel. C'est comme si l'on voulait diriger, composer et expliquer les différents sucres des plantes par la seule connaissance générale de l'eau élémentaire et par les manipulations de notre industrie, à quelque degré que l'analyse chimique nous fit arriver dans la science de cet élément. Aussi, disent-ils que l'application de la géométrie est plus difficile que la géométrie même.

Quoique les mathématiciens soient peu disposés à croire ce que je vais leur dire, il n'en est pas moins vrai que, pour sortir de l'embarras où ils se trouvent, il faudrait qu'ils en vinssent à nombrer les valeurs intégrales des choses, au lieu de compter seulement leurs dimensions et leurs propriétés externes ; ce qui est dans le vrai leur occupation universelle et c'est parce qu'ils se tiennent bien loin de cette espèce de numération (tout en calculant jour et nuit comme ils le font), qu'ils sont obligés de se retourner de tant de manières et de revenir ou à des suppositions ou à de véritables destructions.

Ainsi, l'obstacle réel qui s'oppose à leurs progrès et à leurs succès dans ce genre, tient à ce qu'en effet ils ne possèdent pas les principes généraux et fondamentaux des mathématiques et du calcul ; ils ont observé les lois externes écrites sur les surfaces des corps, sur les effets ostensibles du mouvement, sur la marche extérieure de la numération ; ils ont ramassé tous ces faits qui sont vrais, mais qui ne sont que des résultats et ils en ont fait des principes.

Or, quoique ce soient effectivement des principes, ce ne sont cependant que des principes secondaires en comparaison des lois fondamentales et actives des choses.

Quand, ensuite, ils ont voulu entrer dans le sanctuaire des diverses parties de la nature et qu'ils ont voulu le pénétrer, l'évaluer, le gouverner avec ces principes secondaires, ils ne pouvaient remplir qu'imparfaitement leur

objet, puisqu'ils ne se présentaient à cette entreprise qu'avec des moyens inférieurs et insuffisants.

Tel est l'état fragile et précaire des mathématiques usuelles, pour ne pas dire celui de toutes les sciences humaines. On peut se confirmer dans cette opinion, en voyant combien elles se tiennent universellement à la surface des choses : car, c'est une loi irréfragable et sans réplique, que l'on ne peut ouvrir que les espèces de trésors dont on a la clef et malgré les efforts continuels et nombreux que font les mathématiciens pour percer plus avant, il est clair que cela leur est interdit, tant qu'ils ne se procureront pas des clefs plus actives et plus centrales ; ils seront sans cesse aux prises avec leur impuissance et jamais toutes les ressources de leur industrie ne suppléeront à cet instrument efficace auquel ils ne croient pas et dont ils se privent eux-mêmes en appliquant exclusivement leur superbe science à des objets inférieurs, pendant qu'elle aurait pu aussi leur ouvrir l'accès dans les régions les plus sublimes.

Des fractions et des infinis

Il n'y a point de fractions dans les puissances de la nature ; il n'y en a point non plus dans leurs produits. Ainsi, les entiers que nous employons et admettons dans notre numération, ne représentent autre chose que la limite et le dernier terme du développement de ces puissances qui se fait toujours complet à chaque degré que nous appelons intermédiaire ou fractionnaire, mais qui peut se faire là à des degrés infinis, comme infiniment variés. Aussi peut-on dire qu'il n'y a réellement pas plus de fractions dans notre numération usuelle, qu'il n'y en a dans les puissances de la nature ; car, chacun de nos entiers n'étant qu'une somme de valeurs infinies, chaque fraction que vous en voudrez extraire n'en sera pas moins une valeur véritable ou un entier, selon sa classe.

Si l'on voulait donc faire le procès aux mathématiciens, au sujet de leurs infinis, ce ne devrait point être de ce qu'ils en auraient admis de plusieurs ordres, parce qu'il est vrai que les puissances de la nature peuvent être infinies et infiniment variées dans leur développement ; mais ce serait de ce que, ne connaissant que la seule espèce d'entiers compris dans notre numération et ne possédant

point la clef des entiers fractionnaires, leur esprit s'est trouvé en combat avec leur science et qu'ainsi, d'un côté, ils ont voulu avoir comme infini, ce qu'ils ne pouvaient avoir que limité et de l'autre, ils étaient forcés de ne voir que comme limité, ce qu'ils avaient besoin d'avoir comme infini.

Oui, chacun de nos nombres entiers et même chacun de tous les nombres fractionnaires que nous puissions imaginer dans notre numération, n'est que comme le dernier terme de maturité d'un fruit, lequel fruit a passé auparavant par tous les degrés de la croissance et de la végétation, par lesquels il a reçu progressivement toutes les valeurs et toutes les virtualités appartenant à son espèce ; c'est enfin comme la surface et l'enveloppe de ce même fruit, laquelle contient et renferme en soi toutes les propriétés et les sucs naturels de son ordre ; ils sont tous très complets et très déterminés, selon leur classe, quoique très incalculables pour nous, et ils sont non seulement un infini particulier dans leur ordre, relativement à l'infini renfermé dans un fruit d'une autre espèce, mais même relativement à l'infini d'un fruit de la même espèce et appartenant au même arbre parce que c'est une chose constante et avérée que tout est différent dans les productions et qu'il n'y en a pas deux qui soient égales.

Hélas ! si les infinis n'étaient pas des entiers et qu'ils fussent simplement fractionnaires, l'homme primitif et sa postérité n'eussent pas été sujets à tant d'illusions. C'est parce que toutes les puissances sont des entiers, qu'elles nous absorbent chacune complètement, selon leur espèce.

Des différents objets de la numération

Dans les mathématiques connues, la numération n'a pour objet que des agrégats et des dissections ; aussi ne fait-elle que des assemblages et des retranchements ou bien des additions et des soustractions ; enfin, ce n'est, pour ainsi dire, qu'un démembrement continu et comparatif, aussi voit-on qu'elle n'étend pas son règne au-delà des êtres non organisés.

Mais s'il y a une numération pour les êtres non organisés, il faut bien qu'il y en ait une pour les être organisés, car nous nous sentons un besoin vif de tout compter.

Cette numération doit alors avoir un caractère différent de celui de la numération précédente ; il faut qu'elle agisse par des élévations de puissance ou de véritables multiplications et par des extractions de racines qui soient des divisions réelles et plus instructives que ne le sont les divisions et extractions de racines des mathématiques ordinaires.

Il faut que, dans cet ordre de choses, les valeurs étant actives et se trouvant auprès les unes des autres, il en provienne des résultats plus positifs, plus vivaces et plus réguliers que ne le sont les résultats de nos numérations d'agrégats ; et en même temps les lois en doivent être plus simples, car c'est une vérité certaine que la grandeur des résultats est en raison directe de la simplicité des moyens.

En effet, que l'on mette en regard, d'un côté, le peu de fruit des mathématiques ordinaires ; et l'immense complication de leurs formules et de leurs théorèmes ; et de l'autre, l'abondante magnificence des êtres organisés et le petit nombre d'éléments qui leur servent de base et de mobile et l'on verra quelle idée l'on doit concevoir de la numération qui a pour objet les êtres organisés.

L'algèbre a conservé quelque trace de la virtualité des éléments de cette numération, en ce que, dans cette algèbre, les valeurs ou les lettres qui les représentent ne peuvent pas être placées les unes à côté des autres sans se multiplier, comme le font les puissances de la nature ; elle a conservé aussi quelques indices du mode de cette multiplication dans ce signe X, qui exprime un croisement de puissances ou l'union et l'équilibre entre la force et la résistance. Enfin, elle porte un indice frappant de ses rapports avec cette précieuse clef qui nous fut confiée et que nous n'avons plus. Cet indice se trouve dans les éléments matériels de l'algèbre, qui sont les coefficients, les signes, les lettres et les exposants ; éléments qui sont essentiellement constitutifs et qui sont tellement indivis que jamais un seul d'entre eux ne peut marcher sans toutes les autres, ou bien, il n'exprimerait rien ; tandis qu'il y a, pour cette science algébrique, plusieurs autres éléments secondaires qui n'ont que des emplois accidentels.

Enfin, s'il y a une numération pour les êtres non organisés et une pour les êtres organisés, il faut qu'il y en ait une pour les êtres organisants ; et celle-là est sans

doute encore plus vive et plus simple que les deux autres, car elle doit être de nature à ne pouvoir se faire connaître que par l'action même.

Ce sont toutes ces réflexions qui m'ont engagé à dire précédemment que les mathématiciens auraient besoin de nombrer les valeurs radicales des choses, au lieu de compter seulement leurs dimensions externes. Et cependant, non seulement ce n'est pas à moi à leur enseigner la science des nombres, mais je ne me proposerais pas même de leur en donner une définition ; car, le plus grand préjudice que la vérité reçoive par la main des hommes, ce sont les définitions qui le lui ont occasionné, parce que, dans nos langues et dans les conceptions rétrécies, soit de celui qui écoute la définition, soit de celui qui la donne, elle n'embrasse qu'un point de l'objet et que bientôt, une autre définition embrassant un autre point, va nécessairement porter la confusion là où on attendait la lumière.

Un fleuve parcourt nombre de contrées, des plaines, des vallons, des bois, des champs, des lieux arides, des pays fertiles. Qu'un habitant de chacune de ces contrées me peigne le fleuve dans le lieu où il passe devant lui, chacune de ces peintures sera vraie et cependant, elles se contrediront de manière qu'il me faudra les oublier toutes, ou les fondre ensemble, pour avoir une juste idée du fleuve.

On pourrait trouver le même défaut dans ce que les hommes appellent une explication ; car expliquer n'est pas démontrer : souvent même l'explication est la mort de la démonstration. Aussi les savants veulent tout nous expliquer et c'est peut-être par cette raison-là qu'ils nous démontrent si peu de chose.

C'est surtout dans les nombres où le danger des définitions paraît renfermer le plus d'inconvénients ; aussi, nous n'en ferons aucune et on ne doit les peindre que par des images, quand on ne peut pas les peindre par leurs lois et par leurs faits ; car il ne faut pas confondre une image avec une définition. Si l'image est juste, elle représente l'objet aussi complètement que l'esprit peut le désirer, au lieu que la définition la plus parfaite ne peut manquer de le réduire, pour ne pas dire de l'estropier.

Enfin, les nombres ne sont que la traduction des vérités et des lois, dont le texte est dans Dieu, dans l'homme

et dans la nature. Or, une traduction ne se définit ou ne s'explique et ne se prouve que par son texte même. Il faut donc, en fait de nombres, commencer par s'instruire à fond de ce qui est contenu dans le texte, si l'on veut avoir le vrai sens de la traduction et pour pouvoir se garder des fautes que les hommes ou les traducteurs ont pu faire et font tous les jours dans leurs versions.

Mais aussi nous sentons que si nous prenions bien soigneusement l'utile précaution d'étudier ces textes, nous ne pouvons plus limiter ce que nous aurions à attendre des nombres ou de ce qui n'est en effet que la vivante et active traduction de ces textes.

C'est pour cela que, quand on se réduit à les considérer bien paisiblement, bien respectueusement et en les mettant sans cesse en aspect de leur texte correspondant, ou en les asseyant sur leur base, on ne peut plus borner les clartés qu'ils pourraient nous rendre sur tous les objets quelconques de nos spéculations et personne ne pourrait dire où ces nombres s'arrêteraient pour nous, puisqu'ils sont vivants.

Cela suffira pour faire pressentir aux mathématiciens la différence de ces nombres vifs à ceux qui sont les seuls guides des sciences humaines, où même encore, on n'emploie les nombres morts que sur des objets morts, ou sur l'écorce et les simples lois externes des choses physiques. Je ne sais pas même comment, dans la simple région des choses physiques, les hommes n'ont pas présumé qu'il leur fût possible d'aller plus loin qu'ils ne vont avec la numération, tandis qu'ils ont fait successivement différentes découvertes en ce genre, qui sembleraient autoriser leurs espérances.

En effet, l'arithmétique simple a déjà un avantage considérable sur la numération matérielle ; l'algèbre en a encore plus sur l'arithmétique simple et le calcul différentiel et intégral en a sur l'algèbre. Comment donc ne sentirait-on pas que la région vive et active des choses physiques pourrait avoir un calcul qui lui fût propre et qui nous approchât autant de la vérité dans cet ordre-là que le calcul vulgaire nous en approche dans l'ordre externe ?

Si nous montons plus haut que le physique matériel, il n'est pas douteux que le calcul montera aussi avec nous, pour nous guider dans ces sublimes régions ; mais nous remarquerons là, comme dans les autres régions

que, plus nous nous élevons, plus le calcul devient simple, de façon que nous pourrions peut-être arriver jusqu'à un terme où le calcul et les choses fussent tellement unis que nous ne pussions pas les séparer, c'est-à-dire, jusqu'à un terme où les nombres ne fussent plus que les choses en activité et où les choses ne fussent plus que les nombres en expression.

C'est alors que nous serions à couvert de l'erreur car, au lieu d'étudier les choses, nous n'aurions plus qu'à les regarder et au lieu de calculer les nombres, nous n'aurions plus qu'à peindre et recueillir leurs éternelles et invariables formules. Et je ne crains point de tromper l'homme, en lui disant que telle a été et telle est encore sa destination. Car enfin, les nombres ne peuvent manquer de nous montrer leurs racines dans leurs produits, puisqu'elles en sont inséparables.